Bibliothèque
du Séminaire de Québec
1, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

HI

HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON.

OISEAUX.

TOME XI.

De la Bibliothèque
du
Chanoine Scott
curé
de Ste Foy

186

HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON

classée par ordres, genres et espèces,
d'après le système de Linné;

AVEC LES CARACTÈRES GÉNÉRIQUES
et la nomenclature Linnéenne;

Par RENÉ-RICHARD CASTEL, auteur du poëme
des *Plantes*.

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
Séminaire de Québec

NOUVELLE ÉDITION.

TOME XX.

BIBLIOTHEQUE
S.M.E
QUÉBEC

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, rue du Battoir, n° 16.

AN X — 1802.

HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON,

Classée par ordres, genres et espèces,

d'après le système de Linné;

AVEC LES CARACTÈRES GÉNÉRIQUES

et la nomenclature Linnéenne;

Par RENÉ-RICHARD CASTEL, auteur du poëme

des Plantes.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME XXI.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, rue du Battoir, n° 16.

AN X — 1802.

HISTOIRE NATURELLE
DES OISEAUX.

SUITE DU LXVIIe GENRE.

LE COQ.

TOUTE cette suite de phénomènes, qui forme un spectacle si intéressant pour un observateur, est l'effet de l'incubation opérée par une poule; et l'industrie humaine n'a pas trouvé qu'il fût au-dessous d'elle d'en imiter les procédés : d'abord, de simples villageois d'Égypte, ensuite des physiciens de nos jours, sont venus à bout de faire éclore des œufs aussi bien que la meilleure couveuse, et d'en faire éclore un très-grand nombre à la fois; tout le secret consiste à tenir ces œufs dans une température qui réponde

à-peu-près au degré de la chaleur de la poule, et à les garantir de toute humidité et de toute exhalaison nuisible, telle que celle du charbon, de la braise, même de celle des œufs gâtés : en remplissant ces deux conditions essentielles et en y joignant l'attention de retourner souvent les œufs, et de faire circuler dans le four ou l'étuve les corbeilles qui les contiendront, en sorte que, non-seulement chaque œuf, mais chaque partie du même œuf, participe à-peu-près également à la chaleur requise, on réussira toujours à faire éclore des milliers de poulets.

Toute chaleur est bonne pour cela; celle de la mère-poule n'a pas plus de privilége que celle de tout autre animal, sans en excepter l'homme, ni celle du feu solaire ou terrestre, ni celle d'une couche de tan ou de fumier; le point essentiel est de savoir s'en rendre maître, c'est-à-dire, d'être toujours en état de l'augmenter et de

la diminuer à son gré : or, il sera toujours possible, au moyen de bons thermomètres distribués avec intelligence dans l'intérieur du four ou de l'étuve, de savoir le degré de chaleur de ses différentes régions ; de la conserver en étoupant les couvertures, et fermant tous les registres du couvercle ; de l'augmenter, soit avec des cendres chaudes, si c'est un four, soit en ajoutant du bois dans le poêle, si c'est une étuve à poêle, soit en faisant des réchauds, si c'est une couche ; et enfin de la diminuer en ouvrant les registres pour donner accès à l'air extérieur, ou bien en introduisant dans le four un ou plusieurs corps froids, etc.

Au reste, quelque attention que l'on donne à la conduite d'un four d'incubation, il n'est guère possible d'y entretenir constamment et sans interruption le trente-deuxième degré qui est celui de la poule ; heureusement, ce terme n'est point indivisible, et l'on a

vu la chaleur varier du trente-huitième au vingt-quatrième degré, sans qu'il en résultât d'inconvénient pour la couvée; mais il faut remarquer qu'ici l'excès est beaucoup plus à craindre que le défaut, et que quelques heures du trente-huitième et même du trente-sixième degré, feroient plus de mal que quelques jours du vingt-quatrième; et la preuve que cette quantité de moindre chaleur peut encore être diminuée sans inconvénient, c'est qu'ayant trouvé, dans une prairie qu'on fauchoit, le nid d'une perdrix, et ayant gardé et tenu à l'ombre les œufs pendant trente-six heures, qu'on ne put trouver de poule pour les couver, ils éclorent néanmoins tous au bout de trois jours, excepté ceux qui avoient été ouverts pour voir où en étoient les perdreaux; à la vérité, ils étoient très-avancés, et sans doute, il faut un degré de chaleur plus fort dans les commencemens de l'incubation que sur la fin

de ce même temps, où la chaleur du petit oiseau suffit presque seule à son développement.

A l'égard de son humidité, comme elle est fort contraire au succès de l'incubation, il faut avoir des moyens sûrs pour reconnoître si elle a pénétré dans le four, pour la dissiper lorsqu'elle y a pénétré, et pour empêcher qu'il n'en vienne de nouvelle.

L'hygromètre le plus simple et le plus approprié pour juger de l'humidité de l'air de ces sortes de fours, c'est un œuf froid qu'on y introduit et qu'on y tient pendant quelque temps, lorsque le juste degré de chaleur y est établi; si au bout d'un demi-quart d'heure au plus, cet œuf se couvre d'un nuage léger, semblable à celui que l'haleine produit sur une glace polie, ou bien à celui qui se forme l'été sur la surface extérieure d'un verre où l'on verse des liqueurs à la glace, c'est une preuve que l'air du

four est trop humide, et il l'est d'autant plus que ce nuage est plus longtemps à se dissiper; ce qui arrive principalement dans les fours à tan et à fumier, que l'on a voulu renfermer en un lieu clos: le meilleur remède à cet inconvénient est de renouveler l'air de ces endroits fermés, en y établissant plusieurs courans par le moyen de fenêtres opposées, et à défaut de fenêtres, en y plaçant et agitant un ventilateur proportionné à l'espace: quelquefois, la seule transpiration du grand nombre d'œufs, produit dans le four même une humidité trop grande; et dans ce cas, il faut, tous les deux ou trois jours, retirer pour quelques instans les corbeilles d'œufs hors du four, et l'éventer simplement avec un chapeau qu'on y agitera en différens sens.

Mais ce n'est pas assez de dissiper l'humidité qui s'est accumulée dans les fours, il faut encore, autant qu'il est

possible, lui interdire tout accès par-dehors, en revêtissant leurs parois extérieures de plomb laminé, ou de bon ciment, ou de plâtre ou de goudron bien cuit, ou du moins en leur donnant plusieurs couches à l'huile, qu'on laissera bien sécher, et en collant sur leurs parois intérieures des bandes de vessies ou de fort papier gris.

C'est à ce peu de pratiques aisées que se réduit tout l'art de l'incubation artificielle; et il faut y assujettir la structure et les dimensions des fours ou étuves, le nombre, la forme et la distribution des corbeilles, et toutes les petites manœuvres que la circonstance prescrit, que le moment inspire, et qui nous ont été détaillées avec une immensité de paroles, et que nous réduirons ici dans quelques lignes, sans cependant rien omettre.

Le four le plus simple est un tonneau revêtu par-dedans de papier collé, bouché par le haut d'un couvercle qui

l'emboîte, lequel est percé dans son milieu d'une grande ouverture fermant à coulisse, pour regarder dans le four, et de plusieurs autres petites autour de celle-là, servant de registre pour le ménagement de la chaleur, et fermant aussi à coulisses : on noie ce tonneau plus qu'aux trois quarts de sa hauteur dans du fumier chaud, on place dans son intérieur les unes au-dessus des autres, et à de justes intervalles, deux ou trois corbeilles à claire-voie, dans chacune desquelles on arrange deux couches d'œufs, en observant que la couche supérieure soit moins fournie que l'inférieure, afin que l'on puisse avoir l'œil sur celle-ci; on ménage, si l'on veut, une ouverture dans le centre de chaque corbeille, et dans l'espèce de petit puits formé par la rencontre de ces ouvertures qui répondent toutes à l'axe du tonneau; on y suspend un thermomètre bien gradué, on en place d'autres en différens

points de la circonférence, on entretient par-tout la chaleur au degré requis, et on a des poulets.

On peut aussi, en économisant la chaleur et tirant parti de celle qu'ordinairement on laisse perdre, employer à l'incubation artificielle celle des fours des pâtissiers et des boulangers, celle des forges et des verreries, celle même d'un poêle ou d'une plaque de cheminée, en se souvenant toujours que le succès de la couvée est attaché principalement à une juste distribution de la chaleur, et à l'exclusion de toute humidité.

Lorsque les fournées sont considérables, et qu'elles vont bien, elles produisent des milliers de poulets à la fois; et cette abondance même ne seroit pas sans inconvénient dans un climat comme le nôtre, si l'on eût trouvé moyen de se passer de poules pour élever les poulets, comme on savoit s'en passer pour les faire éclore; et ces moyens se

réduisent à une imitation plus ou moins parfaite des procédés de la poule lorsque ses poussins sont éclos.

On juge bien que cette mère, qui a montré tant d'ardeur pour couver, qui a couvé avec tant d'assiduité, qui a soigné avec tant d'intérêt des embryons qui n'existoient point encore pour elle, ne se refroidit pas lorsque ses poussins sont éclos; son attachement, fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur foiblesse; sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les alimens qu'elle recèle dans son sein, et elle s'en prive en leur faveur; elle les rappelle lorsqu'ils s'égarent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries, et les couve une seconde fois; elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur et de

souci, que sa constitution en est sensiblement altérée, et qu'il est facile de distinguer de toute autre, [illegible] mère qui mène ses petits, soit à ses plumes hérissées et ses ailes traînantes, soit au son enroué de sa voix et à ses différentes inflexions toutes expressives, et ayant toutes une sorte empreinte de sollicitude et d'affection maternelle.

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

Mais si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre. Paroît-il un épervier dans l'air; cette mère si foible, si timide, et qui en toute autre circonstance chercheroit son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse; elle s'élance au-devant de la serre redoutable, et, par ses cris redoublés, ses battemens d'ailes et son audace, elle en impose souvent à l'oiseau carnassier, qui, rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne et va chercher une proie plus facile; elle paroît avoir

toutes les qualités du bon cœur ; mais ce qui ne fait pas autant d'honneur au surplus de son instinct, c'est que, si par hasard on lui a donné à couver des œufs de cane ou de tout autre oiseau de rivière, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle le seroit pour ses propres poussins ; elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice ou leur *bonne*, et non pas leur mère ; et lorsqu'ils vont, guidés par la nature, s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine, c'est un spectacle singulier de voir la surprise, les inquiétudes, les transes de cette pauvre nourrice qui se croit encore mère, et qui, pressée du desir de les suivre au milieu des eaux, mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément, s'agite incertaine sur le rivage, tremble et se désole voyant toute sa couvée dans un péril évident, sans oser lui donner de secours.

Il seroit impossible de suppléer à

tous les soins de la poule pour élever ses petits, si ces soins supposoient nécessairement un degré d'attention et d'affection égal à celui de la mère elle-même ; il suffit, pour réussir, de remarquer les principales circonstances de la conduite de la poule, et ses procédés à l'égard de ses petits, et de les imiter autant qu'il est possible. Par exemple, ayant observé que le principal but des soins de la mère est de conduire ses poussins dans des lieux où ils puissent trouver à se nourrir, et de les garantir du froid et de toutes les injures de l'air, on a imaginé le moyen de leur procurer tout cela avec encore plus d'avantage que la mère ne peut le faire ; s'ils naissent en hiver, on les tient pendant un mois ou six semaines dans une étuve échauffée au même degré que les fours d'incubation : seulement on les en tire cinq ou six fois par jour pour leur donner à manger au grand air, et sur-tout au soleil ; la

chaleur de l'étuve favorise leur développement, l'air extérieur les fortifie, et ils prospèrent : de la mie de pain, des jaunes d'œufs, de la soupe, du millet, sont leur première nourriture : si c'est en été, on ne les tient dans l'étuve que trois ou quatre jours, et, dans tous les temps, on ne les tire de l'étuve que pour les faire passer dans la *poussinière* : c'est une espèce de cage carrée, fermée par-devant d'un grillage en fil-de-fer, ou d'un simple filet, et par-dessus d'un couvercle à charnière ; c'est dans cette cage que les poussins trouvent à manger : mais, lorsqu'ils ont mangé et couru suffisamment, il leur faut un abri où ils puissent se réchauffer et se reposer ; et c'est pour cela que les poulets qui sont menés par une mère ont coutume de se rassembler alors sous ses ailes. M. de Réaumur a imaginé pour ce même usage une *mère artificielle ;* c'est une boîte doublée de peau de mouton, dont

la base est carrée, et le dessus incliné comme le dessus d'un pupitre; il place cette boîte à l'un des bouts de sa poussinière, de manière que les poulets puissent y entrer de plein-pied et en faire le tour au moins de trois côtés, et il l'échauffe par-dessous au moyen d'une chaufferette qu'on renouvelle selon le besoin; l'inclinaison du couvercle de cette espèce de pupitre offre des hauteurs différentes pour les poulets de différentes tailles : mais comme ils ont coutume, sur-tout lorsqu'ils ont froid, de se presser et même de s'entasser en montant les uns sur les autres, et que, dans cette foule, les petits et les foibles courent risque d'être étouffés, on tient cette boîte ou *mère artificielle* ouverte par les deux bouts, ou plutôt on ne la ferme aux deux bouts que par un rideau que le plus petit poulet puisse soulever facilement, afin qu'il ait toujours la facilité de sortir lorsqu'il se sent trop pressé;

après quoi il peut, en faisant le tour, revenir par l'autre bout et choisir une place moins dangereuse. M. de Réaumur tâche encore de prévenir ce même inconvénient par une autre précaution, c'est de tenir le couvercle de la *mère artificielle* incliné assez bas pour que les poulets ne puissent pas monter les uns sur les autres; et, à mesure que les poulets croissent, il élève le couvercle, en ajoutant sur le côté de la boîte des hausses proportionnées : il renchérit encore sur tout cela, en divisant ses plus grandes *poussinières* en deux par une cloison transversale, afin de pouvoir séparer les poulets de différentes grandeurs; il les fait mettre aussi sur des roulettes pour la facilité du transport, car il faut absolument les rentrer dans la chambre toutes les nuits, et même pendant le jour lorsque le temps est rude; et il faut que cette chambre soit échauffée en temps d'hiver : mais, au reste, il est bon, dans

les temps qui ne sont ni froids ni pluvieux, d'exposer les poussinières au grand air et au soleil, avec la seule précaution de les garantir du vent; on peut même en tenir les portes ouvertes, les poulets apprendront bientôt à sortir pour aller gratter le fumier ou becquéter l'herbe tendre, et à rentrer pour prendre leur repas ou s'échauffer sous la *mère artificielle;* si l'on ne veut pas courir le risque de les laisser ainsi vaguer en liberté, on ajoute au bout de la poussinière une cage à poulets ordinaire, qui, communiquant avec la première, leur fournira un plus grand espace pour s'ébattre, et une promenade close où ils seront en sûreté.

Mais plus on les tient en captivité, plus il faut être exact à leur fournir une nourriture qui leur convienne : outre le millet, les jaunes d'œufs, la soupe et la mie de pain, les jeunes poulets aiment aussi la navette, le chenevis, et autres menus grains de ce

genre; les pois, les fèves, les lentilles, le riz, l'orge et l'avoine mondés, le turquis écrasé et le blé noir. Il convient, et c'est même une économie, de faire crever dans l'eau bouillante la plupart de ces graines avant de les leur donner; cette économie va à un cinquième sur le froment, à deux cinquièmes sur l'orge, à une moitié sur le turquis, à rien sur l'avoine et le blé noir; il y auroit de la perte à faire crever le seigle, mais c'est de toutes ces graines celle que les poulets aiment le moins. Enfin on peut leur donner, à mesure qu'ils deviennent grands, de tout ce que nous mangeons nous-mêmes, excepté les amandes amères et les grains de café; toute viande hachée, cuite ou crue, leur est bonne, sur-tout les vers de terre; c'est le mets dont ces oiseaux, qu'on croit si peu carnassiers, paroissent être le plus friands, et peut-être ne leur manque-t-il, comme à bien d'autres, qu'un bec

crochu et des serres pour être de véritables oiseaux de proie.

Cependant il faut avouer qu'ils ne diffèrent pas moins des oiseaux de proie par la façon de digérer et par la structure de l'estomac, que par le bec et par les ongles ; l'estomac de ceux-ci est membraneux, et leur digestion s'opère par le moyen d'un dissolvant qui varie dans les différentes espèces, mais dont l'action est bien constatée ; au lieu que les gallinacés peuvent être regardés comme ayant trois estomacs : savoir, 1°. le jabot, qui est une espèce de poche membraneuse où les grains sont d'abord macérés, et commencent à se ramollir ; 2°. la partie la plus évasée du canal intermédiaire entre le jabot et le gésier, et la plus voisine de celui-ci ; elle est tapissée d'une quantité de petites glandes qui fournissent un suc dont les alimens peuvent aussi se pénétrer à leur passage ; 3°. enfin le gésier, qui fournit un suc manifestement acide,

puisque de l'eau dans laquelle on a broyé sa membrane interne devient une bonne présure pour faire cailler les crêmes; c'est ce troisième estomac qui achève, par l'action puissante de ses muscles, la digestion qui n'avoit été que préparée dans les deux premiers. La force de ses muscles est plus grande qu'on ne le croiroit; en moins de quatre heures elle réduit en poudre impalpable une boule d'un verre assez épais pour porter un poids d'environ quatre livres; en quarante-huit heures elle divise longitudinalement, en deux espèces de gouttières, plusieurs tubes de verre de quatre lignes de diamètre et d'une ligne d'épaisseur, dont, au bout de ce temps, toutes les parties aiguës et tranchantes se trouvent émoussées et le poli détruit, sur-tout celui de la partie convexe : elle est aussi capable d'aplatir des tubes de fer-blanc, et de broyer jusqu'à dix-sept noisettes dans l'espace de vingt-quatre heures, et cela

par des compressions multipliées, par une alternative de frottement dont il est difficile de voir la mécanique. M. de Réaumur, ayant fait nombre de tentatives pour la découvrir, n'a apperçu qu'une seule fois des mouvemens un peu sensibles dans cette partie ; il vit dans un chapon, dont il avoit mis le gésier à découvert, des portions de ce viscère se contracter, s'applatir et se relever ensuite ; il observa des espèces de cordons charnus qui se formoient à sa surface, ou plutôt qui paroissoient s'y former, parce qu'il se faisoit entre deux des enfoncemens qui les séparoient, et tous ces mouvemens sembloient se propager comme par ondes et très-lentement.

Ce qui prouve que dans les gallinacés la digestion se fait principalement par l'action des muscles du gésier, et non par celle d'un dissolvant quelconque, c'est que, si l'on fait avaler à l'un de ces oiseaux un petit tube de plomb ouvert

par les deux bouts, mais assez épais pour n'être point applati par l'effort du gésier, et dans lequel on aura introduit un grain d'orge, le tube de plomb aura perdu sensiblement de son poids dans l'espace de deux jours; et le grain d'orge qu'il renferme, fût-il cuit et même mondé, se retrouvera au bout de deux jours un peu renflé, mais aussi peu altéré que si on l'eût laissé pendant le même temps dans tout autre endroit également humide; au lieu que ce même grain, et d'autres beaucoup plus durs, qui ne seroient pas garantis par un tube, seroient digérés en beaucoup moins de temps.

Une chose qui peut aider encore à l'action du gésier, c'est que les oiseaux en tiennent la cavité remplie autant qu'il est possible, et par là mettent en jeu les quatre muscles dont il est composé; à défaut de grains, ils le lestent avec de l'herbe et même avec de petits cailloux, lesquels, par leur dureté et

leurs inégalités, sont des instrumens propres à broyer les grains avec lesquels ils sont continuellement froissés; je dis par leurs inégalités, car, lorsqu'ils sont polis, ils passent fort vîte, il n'y a que les raboteux qui restent; ils abondent d'autant plus dans le gésier, qu'il s'y trouve moins d'alimens, et ils y séjournent beaucoup plus de temps qu'aucune autre matière digestible ou non digestible.

Et l'on ne sera point surpris que la membrane intérieure de cet estomac soit assez forte pour résister à la réaction de tant de corps durs sur lesquels elle agit sans relâche, si l'on fait attention que cette membrane est en effet fort épaisse et d'une substance analogue à celle de la corne; d'ailleurs, ne sait-on pas que les morceaux de bois et les cuirs, dont on se sert pour frotter avec une poudre extrêmement dure les corps auxquels on veut donner le poli, résistent fort long-temps? On peut

encore supposer que cette membrane dure se sépare de la même manière que la peau calleuse des mains de ceux qui travaillent à des ouvrages de force.

Au reste, quoique les petites pierres puissent contribuer à la digestion, il n'est pas bien avéré que les oiseaux granivores ayent une intention bien décidée en les avalant. Redi ayant renfermé deux chapons avec de l'eau et de ces petites pierres pour toute nourriture, ils burent beaucoup d'eau et moururent, l'un au bout de vingt jours, l'autre au bout de vingt-quatre, et tous deux sans avoir avalé une seule pierre. Redi en trouva bien quelques-unes dans leur gésier; mais c'étoit de celles qu'ils avoient avalées précédemment.

Les organes servant à la respiration consistent en un poumon semblable à celui des animaux terrestres, et dix cellules aériennes, dont il y en a huit dans la poitrine qui communiquent immédiatement avec le poumon, et

deux plus grandes par le bas-ventre qui communiquent avec les huit précédentes : lorsque dans l'inspiration le thorax est dilaté, l'air entre par le larynx dans le poumon, passe du poumon dans les huit cellules aériennes supérieures, qui attirent aussi, en se dilatant, celui des deux cellules du bas-ventre, et celles-ci s'affaissent à proportion; lorsqu'au contraire le poumon et les cellules supérieures s'affaissent dans l'expiration, pressent l'air contenu dans leur cavité, cet air sort en partie par le larynx, et repasse en partie des huit cellules de la poitrine dans les deux cellules du bas-ventre, lesquelles se dilatant alors par une mécanique assez analogue à celle d'un soufflet à deux ames : mais ce n'est point ici le lieu de développer tous les ressorts de cette mécanique; il suffira de remarquer que dans les oiseaux qui ne volent point, comme l'autruche, le cazoar, et dans ceux qui

volent pesamment, tels que les gallinacés, la quatrième cellule de chaque côté est plus petite.

Toutes ces différences d'organisation en entraînent nécessairement beaucoup d'autres, sans parler des anches membraneuses observées dans quelques oiseaux. M. Duverney a fait voir sur un coq vivant, que la voix, dans ces oiseaux, ne se formoit pas vers le larynx comme dans les quadrupèdes, mais au bas de la trachée-artère, vers la bifurcation, où M. Perrault a vu un larynx interne. Outre cela, M. Hérissant a observé dans les principales branches du poumon, des membranes sémi-lunaires posées transversalement les unes au-dessus des autres, de façon qu'elles n'occupent que la moitié de la cavité de ces bronches, laissant à l'air un libre cours par l'autre demi-cavité; et il a jugé avec raison, que ces membranes devoient concourir à la formation de la voix des oiseaux, mais moins

essentiellement encore que la membrane de l'os de la lunette, laquelle termine une cavité assez considérable, qui se trouve au-dessus de la partie supérieure et interne de la poitrine, et qui a aussi quelque communication avec les cellules aériennes supérieures: cet anatomiste dit s'être assuré, par des expériences réitérées, que lorsque cette membrane est percée, la voix se perd aussi; et que pour la faire entendre de nouveau, il faut boucher exactement l'ouverture de la membrane, et empêcher que l'air ne puisse sortir.

D'après de si grandes différences observées dans l'appareil des organes de la voix; ne paroîtra-t-il pas singulier que les oiseaux, avec leur langue cartilagineuse et leurs lèvres de cornes, aient plus de facilité à imiter nos chants et même notre parole, que ceux d'entre les quadrupèdes qui ressemblent le plus à l'homme; tant il est difficile de juger de l'usage des parties

par leur simple structure, et tant il est vrai que la modification de la voix et des sons dépend presqu'en entier de la sensibilité de l'ouie!

Le tube intestinal est fort long dans les gallinacés, et surpasse d'environ cinq fois la longueur de l'animal, prise de l'extrémité du bec jusqu'à l'anus; on y trouve deux *cœcum* d'environ six pouces, qui prennent naissance à l'endroit où le colon se joint à l'iléon, le *rectum* s'élargit à son extrémité et forme un réceptacle commun qu'on a appelé *cloaque*, où se rendent séparément les excrémens solides et liquides, et d'où ils sortent à-la-fois sans être néanmoins entièrement mêlés: les parties caractéristiques de sexes s'y trouvent aussi; savoir, dans les poules la vulve ou l'orifice de l'*oviductus;* et dans les coqs les deux verges, c'est-à-dire, les mamelons des deux vaisseaux spermatiques; la vulve est placée, comme nous l'avons

dit plus haut, au-dessus de l'anus, et par conséquent tout au rebours de ce qu'elle est dans les quadrupèdes.

On savoit, dès le temps d'Aristote, que tout oiseau mâle avoit des testicules, et qu'ils étoient cachés dans l'intérieur du corps; on attribuoit même à cette situation la véhémence de l'appétit du mâle pour la femelle, qui a, disoit-on moins d'ardeur, parce què l'ovaire est plus près du diaphragme et par conséquent plus a portée d'être rafraîchi par l'air de la respiration : au reste, les testicules ne sont pas tellement propres au mâle, que l'on n'en trouve aussi dans la femelle de quelques espèces d'oiseaux, comme dans la canepetière, et peut-être l'outarde. Quelquefois les mâles n'en ont qu'un, mais le plus souvent ils en ont deux, et il s'en faut beaucoup que la grosseur de ces espèces de glandes soit proportionnée à celle de l'oiseau. L'aigle les a comme des pois, et un poulet

de quatre mois les a déjà comme des olives; en général, leur grosseur varie, non-seulement d'une espèce à l'autre, mais encore dans la même espèce, et n'est jamais plus remarquable que dans le temps des amours. Au reste, quelque peu considérable qu'en soit le volume, ils jouent un grand rôle dans l'économie animale, et cela se voit clairement par les changemens qui arrivent à la suite de leur extirpation. Cette opération se fait communément aux poulets qui ont trois ou quatre mois; celui qui la subit prend désormais plus de chair, et sa chair, qui devient plus succulente et plus délicate, donne aux chimistes des produits différens que ceux qu'elle eût donnés avant la castration; il n'est presque plus sujet à la mue, de même que le cerf, qui est dans le même cas, ne quitte plus son bois; il n'a plus le même chant, sa voix devient enrouée et il ne la fait entendre que rarement;

traité durement par les coqs, avec dédain par les poules, privé de tous les appétits qui ont rapport à la reproduction, il est non-seulement exclus de la société de ses semblables, il est encore, pour ainsi dire, séparé de son espèce; c'est un être isolé, hors d'œuvre, dont toutes les facultés se replient sur lui-même et n'ont pour but que sa conservation individuelle; manger, dormir et s'engraisser, voilà désormais ses principales fonctions et tout ce qu'on peut lui demander : cependant, avec un peu d'industrie, on peut tirer parti de sa foiblesse même, et de sa docilité qui en est la suite, en lui donnant des habitudes utiles; celle, par exemple, de conduire et d'élever les jeunes poulets; il ne faut pour cela que le tenir pendant quelques jours dans une prison obscure; ne l'en tirant qu'à des heures réglées pour lui donner à manger, et l'accoutumant peu à peu à la vue et à la compagnie de quelques pou-

lets un peu forts, il prendra bientôt ces poulets en amitié, et les conduira avec autant d'affection et d'assiduité que le feroit leur mère; il en conduira même plus que la mère, parce qu'il en peut réchauffer sous ses ailes un plus grand nombre à-la-fois. La mère-poule, débarrassée de ce soin, se remettra plus tôt à pondre, et de cette manière les chapons, quoique voués à la stérilité, contribueront encore indirectement à la conservation et à la multiplication de leur espèce.

Un si grand changement dans les mœurs du chapon, produit par une cause si petite et si peu suffisante en apparence, est un fait d'autant plus remarquable, qu'il est confirmé par un très-grand nombre d'expériences que les hommes ont tentées sur d'autres espèces, et qu'ils ont osé étendre jusque sur leurs semblables.

On a fait sur les poulets un essai beaucoup moins cruel, et qui n'est

peut-être pas moins intéressant pour la physique; c'est après leur avoir emporté la crête, comme on fait ordinairement, d'y substituer un de leurs éperons naissans, qui ne sont encore que de petits boutons; ces éperons, ainsi entés, prennent peu-à-peu racine dans les chairs, en tirent de la nourriture, et croissent souvent plus qu'ils n'eussent fait dans le lieu de leur origine : on en a vu qui avoient deux pouces et demi de longueur, et plus de trois lignes et demie de diamètre à la base, quelquefois en croissant ils se recourbent comme les cornes de belier, d'autres fois ils se renversent comme celles des boucs.

C'est une espèce de greffe animale dont le succès a dû paroître fort douteux la première fois qu'on l'a tentée, et dont il est surprenant qu'on n'ait tiré, depuis qu'elle a réussi, aucune connoissance pratique. En général les expériences destructives sont culti-

vées, suivies plus vivement que celles qui tendent à la conservation, parce que l'homme aime mieux jouir, et consommer, que faire du bien et s'instruire.

Les poulets ne naissent point avec cette crête et ces membranes rougeâtres qui les distinguent des autres oiseaux; ce n'est qu'un mois après leur naissance que ces parties commencent à se développer; à deux mois les jeunes mâles chantent déjà comme les coqs, et se battent les uns contre les autres; ils sentent qu'ils doivent se haïr, quoique le fondement de leur haine n'existe pas encore; ce n'est guère qu'à cinq ou six mois qu'ils commencent à rechercher les poules, et que celles-ci commencent à pondre; dans les deux sexes, le terme de l'accroissement complet est à un an ou quinze mois; les jeunes poules pondent plus, à ce qu'on dit, mais les vieilles couvent mieux: ce temps nécessaire à leur

accroissement indiqueroit que la durée de leur vie naturelle ne devroit être que de sept ou huit ans, si dans les oiseaux cette durée suivoit la même proportion que dans les animaux quadrupèdes; mais nous avons vu qu'elle est beaucoup plus longue ; un coq peut vivre jusqu'à vingt ans dans l'état de domesticité, et peut-être trente dans celui de liberté ; malheureusement pour eux, nous n'avons nul intérêt de les laisser vivre long-temps; les poulets et les chapons, qui sont destinés à paroître sur nos tables, ne passent jamais l'année, et la plupart ne vivent qu'une saison ; les coqs et les poules qu'on emploie à la multiplication de l'espèce sont épuisés assez promptement, et nous ne donnons le temps à aucun de parcourir la période entière de celui qui leur a été assigné par la nature; en sorte que ce n'est que par des hasards singuliers que l'on a vu des coqs mourir de vieillesse.

Les poules peuvent subsister partout avec la protection de l'homme ; aussi sont-elles répandues dans tout le monde habité ; les gens aisés en élèvent en Islande, où elles pondent comme ailleurs, et les pays chauds en sont pleins ; mais la Perse est le climat primitif des coqs ; selon le docteur Thomas Hyde, ces oiseaux sont en abondance et en grande considération, surtout parmi certains dervis qui les regardent comme des horloges vivantes, et l'on sait qu'une horloge est l'ame de toute communauté de dervis.

Dampier dit qu'il a vu et tué dans les îles de Poulocondor, des coqs sauvages qui ne surpassoient pas nos corneilles en grosseur, et dont le chant, assez semblable à celui des coqs de nos basse-cours, étoit seulement plus aigu ; il ajoute ailleurs qu'il y en a dans l'île Timor et à Sanjago, l'une des îles du Cap-Vert. Gemelli Careri rapporte qu'il en avoit apperçu dans les îles Philippines

et Merolla prétend qu'il y a des poules sauvages au royaume de Congo, qui sont plus belles et de meilleur goût que les poules domestiques, mais que les Nègres estiment peu ces sortes d'oiseaux.

De leur climat naturel, quel qu'il soit, ces oiseaux se sont répandus facilement dans le vieux continent, depuis la Chine jusqu'au Cap-Vert, et depuis l'océan méridional jusqu'aux mers du nord : ces migrations sont fort anciennes et remontent au-delà de toute tradition historique; mais leur établissement dans le Nouveau-Monde paroît être beaucoup plus récent. L'historien des Incas assure qu'il n'y en avoit point au Pérou avant la conquête, et même que les poules ont été plus de trente ans sans pouvoir s'accoutumer à couver dans la vallée de Cusso. Coréal dit positivement que les poules ont été apportées au Brésil par les Espagnols, et que les Brasiliens les connoissoient si peu, qu'ils n'en man-

goient d'aucune sorte, et qu'ils regardoient leurs œufs comme une espèce de poison. Les habitans de l'île de Saint-Domingue n'en avoient point non plus, selon le témoignage du P. Charlevoix; et Oviedo donne comme un fait avéré, qu'elles ont été transportées d'Europe en Amérique. Il est vrai qu'Acosta avance tout le contraire; il soutient que les poules existoient au Pérou avant l'arrivée des Espagnols; il en donne pour preuves, qu'elles s'appellent dans la langue de pays *gualpa*, et leurs œufs *ponto;* et de l'ancienneté du mot il croit pouvoir conclure celle de la chose, comme s'il n'étoit pas fort simple de penser que des Sauvages voyant pour la première fois un oiseau étranger, auront songé d'abord à le nommer, soit d'après sa ressemblance avec quelque oiseau de leur pays, soit d'après quelqu'autre analogie; mais ce qui doit, ce semble, faire préférer absolument la première opinion, c'est

qu'elle est conforme à la loi du climat; cette loi, quoiqu'elle ne puisse avoir lieu en général à l'égard des oiseaux, sur-tout à l'égard de ceux qui ont l'aile forte, et à qui toutes les contrées sont ouvertes, est néanmoins suivie nécessairement par ceux qui, comme la poule, étant pesans et ennemis de l'eau, ne peuvent ni traverser les airs comme les oiseaux qui ont le vol élevé, ni passer les mers ou même les grands fleuves comme les quadrupèdes qui savent nager, et sont par conséquent exclus pour jamais de tout pays séparé du leur par de grands amas d'eau, à moins que l'homme qui va par-tout ne s'avise de les transporter avec lui. Ainsi le coq est encore un animal qui appartient en propre à l'ancien continent, et qu'il faut ajouter à la liste que j'ai donnée de tous les animaux qui n'existoient pas dans le Nouveau-Monde, lorsqu'on en a fait la découverte.

A mesure que les poules se sont éloignées de leur pays natal, qu'elles se sont accoutumées à un autre climat, à d'autres alimens, elles ont dû éprouver quelqu'altération dans leur forme, ou plutôt dans celles de leurs parties qui en étoient le plus susceptibles ; et de là sans doute ces variétés qui constituent les différentes races dont je vais parler : variétés qui se perpétuent constamment dans chaque climat, soit par l'action continuée des mêmes causes qui les ont produites d'abord, soit par l'attention que l'on a d'assortir les individus destinés à la propagation.

Il seroit bon de dresser pour le coq, comme je l'ai fait pour le chien, une espèce d'arbre généalogique de toutes ses races, dans lequel on verroit la souche primitive et ses différentes branches, qui représenteroient les divers ordres d'altérations et de changemens relatifs à ses différens états ; mais il faudroit avoir pour cela des mémoires

plus exacts, plus détaillés que ceux que l'on trouve dans la plupart des relations; ainsi je me contenterai de donner ici mon opinion sur la poule de notre climat, et de rechercher son origine, après avoir fait le dénombrement des races étrangères qui ont été décrites par les naturalistes, ou seulement indiquées par les voyageurs.

1°. Le *coq commun* : le coq de notre climat.

2°. Le *coq huppé* : il ne diffère du coq commun que par une touffe de plumes qui s'élève sur sa tête, et il a ordinairement la crête plus petite; vraisemblablement parce que la nourriture, au lieu d'être portée toute à la crête, est en partie employée à l'accroissement des plumes. Quelques voyageurs assurent que toutes les poules du Mexiques sont huppées: ces poules, comme toutes les autres de l'Amérique, y ont été transportées par les hommes, et viennent originairement

de l'ancien continent. Au reste, la race des poules huppées est celle que les curieux ont le plus cultivée; et, comme il arrive à toutes les choses qu'on regarde de très-près, ils y ont remarqué un grand nombre de différences, sur-tout dans les couleurs du plumage, d'après lesquelles ils ont formé une multitude de races diverses, qu'ils estiment d'autant plus, que leurs couleurs sont plus belles ou plus rares; telles que les dorées et les argentées; la blanche à huppe noire, et la noire à huppe blanche; les agates et les chamois; les ardoisées ou périnettes; celles à écailles de poisson et les herminées; la poule veuve, qui a de petites larmes blanches semées sur un fond rembruni; la poule couleur de feu; la poule pierrée, dont le plumage fond blanc est marqueté de noir ou de chamois, ou d'ardoise ou de doré, etc. Mais je doute fort que ces différences soient assez constantes et assez profondes pour

constituer des espèces vraiment différentes, comme le prétendent quelques curieux, qui assurent que plusieurs des races ci-dessus ne propagent point ensemble.

3°. Le *coq sauvage de l'Asie* : c'est sans doute celui qui approche le plus de la souche originaire des coqs de ce climat; car, n'ayant jamais été gêné par l'homme, ni dans le choix de sa nourriture, ni dans sa manière de vivre, qu'est-ce qui auroit pu altérer en lui la pureté de la première empreinte? Il n'est ni des plus grands, ni des plus petits de l'espèce, mais sa taille est moyenne entre les différentes races. Il se trouve, comme nous l'avons dit ci-devant, en plusieurs contrées de l'Asie, en Afrique et dans les îles du Cap-Vert : nous n'en avons pas de description assez exacte pour pouvoir le comparer à notre coq. Je dois recommander ici aux voyageurs qui se trouveront à portée de voir ces coqs et pou-

les sauvages, de tâcher de savoir si elles font des nids, et comment elles les font. M. Lottinger, médecin à Sarrebourg, qui a fait de nombreuses et très-bonnes observations sur les oiseaux, m'a assuré que nos poules, lorsqu'elles sont en pleine liberté, font des nids, et qu'elles y mettent autant de soin que les perdrix.

4°. L'*acoho* ou *coq de Madagascar*: les poules de cette espèce sont très-petites, et cependant leurs œufs sont encore plus petits à proportion, puisqu'elles en peuvent couver jusqu'à trente à la fois.

5°. *Poule naine de Java*, de la grosseur d'un pigeon : il y a quelqu'apparence que la petite poule anglaise pourroit bien être de la même race que cette poule de Java dont parlent les voyageurs; car cette poule anglaise est encore plus petite que notre poule même de France, n'étant en effet pas plus grosse qu'un pigeon de moyenne gros-

seur. On pourroit peut-être encore ajouter à cette race la petite poule du Pégu, que les voyageurs disent n'être pas plus grosse qu'une tourterelle, et avoir les pieds rogneux, mais le plumage très-beau.

6°. *Poule de l'isthme de Darien*, plus petite que la poule commune : elle a un cercle de plumes autour des jambes, une queue fort épaisse qu'elle porte droite, et le bout des ailes noir ; elle chante avant le jour.

7°. *Poules de Camboge*, transportées de ce royaume aux Philippines par les Espagnols : elles ont les pieds si courts, que leurs ailes traînent à terre ; cette race ressemble beaucoup à celle de la poule naine de France, ou peut-être à cette poule naine qu'on nourrit en Bretagne à cause de sa fécondité, et qui marche toujours en sautant : au reste, ces poules sont de la grosseur des poules ordinaires, et ne sont naines que par les jambes qu'elles ont très-courtes.

8°. Le *coq de Bantam* a beaucoup de rapport avec le coq pattu de France ; il a de même les pieds couverts de plumes, mais seulement en dehors; celles des jambes sont très-longues, et lui forment des espèces de bottes qui descendent beaucoup plus bas que le talon; il est courageux, et se bat hardiment contre des coqs beaucoup plus forts que lui ; il a l'iris des yeux rouge. On m'a assuré que la plupart des races pattues n'ont point de huppe. Il y a une grosse race de poules pattues qui vient d'Angleterre, et une plus petite que l'on appelle le *coq nain d'Angleterre*, qui est bien doré et à crête double.

Il y en a encore une race naine, qui ne surpasse pas le pigeon commun en grosseur, et dont le plumage est tantôt blanc, tantôt blanc et doré. On comprend aussi dans les poules pattues la poule de Siam, qui est blanche et plus petite que nos poules communes.

9°. Les Hollandais parlent d'une autre espèce de coqs propre à l'île de Java, où on ne les élève guère que pour la joute; ils l'appellent *demi-poule d'Inde*. Selon Willulghby, il porte sa queue à-peu-près comme le dindon. C'est sans doute à cette race que l'on doit rapporter celle de ces poules singulières de Java, dont parle Mandeslo, lesquelles tiennent de la poule ordinaire et de la poule d'Inde, et qui se battent entre elles à outrance comme les coqs. Le sieur Fournier m'a assuré que cette espèce a été vivante à Paris; elle n'a, selon lui, ni crête ni cravate; la tête est unie comme celle du faisan; cette poule est très-haute sur ses jambes; sa queue est longue et pointue, les plumes étant d'inégale longueur; et en général, la couleur des plumes est rembrunie comme celle des plumes du vautour,

10°. Le *coq d'Angleterre* ne surpasse pas le coq nain en grosseur, mais il est

beaucoup plus haut monté que notre coq commun, et c'est la principale chose qui l'en distingue : on peut donc rapporter à cette race le *xolo*, espèce de coq des Philippines, qui a de très-longues jambes. Au reste, le coq d'Angleterre est supérieur à celui de France pour le combat : il a plutôt une aigrette qu'une huppe; son cou et son bec sont plus dégagés; et il a au-dessus des narines deux tubercules de chair, rouges comme sa crête.

11°. Le *coq de Turquie* n'est remarquable que par son beau plumage.

12°. Le *coq de Hambourg*, appelé aussi *culotte de velours*, parce qu'il a les cuisses et le ventre d'un noir velouté : sa démarche est grave et majestueuse, son bec très-pointu, l'iris de ses yeux jaune, et ses yeux même sont entourés d'un cercle de plumes brunes, d'où part une touffe de plumes noires qui couvrent les oreilles; il y a des plumes à-peu-près sembla-

bles derrière la crête et au-dessous des barbes, et des taches noires, rondes et larges sur la poitrine ; les jambes et les pieds sont de couleur de plomb, excepté la plante des pieds qui est jaunâtre.

13°. Le *coq frisé* dont les plumes se renversent en dehors : on en trouve à Java, au Japon et dans toute l'Asie méridionale : sans doute que ce coq appartient plus particulièrement aux pays chauds ; car les poussins de cette race sont extrêmement sensibles au froid, et n'y résistent guère dans notre climat. Le sieur Fournier m'a assuré que leur plumage prend toutes sortes de couleurs, et qu'on en voit de blancs, de noirs, d'argentés, de dorés, d'ardoisés, etc.

14°. La *poule à duvet du Japon* : ses plumes sont blanches, et les barbes des plumes sont détachées, et ressemblent assez à du poil ; ses pieds ont des plumes en dehors jusqu'à l'ongle du doigt

extérieur : cette race se trouve au Japon, à la Chine, et dans quelques autres contrées de l'Asie. Pour la propager dans toute sa pureté, il faut que le père et la mère soient tous deux à duvet.

15°. Le *coq nègre*, a la crête, les barbes, l'épiderme et le périoste absolument noirs; ses plumes le sont aussi le plus souvent, mais quelquefois elles sont blanches. On en trouve aux Philippines, à Java, à Delhi, à Sanjago, l'une des îles du Cap-Vert. Becman prétend que la plupart des oiseaux de cette dernière île ont les os aussi noirs que du jais, et la peau de la couleur de celle des Nègres : si ce fait est vrai, on ne peut guère attribuer cette teinture noire qu'aux alimens que les oiseaux trouvent dans cette île. On connoît les effets de la garance, des caillelaits, des graterons, etc.; et l'on sait qu'en Angleterre on rend blanche la chair des veaux en les nourrissant de farineux

et autres alimens doux, mêlés avec une certaine terre ou craie que l'on trouve dans la province de Bedfort. Il seroit donc curieux d'observer à Sanjago, parmi les différentes substances dont les oiseaux s'y nourrissent, quelle est celle qui teint leur périoste en noir. Au reste, cette poule nègre est connue en France, et pourroit s'y propager; mais comme la chair, lorsqu'elle est cuite, est noire et dégoûtante, il est probable qu'on ne cherchera pas à multiplier cette race : lorsqu'elle se mêle avec les autres, il en résulte des métis de différentes couleurs, mais qui conservent ordinairement la crête et les cravates ou barbes noires, et qui ont même la membrane qui forme l'oreillon teinte de bleu-noirâtre à l'extérieur.

16°. Le *coq sans croupion* ou *coq de Perse* de quelques auteurs : la plupart des poulets et des coqs de Virginie n'ont point de croupion; et cependant

ils sont certainement de race anglaise. Les habitans de cette colonie assurent que lorsqu'on y transporte de ces oiseaux, ils perdent bientôt leur croupion. Si cela est ainsi, il faudroit les appeler *coqs de Virginie*, et non de Perse, d'autant plus que les anciens ne les ont point connus, et que les naturalistes n'ont commencé à en parler qu'après la découverte de l'Amérique. Nous avons dit que les chiens d'Europe à oreilles pendantes, perdent leur voix, et prennent des oreilles droites lorsqu'on les transporte dans le climat du tropique; cette singulière altération, produite par l'influence du climat, n'est cependant pas aussi grande que la perte du croupion et de la queue dans l'espèce du coq: mais ce qui nous paroît être une bien plus grande singularité, c'est que dans le chien, comme dans le coq, qui, de tous les animaux de deux ordres très-différens, sont le plus domestiques,

c'est-à-dire, les plus dénaturés par l'homme, il se trouve également une race de chiens sans queue, comme une race de coqs sans croupion. On me montra, il y a plusieurs années, un de ces chiens né sans queue; je crus alors que ce n'étoit qu'un individu vicié, un monstre; et c'est pour cela que je n'en fis aucune mention dans l'histoire du chien: ce n'est que depuis ce temps que j'ai revu ces chiens sans queue, et que je me suis assuré qu'ils forment une race constante et particulière comme celle des coqs sans croupion. Cette race de coqs a le bec et les pieds bleus; une crête simple ou double, et point de huppe; le plumage est de toutes couleurs; et le sieur Fournier m'a assuré que lorsqu'elle se mêle avec la race ordinaire, il en provient des métis qui n'ont qu'un demi-croupion, et six plumes à la queue au lieu de douze: cela peut être, mais j'ai de la peine à le croire.

17°. La *poule à cinq doigts* : celle-ci en a cinq à chaque pied, trois en avant et deux en arrière ; et il y a même quelques individus dans cette race qui ont six doigts.

18°. Les *poules de Sansevarre* : ce sont celles qui donnent ces œufs qui se vendent en Perse trois ou quatre écus la pièce, et que les Persans s'amusent à choquer les uns contre les autres par manière de jeu : dans le même pays, il y a des coqs beaucoup plus beaux et plus grands, et qui coûtent jusqu'à trois cents livres.

19°. Le *Coq de Caux* ou *de Padoue* : son attribut distinctif est la grosseur ; il a souvent la crête double en forme de couronne, et une espèce de huppe qui est plus marquée dans les poules ; leur voix est beaucoup plus forte, plus grave et plus rauque, et leur poids va jusqu'à huit à dix livres : on peut rapporter à cette belle race les grands coqs de Rhodes, de Perse, du Pégu,

ces grosses poules de Bahia, qui ne commencent à se couvrir de plumes que lorsqu'elles ont atteint la moitié de leur grosseur; on sait que les poussins de Caux prennent leurs plumes plus tard que les poussins ordinaires.

Au reste, il faut remarquer qu'un grand nombre d'oiseaux dont parlent les voyageurs sous le nom de coqs ou de poules, sont de toute autre espèce : telles que les poules *patourdes* ou *pulourdes* qui se trouvent au grand banc, et sont très-friands de foie de morue; le coq ou la poule noire de Moscovie, qui sont coqs et poules de bruyère; la poule rouge du Pérou, qui a beaucoup de rapport avec le faisan; cette grosse poule à huppe, de la nouvelle Guinée, dont le plumage est bleu céleste, qui a le bec de pigeon, les pieds de poule commune, qui niche sur les arbres, et qui est probablement le faisan de Banda; la poule de Damiète, qui a le bec et les pieds rouges, une

petite marque sur la tête de la même couleur, et le plumage d'un bleu-violet, ce qui pourroit se rapporter à la grande poule d'eau ; la poule du Delta, dont Thévenot vante les belles couleurs ; mais qui diffère des gallinacés, non-seulement par la forme du bec et de la queue, mais encore par les habitudes naturelles, puisqu'elle se plaît dans les marécages ; la poule de Pharaon, que le même Thévenot dit ne le point céder à la gélinotte ; les poules de Corée, qui ont une queue de trois pieds de longueur, etc.

Dans ce grand nombre de races différentes que nous présente l'espèce du coq, comment pourrons-nous démêler quelle en est la souche primitive ? Tant de circonstances ont influé sur ces variétés, tant de hasards ont concouru pour les produire ; les soins et même les caprices de l'homme les ont si fort multipliés, qu'il paroît bien difficile de remonter à leur première origine, et

de reconnoître dans nos basse-cours, la poule de la nature, ni même la poule de notre climat : les coqs sauvages qui se trouvent dans les pays chauds de l'Asie pourront être regardés comme la tige primordiale de tous les coqs de ces contrées : mais comme il n'existe dans nos pays tempérés aucun oiseau sauvage qui ressemble parfaitement à nos poules domestiques, on ne sait à laquelle des races ou des variétés l'on doit donner la primauté : car, en supposant que le faisan, le coq de bruyère ou la gélinotte, qui sont les seuls oiseaux sauvages de ces pays qu'on puisse rapprocher de nos poules par la comparaison, en soient les races primitives ; et, en supposant encore que ces oiseaux peuvent produire avec nos poules des métis féconds, ce qui n'est pas bien avéré, ils seront alors de la même espèce : mais les races se seront très-anciennement séparées et toujours maintenues par elles-mêmes, sans cher-

cher à se réunir avec les races domestiques dont elles diffèrent par des caractères constans, tels que le défaut de crêtes, de membranes pendantes dans les deux sexes, et d'éperons dans les mâles; et par conséquent ces races sauvages ne sont représentées par aucune de nos races domestiques, qui, quoique très-variées ou très-différentes entre elles à beaucoup d'égards, ont toutes néanmoins ces crêtes, ces membranes et ces éperons qui manquent aux faisans, à la gélinotte et au coq de bruyère; d'où l'on peut conclure qu'il faut regarder le faisan, le coq de bruyère et la gélinotte, comme des espèces voisines, et néanmoins différentes de celle de la poule, jusqu'à ce qu'on se soit bien assuré par des expériences réitérées que ces oiseaux sauvages peuvent produire avec nos poules domestiques, non-seulement des mulets stériles, mais des métis féconds; car c'est à cet effet qu'est atta-

chée l'idée d'identité d'espèce : les races singulières, telles que la poule naine, la poule frisée, la poule nègre, la poule sans croupion, viennent toutes originairement des pays étrangers ; et quoiqu'elles se mêlent et produisent avec nos poules communes, elles ne sont ni de la même race, ni du même climat : en séparant donc notre poule commune de toutes les espèces sauvages qui peuvent se mêler avec elle, telles que la gélinotte, le coq de bruyère, le faisan, etc., en la séparant aussi de toutes les poules étrangères avec lesquelles elle se mêle et produit des individus féconds, nous diminuerons de beaucoup le nombre de ses variétés, et nous y trouverons plus que des différences assez légères ; les unes, pour la grandeur du corps, les poules de Caux, sont presque doubles, pour la grosseur, de nos poules ordinaires ; les autres, pour la hauteur des jambes ; le coq d'Angleterre, quoique parfaitement

ressemblant à celui de France, a les jambes et les pieds bien plus longs ; d'autres, pour la longueur des plumes, comme le coq huppé, qui ne diffère du coq commun que par la hauteur des plumes du sommet de la tête; d'autres, par le nombre des doigts, telles que les poules et coqs à cinq doigts; d'autres, enfin par la beauté et la singularité des couleurs, comme la poule de Turquie et celle de Hambourg. Or, de ces six variétés, auxquelles nous pouvons réduire la race de nos poules communes, trois appartiennent, comme l'on voit, à l'influence du climat de Hambourg, de la Turquie et de l'Angleterre, et peut-être encore la quatrième et la cinquième; car la poule de Caux vient vraisemblablement d'Italie, puisqu'on l'appelle aussi *poule de Padoue;* et la poule à cinq doigts étoit connue en Italie dès le temps de Columelle. Ainsi, il ne nous restera que le coq commun et le coq huppé, qu'on doive

regarder comme les races naturelles de notre pays; mais, dans ces deux races, les poules et les coqs sont également de toutes couleurs : le caractère constant de la huppe paroît indiquer une espèce perfectionnée, c'est-à-dire plus soignée et mieux nourrie, et par conséquent la race commune du coq et de la poule sans huppe doit être la vraie tige de nos poules; et, si l'on veut chercher dans cette race commune quelle est la couleur qu'on peut attribuer à la race primitive, il paroît que c'est la poule blanche; car, en supposant les poules originairement blanches, elles auront varié du blanc au noir, et pris successivement toutes les couleurs intermédiaires.

Un rapport très-éloigné, et que personne n'a saisi, vient directement à l'appui de cette supposition, et semble indiquer que la poule blanche est en effet la première de son espèce, et que c'est d'elle que toutes les autres races

sont issues : ce rapport consiste dans la ressemblance qui se trouve assez généralement entre la couleur des œufs et celle du plumage ; les œufs du corbeau sont d'un vert-brun taché de noir ; ceux de la cresselle sont rouges ; ceux du casoar sont d'un vert-noir ; ceux de la corneille noire sont d'un brun plus obscur encore que ceux du corbeau ; ceux du pic varié sont de même variés et tachetés ; la pie-grièche grise a ses œufs tachés de gris, et la pie-grièche rouge les a tachés de rouge ; le crapaud-volant les a marbrés de taches bleuâtres et brunes, sur un fond nuageux blanchâtre ; l'œuf du moineau est cendré, tout couvert de taches brunes-marron, sur un fond gris ; ceux du merle sont d'un bleu-noirâtre ; ceux de la poule de bruyère sont blanchâtres, marquetés de jaune ; ceux des pintades sont marqués, comme leurs plumes, de taches blanches et rondes, etc. en sorte qu'il paroît y

avoir un rapport assez constant entre la couleur du plumage des oiseaux et la couleur de leurs œufs ; seulement on voit que les teintes en sont beaucoup plus foibles sur les œufs, et que le blanc domine dans plusieurs, parce que dans le plumage de plusieurs oiseaux il y a aussi plus de blanc que de toute autre couleur, sur-tout dans les femelles, dont les couleurs sont toujours moins fortes que celles du mâle : or, nos poules blanches, noires, grises, fauves, et de couleurs mêlées, produisent toutes des œufs parfaitement blancs : donc, si toutes ces poules étoient demeurées dans leur état de nature, elles seroient blanches, ou du moins auroient dans leur plumage beaucoup plus de blanc que de toute autre couleur ; les influences de la domesticité, qui ont changé la couleur de leurs plumes, n'ont pas assez pénétré pour altérer celle de leurs œufs : ce changement de la couleur des plumes n'est qu'un effet su-

perficiel et accidentel qui ne se trouve que dans les pigeons, les poules, et les autres oiseaux de nos basse-cours ; car tous ceux qui sont libres et dans l'état de nature conservent leurs couleurs sans altération, et sans autres variétés que celles de l'âge, du sexe ou du climat, qui sont toujours plus brusques, moins nuancées, plus aisées à reconnoître, et beaucoup moins nombreuses que celles de la domesticité.

LE FAISAN.

Il suffit de nommer cet oiseau pour se rappeler le lieu de son origine : le faisan, c'est-à-dire l'oiseau du Phase, étoit, dit-on, confiné dans la Colchide avant l'expédition des Argonautes ; ce sont ces Grecs qui, en remontant le Phase pour arriver à Colchos, virent ces beaux oiseaux répandus sur les bords du fleuve, et qui, en les rapportant dans leur patrie, lui firent un pré-

sent plus riche que celui de la toison d'or.

Encore aujourd'hui les faisans de la Colchide ou Mingrélie, et de quelques autres contrées voisines, sont les plus beaux et les plus gros que l'on connoisse ; c'est de là qu'ils se sont répandus d'un côté par la Grèce à l'occident, depuis la mer Baltique jusqu'au Cap de Bonne-Espérance et à Madagascar ; et de l'autre par la Médie dans l'orient, jusqu'à l'extrémité de la Chine et au Japon, et même dans la Tartarie : je dis par la Médie, car il paroît que cette contrée si favorable aux oiseaux, et où l'on trouve les plus beaux paons, les plus belles poules, etc. a été aussi une nouvelle patrie pour les faisans, qui s'y sont multipliés au point que ce pays seul en a fourni à beaucoup d'autres pays ; ils sont en fort grande abondance en Afrique, sur-tout sur la côte des Esclaves, la Côte-d'Or, la Côte-d'Ivoire, au pays d'Issini, et dans les

royaumes de Congo et d'Angola, où les Nègres les appellent *galignoles* : on en trouve assez communément dans les différentes parties de l'Europe, en Espagne, en Italie, sur-tout dans la campagne de Rome, le Milanès, et quelques îles du golfe de Naples; en Allemagne, en France, en Angleterre; dans ces dernières contrées ils ne sont pas généralement répandus : les auteurs de la Zoologie Britannique assurent positivement que, dans toute la Grande-Bretagne, on ne trouve aucun faisan dans l'état de sauvage. Sibbald s'accorde avec les Zoologistes, en disant qu'en Ecosse quelques gentilshommes élèvent de ces oiseaux dans leurs maisons. Boter dit encore plus formellement que l'Irlande n'a point de faisans. M. Linnæus n'en fait aucune mention dans le dénombrement des oiseaux de Suède; ils étoient encore très-rares en Silésie du temps de Schwenckfeld : on ne faisoit que com-

mencer à en avoir en Prusse il y a vingt ans, quoique la Bohême en ait une très-grande quantité ; et, s'ils se sont multipliés en Saxe, ce n'a été que par les soins du duc Frédéric, qui en lâcha deux cents dans le pays, avec défense de les prendre ou de les tuer. Gesner, qui avoit parcouru les montagnes de Suisse, assure n'y en avoir jamais vu : il est vrai que Stumpfius assure au contraire qu'on en trouve dans ces mêmes montagnes ; mais cela peut se concilier, car il est fort possible qu'il s'en trouve en effet dans un certain canton que Gesner n'auroit point parcouru, tel, par exemple, que la partie qui confine au Milanès, où Olina dit qu'ils sont fort communs : il s'en faut bien qu'ils soient généralement répandus en France ; on n'en voit que très-rarement dans nos provinces septentrionales, et probablement on n'y en verroit point du tout, si un oiseau de cette distinction ne

devoit être le principal ornement des plaisirs de nos rois : mais ce n'est que par des soins continuels, dirigés avec la plus grande intelligence, qu'on peut les y fixer en leur faisant, pour ainsi dire, un climat artificiel convenable à leur nature ; et cela est si vrai, qu'on ne voit pas qu'ils se soient multipliés dans la Brie, où il s'en échappe toujours quelques-uns des capitaineries voisines, et où même ils s'apparient quelquefois ; parce qu'il est arrivé à M. Le Roi, lieutenant des chasses de Versailles, d'en trouver le nid et les œufs dans les grands bois de cette province ; cependant ils y vivent dans l'état de liberté, état si favorable à la multiplication des animaux, et néanmoins insuffisant pour ceux même qui, comme les faisans, paroissent en mieux sentir le prix lorsque le climat est contraire. Nous avons vu en Bourgogne un homme riche faire tous ses efforts, et ne rien épargner pour en peupler sa terre

située dans l'Auxois, sans en pouvoir venir à bout : tout cela me donne des doutes sur les deux faisans que Regnard prétend avoir tués en Bothnie, ainsi que sur ceux qu'Olaüs Magnus dit se trouver dans la Scandinavie, et y passer l'hiver sous la neige sans prendre de nourriture : cette façon de passer l'hiver sous la neige a plus de rapport avec les habitudes des coqs de bruyère et des gélinottes qu'avec celles des faisans; de même que le nom de *galli sylvestres*, qu'Olaüs donne à ces prétendus faisans, convient beaucoup mieux aux tetras ou coqs de bruyère; et ma conjecture a d'autant plus de force, que ni M. Linnæus ni aucun bon observateur n'a dit avoir vu de véritables faisans dans les pays septentrionaux; en sorte qu'on peut croire que ce nom de faisan aura été d'abord appliqué par les habitans de ces pays à des tetras ou des gélinottes, qui sont en effet très-répandus dans le nord, et

qu'ensuite ce nom aura été adopté sans beaucoup d'examen par les voyageurs, et même par les compilateurs, tous gens peu attentifs à distinguer les espèces.

Cela supposé, il suffit de remarquer que le faisan a l'aile courte, et conséquemment le vol pesant et peu élevé, pour conclure qu'il n'aura pu franchir de lui-même les mers interposées entre les pays chauds ou même tempérés de l'ancien continent et l'Amérique; et cette conclusion est confirmée par l'expérience; car dans tout le Nouveau-Monde il ne s'est point trouvé de vrais faisans, mais seulement des oiseaux qui peuvent à toute force être regardés comme leurs représentans; car je ne parle point de ces faisans véritables qui abondent aujourd'hui dans les habitations de Saint-Domingue, et qui y ont été transportés par les Européens, ainsi que les paons et les pintades.

Le faisan est de la grosseur du coq ordinaire, et peut en quelque sorte le disputer au paon pour la beauté ; il a le port aussi noble, la démarche aussi fière, et le plumage presque aussi distingué ; celui de la Chine a même les couleurs plus éclatantes : mais il n'a pas, comme le paon, la faculté d'étaler son beau plumage, ni de relever les longues plumes de sa queue, faculté qui suppose un appareil particulier de muscles moteurs dont le paon est pourvu, qui manquent au faisan, et qui établissent une différence assez considérable entre les deux espèces : d'ailleurs, ce dernier n'a ni l'aigrette du paon ni sa double queue, dont l'une, plus courte, est composée des véritables pennes directrices, et l'autre, plus longue, n'est formée que des couvertures de celles-là : en général, le faisan paroît modelé sur des proportions moins légères et moins élégantes, ayant le corps plus ramassé, le cou plus

raccourci, la tête plus grosse, etc.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans sa physionomie, ce sont deux pièces de couleur écarlate, au milieu desquelles sont placés les yeux, et deux bouquets de plumes d'un vert-doré, qui, dans le temps des amours, s'élèvent de chaque côté au-dessus des oreilles; car dans les animaux il y a presque toujours, ainsi que je l'ai remarqué, une production nouvelle plus ou moins sensible, qui est comme le signal d'une nouvelle génération. Ces bouquets de plumes sont apparemment ce que Pline appeloit tantôt des oreilles, tantôt de petites cornes; on sent à leur base une élévation formée par leur muscle releveur: le faisan a, outre cela, à chaque oreille des plumes dont il se sert pour en fermer à son gré l'ouverture, qui est fort grande.

Les plumes du cou et du croupion ont le bout échancré en cœur, comme certaines plumes de la queue du paon.

Je n'entrerai point ici dans le détail des couleurs du plumage, je dirai seulement qu'elles ont beaucoup moins d'éclat dans la femelle que dans le mâle, et que dans celui-ci même les reflets en sont encore plus fugitifs que dans le paon, et qu'ils dépendent non-seulement de l'incidence de la lumière, mais encore de la réunion et de la position respective de ces plumes; car si on en prend une seule à part, les reflets verts s'évanouissent, et l'on ne voit à leur place que du brun ou du noir: les tiges des plumes du cou et du dos sont d'un beau jaune-doré, et font l'effet d'autant de lames d'or; les couvertures du dessus de la queue vont en diminuant, en finissent en espèces de filets: la queue est composée de dix-huit pennes, quoique Schwenckfeld n'en compte que seize; les deux du milieu sont les plus longues de toutes, et ensuite les plus voisines de celles-là; chaque pied est muni d'un éperon

court et pointu, qui a échappé à quelques descripteurs; les doigts sont joints par une membrane plus large qu'elle n'est ordinairement dans les oiseaux pulvérateurs : cette membrane interdigitale plus grande semble être une première nuance par laquelle les oiseaux de ce genre se rapprochent des oiseaux de rivière; et en effet, Aldrovande remarque que le faisan se plaît dans les lieux marécageux, et il ajoute qu'on en prend quelquefois dans les marais qui sont aux environs de Bologne. Olina, autre Italien, et M. Le Roi, lieutenant des chasses de Versailles, ont fait la même observation : ce dernier assure que c'est toujours dans les lieux les plus humides, et le long des mares qui se trouvent dans les grands bois de la Brie, que se tiennent les faisans échappés des capitaineries voisines. Quoiqu'accoutumés à la société de l'homme, quoique comblés de ses bienfaits, ces faisans s'éloi-

guent le plus qu'il est possible de toute habitation humaine; car ce sont des oiseaux très-sauvages, et qu'il est extrêmement difficile d'apprivoiser : on prétend néanmoins qu'on les accoutume à revenir au coup de sifflet, c'est-à-dire, qu'ils s'accoutument à venir prendre la nourriture que ce coup de sifflet leur annonce toujours; mais dès que leur besoin est satisfait, ils reviennent à leur naturel, et ne connoissent plus la main qui les a nourris; ce sont des esclaves indomptables qui ne peuvent se plier à la servitude, qui ne connoissent aucun bien qui puisse entrer en comparaison avec la liberté, qui cherchent continuellement à la recouvrer, et qui n'en manquent jamais l'occasion. Les sauvages qui viennent de la perdre sont furieux; ils fondent à grands coups de bec sur les compagnons de leur captivité, et n'épargnent pas même le paon.

Ces oiseaux se plaisent dans les bois

en plaine, différant en cela des tetras ou coqs de bruyère, qui se plaisent dans les bois en montagne : pendant la nuit, ils se perchent au haut des arbres, ils y dorment la tête sous l'aile; leur cri, c'est-à-dire, le cri du mâle, car la femelle n'en a presque point, est entre celui du paon et celui de la pintade, mais plus près de celui-ci, et par conséquent très-peu agréable.

Leur naturel est si farouche, que non-seulement ils évitent l'homme, mais qu'ils s'évitent les uns les autres, si ce n'est au mois de mars ou d'avril, qui est le temps où le mâle recherche sa femelle; et il est facile alors de les trouver dans les bois, parce qu'ils se trahissent eux-mêmes par un battement d'ailes qui se fait entendre de fort loin. Les coq-faisans sont moins ardens que les coqs ordinaires : Frisch prétend que dans l'état de sauvage ils n'ont chacun qu'une seule femelle; mais l'homme qui fait gloire de sou-

mettre l'ordre de la nature à son intérêt ou à ses fantaisies, a changé pour ainsi dire le naturel de cet oiseau, en accoutumant chaque coq à avoir jusqu'à sept poules, et ces sept poules à se contenter d'un seul mâle pour elles toutes; car on a eu la patience de faire toutes les observations nécessaires pour déterminer cette combinaison, comme la plus avantageuse pour tirer parti de la fécondité de cet oiseau : cependant quelques économistes ne donnent que deux femelles à chaque mâle, et j'avoue que c'est la méthode qui a le mieux réussi dans la conduite d'une petite faisanderie que j'ai eue quelque temps sous les yeux. Mais ces différentes combinaisons peuvent être toutes bonnes selon les circonstances, la température du climat, la nature du sol, la qualité et la quantité de la nourriture, l'étendue et l'exposition de la faisanderie, les soins du faisandier, comme seroit celui de retirer chaque

poule aussitôt après qu'elle est fécondée par le coq, de ne les lui présenter qu'une à une, en observant les intervalles convenables; de lui donner pendant ce temps du blé sarrazin et autres nourritures échauffantes, comme on lui en donne sur la fin de l'hiver, lorsqu'on veut avancer la saison de l'amour.

La faisane fait son nid à elle seule; elle choisit pour cela le recoin le plus obscur de son habitation; elle y emploie la paille, les feuilles, et autres choses semblables, et, quoiqu'elle le fasse fort grossièrement en apparence, elle le préfère, ainsi fait, à tout autre mieux construit, mais qui ne le seroit point par elle-même; cela est au point que si on lui en prépare un tout fait et bien fait, elle commence par le détruire et en éparpiller tous les matériaux, qu'elle arrange ensuite à sa manière. Elle ne fait qu'une ponte chaque année, du moins dans nos cli-

mats ; cette ponte est de vingt œufs selon les uns, et de quarante à cinquante selon les autres, sur-tout quand on exempte la faisane du soin de couver ; mais celles que j'ai eu occasion de voir n'ont jamais pondu plus de douze œufs, et quelquefois moins, quoiqu'on eût l'attention de faire couver leurs œufs par des poules communes : elle pond ordinairement de deux ou trois jours l'un ; ses œufs sont beaucoup moins gros que ceux de poule, et la coquille en est plus mince que ceux même de pigeons ; leur couleur est un gris-verdâtre, marqueté de petites taches brunes, comme le dit très-bien Aristote, arrangées en zones circulaires autour de l'œuf ; chaque faisane en peut couver jusqu'à dix-huit.

Si l'on veut entreprendre en grand une éducation de faisans, il faut y destiner un parc d'une étendue proportionnée, qui soit en partie gazonné et en partie semé de buissons où ces oi-

seaux puissent trouver un abri contre la pluie et la trop grande chaleur, et même contre l'oiseau de proie : une partie de ce parc sera divisée en plusieurs petits parquets de cinq ou six toises en carré, fait pour recevoir chacun un coq avec ses femelles ; on les retient dans ces parquets, soit en les éjointant, c'est-à-dire, en lui coupant le fouet de l'aile à l'endroit de la jointure, ou bien en couvrant les parquets avec un filet : on se gardera bien de renfermer plusieurs mâles dans la même enceinte ; car ils se battroient certainement, et finiroient peut-être par se tuer : il faut même faire en sorte qu'ils ne puissent ni se voir ni s'entendre ; autrement les mouvemens d'inquiétude ou de jalousie que s'inspireroient les uns les autres, ces mâles si peu ardens pour leurs femelles et cependant si ombrageux pour leurs rivaux, ne manqueroient pas d'étouffer ou d'affoiblir des mouvemens plus

doux, et sans lesquels il n'est point de génération. Ainsi, dans quelques animaux comme dans l'homme, le degré de la jalousie n'est pas toujours proportionné au besoin de jouir.

Palladius veut que les coqs soient de l'année précédente; et tous les naturalistes s'accordent à dire qu'il ne faut pas que les poules ayent plus de trois ans. Quelquefois dans les endroits qui sont bien peuplés de faisans, on ne met que des femelles dans chaque parquet, et on laisse aux coqs sauvages le soin de les féconder.

Ces oiseaux vivent de toutes sortes de grains et d'herbages, et l'on conseille même de mettre une partie du parc en jardin potager, et de cultiver dans ce jardin des fèves, des carottes, des pommes de terre, des oignons, des laitues et des panais, sur-tout des deux dernières, dont ils sont très-friands : on dit qu'ils aiment aussi beaucoup le gland, les baies d'aubépine et la graine

d'absynthe; mais le froment est la meilleure nourriture qu'on puisse leur donner, en y joignant les œufs de fourmis : quelques-uns recommandent de bien prendre garde qu'il n'y ait des fourmis mêlées, de peur que les faisans ne se dégoûtent des œufs ; mais Edmond King veut qu'on leur donne des fourmis même, et prétend que c'est pour eux une nourriture très-salutaire, et seule capable de les rétablir lorsqu'ils sont foibles et abattus ; dans la disette on y substitue avec succès des sauterelles, des perce-oreilles, des mille-pieds : l'auteur anglais que je viens de citer, assure qu'il avoit perdu beaucoup de faisans avant qu'il connût la propriété de ces insectes ; et que depuis qu'il avoit appris à en faire usage, il ne lui en étoit pas mort un seul de ceux qu'il avoit élevés. Mais quelque nourriture qu'on leur donne, il faut la leur mesurer avec prudence, et ne point trop les engraisser ; car les coqs trop gras sont moins

chauds, et les poules trop grasses sont moins fécondes, et pondent des œufs à coquille molle et faciles à écraser.

La durée de l'incubation est de vingt à vingt-cinq jours, suivant la plupart des auteurs et ma propre observation : Palladius la fixe à trente, mais c'est une erreur qui n'auroit pas dû reparoître dans la Maison Rustique ; car le pays où Palladius écrivoit étoit plus chaud que le nôtre, les œufs de faisans n'y devoient pas être plus de temps à éclore que dans le nôtre, où ils éclosent au bout d'environ trois semaines, d'où il suit que le mot *trigesimus* a été substitué par les copistes au mot *vigesimus*.

Il faut tenir la couveuse dans un endroit éloigné du bruit et un peu enterré, afin qu'elle y soit plus à l'abri des inégalités de la température et des impressions du tonnerre.

Dès que les petits faisans sont éclos, ils commencent à courir comme font tous les gallinacés; on les laisse ordinai-

rement vingt-quatre heures sans leur rien donner; au bout de ce temps, on met la mère et les petits dans une boîte que l'on porte tous les jours aux champs, dans un lieu semé de blé, d'orge, de gazon, et sur-tout abondant en œufs de fourmis : cette boîte doit avoir pour couvercle une espèce de petit toit fermé de planches légères, qu'on puisse ôter et remettre à volonté, selon les circonstances; elle doit aussi avoir à l'une de ses extrémités un retranchement où l'on tient la mère renfermée par des cloisons à claire-voie, qui donnent passage aux faisandeaux : du reste, on leur laisse toute liberté de sortir de la boîte et d'y rentrer à leur gré; les gloussemens de la mère prisonnière et le besoin de se réchauffer de temps en temps sous ses ailes, les rappelleront sans cesse, et les empêcheront de s'écarter beaucoup : on a coutume de réunir trois ou quatre couvées à-peu-près de même âge, pour n'en former qu'une

seule bande capable d'occuper la mère, et à laquelle elle puisse suffire.

On les nourrit d'abord, comme on nourrit tous les jeunes poussins, avec un mélange d'œufs durs, de mie de pain et de feuilles de laitue hachés ensemble, et avec des œufs de fourmis de prés : mais il y a deux attentions essentielles dans ces premiers temps, la première est de ne point les laisser boire du tout, et de ne les lâcher chaque jour que lorsque la rosée est évaporée, vu qu'à cet âge toute humidité leur est contraire ; et c'est, pour le dire en passant, une des raisons pourquoi les couvées de faisans sauvages ne réussissent guère dans notre pays; car ces faisans, comme je l'ai remarqué plus haut, se tenant par préférence dans les lieux les plus frais et les plus humides, il est difficile que les jeunes faisandeaux n'y périssent : la seconde attention qu'il faut avoir, c'est de leur donner peu et souvent, et dès le matin, en

entre-mélant toujours les œufs de fourmis avec les autres alimens.

Le second mois on peut déjà leur donner une nourriture plus substantielle; des œufs de fourmis de bois, du turquis, du blé, de l'orge, du millet, des fèves moulues, en augmentant insensiblement la distance des repas.

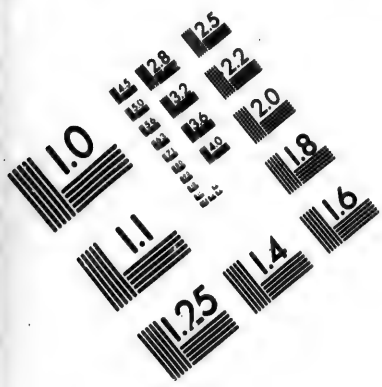
Ce temps est celui où ils commencent à être sujets à la vermine: la plupart des modernes recommandent, pour les en délivrer, de nettoyer la boîte, et même de la supprimer entièrement, à l'exception de son petit toit que l'on conserve pour leur servir d'abri. Mais Olina donne un conseil qui avoit été indiqué par Aristote, et qui me paroît mieux réfléchi et plus conforme à la nature de ces oiseaux; ils sont du nombre des pulvérateurs, et ils périssent lorsqu'ils ne se poudrent point. Olina veut donc qu'on mette à leur portée des petits tas de terre sèche ou de sablon très-fin, dans lesquels ils puissent

se vautrer et se délivrer ainsi des piqûres incommodes des insectes.

Il faut être aussi très-exact à leur donner de l'eau nette, et à la leur renouveler souvent; autrement, ils courroient risque de la pepie, à laquelle il y a peu de remède, suivant les modernes, quoique Palladius ordonne tout uniment de la leur ôter comme on l'ôte aux poulets, et de leur frotter le bec avec de l'ail broyé dans de la poix liquide.

Le troisième mois amène de nouveaux dangers : les plumes de leur queue tombent alors, et il leur en pousse de nouvelles; c'est une espèce de crise pour eux comme pour les paons : mais les œufs de fourmis sont encore ici une ressource, car ils hâtent le moment critique, et en diminuent le danger, pourvu qu'on ne leur en donne pas trop, car l'excès en seroit pernicieux.

A mesure que les jeunes faisandeaux



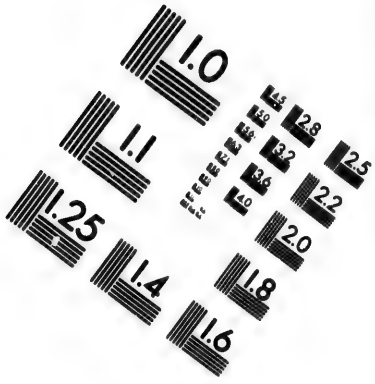
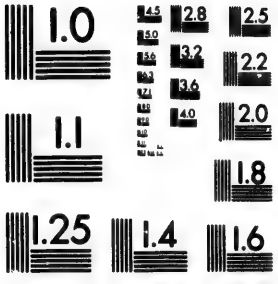
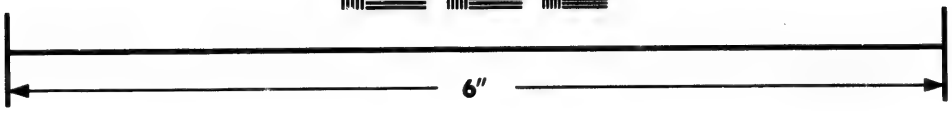
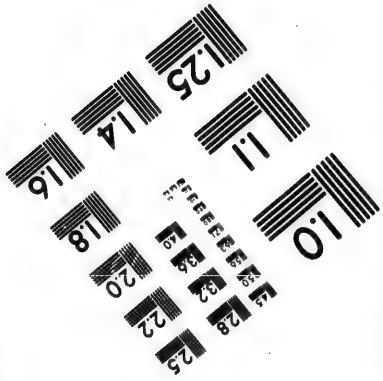


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

deviennent grands, leur régime approche davantage de celui des vieux; et dès la fin du troisième mois, on peut les lâcher dans l'endroit que l'on veut peupler : mais tel est l'effet de la domesticité sur les animaux qui y ont vécu quelque temps, que ceux même qui, comme les faisans, ont le penchant le plus invincible pour la liberté, ne peuvent y être rendus tout d'un coup et sans observer les gradations; de même qu'un bon estomac, affoibli par des alimens trop légers, ne peut s'accoutumer que peu à peu à une nourriture plus forte. Il faut d'abord transporter la boîte qui contient la couvée, dans l'endroit où l'on veut les lâcher; on aura soin de leur donner la nourriture qu'ils aiment le mieux, mais jamais dans le même endroit, et en diminuant la quantité chaque jour, afin de les obliger à chercher eux-mêmes ce qui leur convient, et à faire connoissance avec la campagne;

lorsqu'ils seront en état de trouver leur subsistance, ce sera le moment de leur donner la liberté et de les rendre à la nature; ils deviendront bientôt aussi sauvages que ceux qui sont nés dans les bois, à cela près qu'ils conserveront une sorte d'affection pour les lieux où ils auront été bien traités dans leur premier âge.

L'homme ayant réussi à forcer le naturel du faisan, en l'accoutumant à se joindre à plusieurs femelles, a tenté de lui faire encore une nouvelle violence, en l'obligeant de se mêler avec une espèce étrangère; et ses tentatives ont eu quelque succès, mais ce n'a pas été sans beaucoup de soins et de précautions : on a pris un jeune coq-faisan qui ne s'étoit encore accouplé avec aucune faisane; on l'a renfermé dans un lieu étroit et foiblement éclairé par en haut; on lui a choisi de jeunes poules, dont le plumage approchoit de celui de la faisane; on a mis ces jeunes

poules dans une case attenant à celle du coq-faisan, et qui n'en étoit séparée que par une espèce de grille dont les mailles étoient assez grandes pour laisser passer la tête et le cou, mais non le corps de ces oiseaux; on a ainsi accoutumé le coq-faisan à voir ces poules, et même à vivre avec elles, parce qu'on ne lui a donné de nourriture que dans leur case, joignant la grille de séparation : lorsque la connoissance a été faite et qu'on a vu la saison de l'amour approcher, on a nourri ce jeune coq et ses poules de la manière la plus propre à les échauffer et à leur faire éprouver le besoin de se joindre; et quand ce besoin a été bien marqué, on a ouvert la communication : il est arrivé quelquefois que le faisan, fidèle à la nature, comme indigné de la mésalliance à laquelle on vouloit le contraindre, a maltraité et même mis à mort les premières poules qu'on lui avoit données; s'il ne s'adoucissoit

point, on le domptoit en lui touchant le bec avec un fer rouge d'une part, et de l'autre, en excitant son tempérament par des fomentations appropriées : enfin, le besoin de s'unir augmentant tous les jours, et la nature travaillant sans cesse contre elle-même, le faisan s'est accouplé avec les poules ordinaires, et il en a résulté des œufs pointillés de noir comme ceux de la faisane, mais beaucoup plus gros, lesquels ont produit des bâtards qui participoient des deux espèces, et qui étoient même, selon quelques-uns, plus délicats et meilleurs au goût que les légitimes, mais incapables, à ce qu'on dit, de perpétuer leur race, quoique, selon Longolius, les femelles de ces mulets, jointes avec leur père, donnent de véritables faisans. On a encore observé de ne donner au coq-faisan que des poules qui n'avoient jamais été cochées, et même de les renouveler à chaque couvée, soit pour

exciter davantage le faisan (car l'homme juge toujours des autres êtres par lui-même), soit parce qu'on a prétendu remarquer que lorsque les mêmes poules étoient fécondées une seconde fois par le même faisan, il en résultoit une race dégénérée.

On dit que le faisan est un oiseau stupide, qui se croit bien en sûreté lorsque sa tête est cachée, comme on l'a dit de tant d'autres, et qui se laisse prendre à tous les piéges : lorqu'on le chasse au chien couchant, et qu'il a été rencontré, il regarde fixement le chien tant qu'il est en arrêt, et donne tout le temps au chasseur de le tirer à son aise : il suffit de lui présenter sa propre image, ou seulement un morceau d'étoffe rouge sur une toile blanche, pour l'attirer dans le piége : on le prend encore en tendant des lacets ou des filets sur les chemins où il passe le soir et le matin pour aller boire ; enfin, on le chasse à l'oiseau de proie,

et l'on prétend que ceux qui sont pris de cette manière sont plus tendres et de meilleur goût. L'automne est le temps de l'année où ils sont le plus gras : on peut engraisser les jeunes dans l'épinette avec la pompe, comme toute autre volaille ; mais il faut bien prendre garde, en leur introduisant la petite boulette dans le gosier, de ne leur pas renverser la langue, car ils mourroient sur-le-champ.

Un faisandeau bien gras est un morceau exquis, et en même temps une nourriture très-saine ; aussi ce mets a-t-il été de tout temps réservé pour la table des riches, et l'on a regardé comme une prodigalité insensée la fantaisie qu'eut Héliogabale d'en nourrir les lions de sa ménagerie.

Suivant Olina et M. Le Roi, cet oiseau vit comme les poules communes, environ six à sept ans ; et c'est sans aucun fondement qu'on a prétendu connoître son âge par le nom-

bre des bandes transversales de sa queue.

LE FAISAN BLANC.

On ne connoît point assez l'histoire de cette variété de l'espèce du faisan, pour savoir à quelle cause on doit rapporter la blancheur de son plumage : l'analogie nous conduiroit à croire qu'elle est un effet du froid, comme dans le paon blanc. Il est vrai que le faisan ne s'est point enfoncé dans les pays septentrionaux autant que le paon ; mais aussi sa blancheur n'est point parfaite, puisqu'il a, selon M. Brisson, des taches d'un violet foncé sur le cou, et d'autres taches roussâtres sur le dos ; et que, selon Olina, les mâles montrent quelquefois les couleurs franches des faisans ordinaires sur la tête et sur le cou : ce dernier auteur dit que les faisans blancs viennent de Flandre ; mais sans doute qu'en

Flandre on dit qu'ils viennent encore de plus loin du côté du nord : il ajoute que les femelles sont d'une blancheur plus parfaite que les mâles ; et je remarque que la femelle du faisan ordinaire a aussi plus de blanc dans son plumage que n'en a le mâle.

LE FAISAN VARIÉ.

Comme le paon blanc, mêlé avec le paon ordinaire, a produit le paon varié ou panaché, ainsi l'on peut croire que le faisan blanc, se mêlant avec le faisan ordinaire, a produit le faisan varié dont il s'agit ici ; d'autant plus que ce dernier a exactement la même forme et la même grosseur que l'espèce ordinaire, et que son plumage, dont le fond est blanc, se trouve semé de taches qui réunissent toutes les couleurs de notre faisan.

Frisch remarque que le faisan varié n'est point bon pour la propagation.

LE COCQUAR, ou LE FAISAN BATARD.

Le nom de *faisan-huneru* que Frisch donne à cette variété du faisan, indique qu'il le regarde comme le produit du mélange du faisan avec la poule ordinaire ; et, en effet, le faisan bâtard représente l'espèce du faisan par son cercle rouge autour des yeux et par sa longue queue ; et il se rapproche du coq ordinaire par les couleurs communes et obscures de son plumage, qui a beaucoup de gris plus ou moins foncé : le faisan bâtard est aussi plus petit que le faisan ordinaire, et il ne vaut rien pour perpétuer l'espèce, ce qui convient assez à un métis, ou si l'on veut à un mulet.

Frisch nous apprend qu'on en élève beaucoup en Allemagne à cause du profit qu'on en retire, et c'est en effet un très-bon manger.

Oiseaux étrangers qui ont rapport au Faisan.

LE FAISAN DORÉ, ou LE TRICOLOR *huppé de la Chine.*

Quelques auteurs ont donné à cet oiseau le nom de *faisan rouge;* on eût été presque aussi bien fondé à lui donner celui de *faisan bleu*, et ces deux dénominations auroient été aussi imparfaites que celle de faisan doré, puisque toutes les trois, n'indiquant que l'une des trois couleurs éclatantes qui brillent sur son plumage, semblent exclure les deux autres : c'est ce qui m'a donné l'idée de lui imposer un nouveau nom, et j'ai cru que celui de tricolor huppé de la Chine le caractériseroit mieux, puisqu'il présente à l'esprit ses attributs les plus apparens.

On peut regarder ce faisan comme une variété du faisan ordinaire, qui s'est embelli sous un ciel plus beau; ce

sont deux branches d'une même famille qui se sont séparées depuis longtemps, qui même ont formé deux races distinctes, et qui cependant se reconnoissent encore; car elles s'allient, se mêlent, et produisent ensemble; mais il faut avouer que leur produit tient un peu de la stérilité des mulets, comme nous le verrons plus bas; ce qui prouve de plus en plus l'ancienneté de la séparation des deux races.

Le tricolor huppé de la Chine est plus petit que notre faisan.

La beauté frappante de cet oiseau lui a valu d'être cultivé et multiplié dans nos faisanderies, où il est assez commun aujourd'hui: son nom de tricolor huppé indique le rouge, le jaune-doré et le bleu qui dominent dans son plumage, et les longues et belles plumes qu'il a sur la tête, et qu'il relève quand il veut en manière de huppe; il a l'iris, le bec, les pieds et les ongles jaunes, la queue plus longue à proportion que

notre faisan, plus émaillée, et en général le plumage plus brillant : au-dessus des plumes de la queue sortent d'autres plumes longues et étroites, de couleur écarlate, dont la tige est jaune; il n'a point les yeux entourés d'une peau rouge comme le faisan d'Europe; en un mot, il paroît avoir subi fortement l'influence du climat.

La femelle du faisan doré est un peu plus petite que le mâle, elle a la queue moins longue; les couleurs de son plumage sont fort ordinaires, et encore moins agréables que celles de notre faisane; mais quelquefois elle devient, avec le temps, aussi belle que le mâle : on en a vu en Angleterre, chez mylady Essez, une qui, dans l'espace de six ans, avoit graduellement changé sa couleur ignoble de bécasse en la belle couleur du mâle, duquel elle ne se distinguoit plus que par les yeux et par la longueur de la queue. Des personnes intelligentes, qui ont été à portée d'ob-

server ces oiseaux, m'ont assuré que ce changement de couleur avoit lieu dans la plupart des femelles; qu'il commençoit lorsqu'elles avoient quatre ans, temps où le mâle commençoit aussi à prendre du dégoût pour elles et à les maltraiter; qu'il leur venoit alors de ces plumes longues et étroites, qui dans le mâle accompagnent les plumes de la queue; en un mot, que plus elles avançoient en âge, plus elles devenoient semblables aux mâles, comme cela a lieu plus ou moins dans presque tous les animaux.

M. Edwards assure qu'on a vu pareillement chez le duc de Leeds, une faisane commune dont le plumage étoit devenu semblable à celui du faisan mâle; et il ajoute que de tels changemens de couleurs n'ont guère lieu que parmi les oiseaux qui vivent dans la domesticité.

Les œufs de la faisane dorée ressemblent beaucoup à ceux de la pintade,

et sont plus petits à proportion que ceux de la poule domestique, et plus roug-âtres que ceux de nos faisans.

Le docteur Hans Sloane a conservé un mâle environ quinze ans; il paroît que c'est un oiseau robuste, puisqu'il vit si long-temps hors de son pays; il s'accoutume fort bien au nôtre, et y multiplie assez facilement; il multiplie même avec notre faisane d'Europe. M. Le Roi, lieutenant des chasses de Versailles, ayant mis une de ces faisanes de la Chine avec un coq-faisan de ce pays-ci, il en a résulté deux faisans mâles fort ressemblans aux nôtres, cependant avec le plumage mal teint, et n'ayant que quelques plumes jaunes sur la tête, comme le faisan de la Chine. Ces deux jeunes mâles métis ayant été mis avec des faisanes d'Europe, l'un féconda la sienne la seconde année, et il en a résulté une poule faisane qui n'a jamais pu devenir féconde; et les deux coqs métis n'ont rien produit

de plus jusqu'à la quatrième année, temps où ils trouvèrent le moyen de s'échapper à travers leurs filets.

Il y a grande apparence que le tricolor huppé dont il s'agit dans cet article, est ce beau faisan dont on dit que les plumes se vendent dans la Chine plus cher que l'oiseau même; et que c'est aussi celui que *Marco-Paolo* admira dans un de ses voyages de la Chine, et dont la queue avoit deux à trois pieds de long.

LE FAISAN NOIR ET BLANC *de la Chine.*

La figure de nos planches enluminées n'a été dessinée que d'après l'oiseau empaillé, et je ne doute pas que celle de M. Edwards, qui a été faite et retouchée à loisir d'après le vivant, et qui a été recherchée pour les plus petits détails d'après l'oiseau mort, ne représente plus exactement ce faisan,

et ne donne une idée plus juste de son port, de son air, etc.

Il est aisé de juger, par la seule inspection de la figure, que c'est une variété du faisan, modelé pour la forme totale sur les proportions du tricolor huppé de la Chine, mais beaucoup plus gros, puisqu'il surpasse même le faisan d'Europe; il a avec ce dernier un trait de ressemblance bien remarquable, c'est la bordure rouge des yeux qu'il a même plus large et plus étendue; car elle lui tombe de chaque côté au-dessous du bec inférieur en forme de barbillons, et d'autre part elle s'élève comme une double crête au-dessus du bec supérieur.

La femelle est un peu plus petite que le mâle, dont elle diffère beaucoup par la couleur; elle n'a ni le dessus du corps blanc comme lui, ni le dessous d'un beau noir avec des reflets de pourpre; on n'apperçoit dans tout son plumage qu'une échappée de blanc au-

dessous des yeux ; le reste est d'un rouge - brun plus ou moins foncé, excepté sous le ventre et dans les plumes latérales de la queue, où l'on voit des bandes noires transversales sur un fond gris. A tous autres égards, la femelle diffère moins du mâle dans cette race, que dans toutes les autres races de faisan; elle a, comme lui, une huppe sur la tête, les yeux entourés d'une bordure rouge, et les pieds de même couleur.

Comme aucun naturaliste, ni même aucun voyageur ne nous a donné le plus léger indice sur l'origine du faisan noir et blanc, nous sommes réduits sur cela aux seules conjectures; la mienne seroit que, de même que le faisan de Géorgie, s'étant avancé vers l'orient; et ayant fixé son séjour dans les provinces méridionales ou tempérées de la Chine, est devenu le tricolor huppé; ainsi, le faisan blanc de nos pays froids ou de la Tartarie, ayant passé dans les

provinces septentrionales de la Chine, est devenu le faisan noir et blanc de cet article, lequel aura pris plus de grosseur que le faisan primitif ou de Géorgie, parce qu'il aura trouvé dans ces provinces une nourriture plus abondante ou plus analogue à son tempérament, mais qui porte l'empreinte du nouveau climat dans son port, son air, sa forme extérieure, semblable au port, à l'air, à la forme extérieure du tricolor huppé de la Chine, et qui a conservé du faisan primitif la bordure rouge des yeux, laquelle même a pris en lui plus d'étendue et de volume, sans doute par les mêmes causes qui l'ont rendu lui-même plus gros et plus grand que le faisan ordinaire.

L'ARGUS, ou LE LUEN.

On trouve au nord de la Chine une espèce de faisan, dont les ailes et la queue sont semées d'un très-grand nombre de

taches rondes semblables à des yeux, d'où on lui a donné le nom d'*Argus ;* les deux plumes du milieu de la queue sont très-longues, et excèdent de beaucoup toutes les autres. Cet oiseau est de la grosseur du dindon ; il a sur la tête une double huppe qui se couche en arrière.

L'HOAZIN.

Selon Hernandez, l'hoazin n'est pas tout-à-fait aussi gros qu'une poule d'Inde; il a le bec courbé, la poitrine d'un blanc-jaunâtre ; les ailes et la queue marquées de taches ou raies blanches, à un pouce de distance les unes des autres ; le dos, le dessus du cou, les côtés de la tête d'un fauve-brun ; les pieds de couleur obscure : il porte une huppe composée de plumes blanches d'un côté, et noires de l'autre ; il ne paroît pas qu'il puisse la relever à son gré.

Sa voix est très-forte, et c'est moins un cri qu'un hurlement : on dit qu'il prononce son nom, apparemment d'un ton lugubre et effrayant ; il n'en falloit pas davantage pour le faire passer chez des peuples grossiers pour un oiseau de mauvais augure ; et, comme par-tout on suppose beaucoup de puissance à ce que l'on craint, ces mêmes peuples ont cru trouver en lui des remèdes aux maladies les plus graves ; mais on ne dit pas qu'ils s'en nourrissent ; ils s'en abstiennent en effet, peut-être par une suite de cette même crainte, ou par répugnance fondée sur ce qu'il fait sa pâture ordinaire de serpens : il se tient communément dans les grandes forêts, perché sur les arbres le long des eaux, pour guetter et surprendre ces reptiles. Il se trouve dans les contrées les plus chaudes du Mexique ; Hernandez ajoute qu'il paroît en automne, ce qui feroit soupçonner que c'est un oiseau de passage.

M. Aublet m'assure que cet oiseau s'apprivoise ; qu'on en voit parfois de domestiques chez les Indiens, et que les Français les appellent des paons : ils nourrissent leurs petits de fourmis, de vers et d'autres insectes.

LE CARACARA.

J'APPELLE ainsi, d'après son propre cri, ce bel oiseau des Antilles, dont le P. du Tertre a donné la description. Si tous les oiseaux d'Amérique, qui ont été pris pour des faisans, doivent se rapporter aux hoccos, le caracara doit avoir place parmi ces derniers, car les Français des Antilles, et d'après eux le P. du Tertre, lui ont donné le nom de *faisan*. « Ce faisan, dit-il, est un fort bel oiseau, gros comme un chapon, plus haut monté, sur des pieds de paon, il a le cou beaucoup plus long que celui d'un coq, et le bec et la tête approchant de ceux du corbeau ; il a

toutes les plumes du cou et du poitrail d'un beau bleu luisant, et aussi agréable que les plumes des paons ; tout le dos est d'un gris-brun, et les ailes et la queue, qu'il a assez courtes, sont noires.

» Quand cet oiseau est apprivoisé, il fait le maître dans la maison, et en chasse, à coups de bec, les poules-d'inde et les poules communes, et les tue quelquefois ; il en veut même aux chiens, qu'il becquete en traître..... J'en ai vu un... qui étoit ennemi mortel des Nègres, et n'en pouvoit souffrir un seul dans la case qu'il ne becquetât par les jambes ou par les pieds, jusqu'à en faire sortir le sang. » Ceux qui en ont mangé m'ont assuré que sa chair est aussi bonne que celle des faisans de France.

Comment M. Ray a-t-il pu soupçonner qu'un tel oiseau fût l'oiseau de proie dont parle Marcgrave sous le même nom de caracara ? Il est vrai

qu'il fait la guerre aux poules ; mais c'est seulement lorsqu'il est apprivoisé et pour les chasser, en un mot, comme il fait aux chiens et aux Nègres : on reconnoît plutôt à cela le naturel jaloux d'un animal domestique qui ne souffre point ceux qui peuvent partager avec lui la faveur du maître, que les mœurs féroces d'un oiseau de proie qui se jette sur les autres oiseaux pour les déchirer et s'en nourrir : d'ailleurs, il n'est point ordinaire que la chair d'un oiseau de proie soit bonne à manger, comme l'est celle de notre caracara : enfin il paroît que le caracara de Marcgrave a la queue et les ailes beaucoup plus longues à proportion que celui du P. du Tertre.

Espèces connues dans ce genre.

Le Coq, la Poule, *phasianus Gallus.*
Le Faisan, *phasianus Colchicus.*
L'Argus, ou le Luen, *phasianus Argus.*
Le Faisan doré, *phasianus Pictus.*

Le Faisan noir et blanc, *phasianus Nycthemerus.*
Le Parraqua, *phasianus Parraka.*
L'Hoitlallotl, *phasianus Mexicanus.*
L'Hoazin, *phasianus Cristatus.*
Le Katraca, *phasianus Motmot.*

LXVIIIe GENRE.

LA PEINTADE, *NUMIDA*.

Caractère générique : deux caroncules à la base des mandibules.

LA PEINTADE.

La peintade a été connue et très-bien désignée par les anciens. Aristote n'en parle qu'une seule fois dans tous ses ouvrages sur les animaux; il la nomme *méléagride*, et dit que ses œufs sont marquetés de petites taches.

Varron en fait mention sous le nom de poule d'Afrique : c'est, selon lui, un oiseau de grande taille, à plumage varié, dont le dos est rond, et qui étoit fort rare à Rome.

Deseve del. *Le Villain Sculp.*

1. LA PEINTADE. 2. LA PEINTADE A CRÊTE.

Pline dit les mêmes choses que Varron, et semble n'avoir fait que le copier, à moins qu'on ne veuille attribuer la ressemblance des descriptions à l'identité de l'objet décrit : il répète aussi ce qu'Aristote avoit dit de la couleur des œufs ; et il ajoute que les peintades de Numidie étoient les plus estimées, d'où on a donné à l'espèce le nom de poule numidique par excellence.

Columelle en reconnoissoit de deux sortes, qui se ressembloient en tout point, excepté que l'une avoit les barbillons bleus, et que l'autre les avoit rouges ; et cette différence avoit paru assez considérable aux anciens, pour constituer deux espèces ou races désignées par deux noms distincts : ils appeloient *méléagride* la poule aux barbillons rouges, et *poule africaine* celle aux barbillons bleus, n'ayant pas observé ces oiseaux d'assez près pour s'appercevoir que la première étoit la

femelle, et la seconde le mâle d'une seule et même espèce, comme l'ont remarqué MM. de l'Académie.

Quoi qu'il en soit, il paroît que la peintade, élevée autrefois à Rome avec tant de soin, s'étoit perdue en Europe, puisqu'on n'en retrouve plus aucune trace chez les écrivains du moyen âge, et qu'on n'a recommencé à en parler que depuis que les Européens ont fréquenté les côtes occidentales de l'Afrique, en allant aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance; non-seulement ils l'ont répandue en Europe, mais ils l'ont encore transportée en Amérique : et, cet oiseau ayant éprouvé diverses altérations dans ses qualités extérieures par les influences des divers climats, il ne faut pas s'étonner si les modernes, soit naturalistes, soit voyageurs, en ont encore plus multiplié les races que les anciens.

Frich distingue, comme Columelle, la peintade à barbillons rouges de celle

à barbillons bleus ; mais il reconnoît entr'elles plusieurs autres différences : selon lui, cette dernière, qui ne se trouve guère qu'en Italie, n'est point bonne à manger ; elle est plus petite, elle se tient volontiers dans les endroits marécageux, et prend peu de soin de ses petits : ces deux derniers traits se retrouvent dans la méléagride de Clytus de Milet. « On les tient, dit-il, dans un lieu aquatique ; et elles montrent si peu d'attachement pour leurs petits, que les prêtres commis à leur garde sont obligés de prendre soin de la couvée. » Mais il ajoute que leur grosseur est celle d'une poule de belle race : il paroît aussi, par un passage de Pline, que ce naturaliste regardoit la méléagride comme un oiseau aquatique ; celle à barbillons rouges est au contraire, selon M. Frisch, plus grosse qu'un faisan, se plaît dans les lieux secs, élève soigneusement ses petits, etc.

Dampier assure que dans l'île de May, l'une de celles du Cap-Vert, il y a des peintades dont la chair est extraordinairement blanche ; d'autres dont la chair est noire, et que toutes l'ont tendre et délicate ; le P. Labat en dit autant : cette différence, si elle est vraie, me paroît d'autant plus considérable, qu'elle ne pourroit être attribuée au changement de climat, puisque dans cette île, qui avoisine l'Afrique, les peintades sont comme dans leur pays natal, à moins qu'on ne veuille dire que les mêmes causes particulières qui teignent en noir la peau et le périoste de la plupart des oiseaux des îles de San-Jago, voisines de l'île de May, noircissent aussi dans cette dernière la chair des peintades.

Le P. Charlevoix prétend qu'il y en a une espèce à Saint-Domingue plus petite que l'espèce ordinaire ; mais ce sont apparemment ces peintades marronnes, provenant de celles qui y

furent transportées par les Castillans peu après la conquête de l'île ; cette race étant devenue sauvage, et s'étant comme naturalisée dans le pays, aura éprouvé l'influence naturelle de ce climat, laquelle tend à affoiblir, amoindrir, détériorer les espèces, comme je l'ai fait voir ailleurs ; et, ce qui est digne de remarque, c'est que cette race, originaire de Guinée, et qui, transportée en Amérique, y avoit subi l'état de domesticité, n'a pu, dans la suite, être ramenée à cet état, et que les colons de Saint-Domingue ont été obligés d'en faire venir de moins farouches d'Afrique, pour les élever et les multiplier dans les basse-cours : est-ce pour avoir vécu dans un pays plus désert, plus agreste, et dont les habitans étoient sauvages, que ces peintades marronnes sont devenues sauvages elles-mêmes ? ou ne seroit-ce pas aussi pour avoir été effarouchées par les chasseurs européens, et sur-tout par les Fran-

çais, qui en ont détruit un grand nombre, selon le P. Margat, jésuite?

Marcgrave en a vu de huppées qui venoient de Sierra-Liona, et qui avoient autour du cou une espèce de collier membraneux d'un cendré-bleuâtre; et c'est encore ici une de ces variétés que j'appelle primitives, et qui méritent d'autant plus d'attention, qu'elles sont antérieures à tout changement de climat.

Le jésuite Margat, qui n'admet point de différence spécifique entre la poule africaine et la méléagride des anciens, dit qu'il y en a de deux couleurs à Saint-Domingue, les unes ayant des taches noires et blanches disposées par compartimens en forme de rhomboïdes, et les autres étant d'un gris plus cendré; il ajoute qu'elles ont toutes du blanc sous le ventre, au-dessous et aux extrémités des ailes.

La peintade a un trait marqué de ressemblance avec le dindon, c'est de

n'avoir point de plumes à la tête ni à la partie supérieure du cou ; et cela a donné lieu à plusieurs ornithologistes, tels que Belon, Gesner, Aldrovande et Klein, de prendre le dindon pour la méléagride des anciens ; mais, outre les différences nombreuses et tranchées qui se trouvent, soit entre ces deux espèces, soit entre ce que l'on voit dans le dindon, et ce que les anciens ont dit de la méléagride, il suffit, pour mettre en évidence la fausseté de cette conjecture, de se rappeler les preuves par lesquelles j'ai établi, à l'article du dindon, que cet oiseau est propre et particulier à l'Amérique, qu'il vole pesamment, ne nage point du tout, et que, par conséquent, il n'a pu franchir la vaste étendue des mers qui sépare l'Amérique de notre continent ; d'où il suit qu'avant la découverte de l'Amérique il étoit entièrement inconnu dans notre continent, et que les anciens

n'ont pu en parler sous le nom de méléagride.

Le plumage de la peintade, sans avoir des couleurs riches et éclatantes, est cependant très-distingué : c'est un fond gris-bleuâtre, plus ou moins foncé, sur lequel sont semées assez régulièrement des taches blanches plus ou moins rondes, représentant assez bien des perles ; d'où quelques modernes ont donné à cet oiseau le nom de *poules perlées*, et les anciens ceux de *varia* et de *guttata*. Tel étoit du moins le plumage de la peintade dans son climat natal ; mais, depuis qu'elle a été transportée dans d'autres régions, elle a pris plus de blanc, témoin les peintades à poitrine blanche de la Jamaïque et de Saint-Domingue, et ces peintades parfaitement blanches dont parle M. Edwards ; en sorte que la blancheur de la poitrine, dont M. Brisson a fait le caractère d'une variété, n'est qu'une altération commencée de la couleur naturelle,

ou plutôt n'est que le passage de cette couleur à la blancheur parfaite.

Les plumes de la partie moyenne du cou sont fort courtes à l'endroit qui joint sa partie supérieure, où il n'y en a point du tout ; puis elles vont toujours croissant de longueur jusqu'à la poitrine, où elles ont près de trois pouces.

Ces plumes sont duvetées depuis leur racine jusqu'à environ la moitié de leur longueur ; et cette partie duvetée est recouverte par l'extrémité des plumes du rang précédent, laquelle est composée de barbes fermes et accrochées les unes aux autres.

La peintade a les ailes courtes et la queue pendante, comme la perdrix ; ce qui, joint à la disposition de ses plumes, la fait paroître bossue (*Genus gibberum.* Pline) ; mais cette bosse n'est qu'une fausse apparence, et il n'en reste plus aucun vestige lorsque l'oiseau est plumé.

Sa grosseur est à-peu-près celle de la poule commune ; mais elle a la forme de la perdrix, d'où lui est venu le nom de perdrix de Terre-Neuve ; seulement elle a les pieds plus élevés, et le cou plus long et plus menu dans le haut.

Les barbillons, qui prennent naissance du bec supérieur, n'ont point de forme constante, étant ovales dans les unes, et carrés ou triangulaires dans les autres : ils sont rouges dans la femelle et bleuâtres dans le mâle ; et c'est, selon MM. de l'Académie et M. Brisson, la seule chose qui distingue les deux sexes ; mais d'autres auteurs ont assigné d'autres différences tirées des couleurs du plumage, des barbillons, du tubercule calleux de la tête, des caroncules, des narines, de la grosseur du corps ; des soies ou filets de l'*occiput*, etc. soit que ces variétés dépendent en effet de la différence du sexe ; soit que, par un vice de logique

trop commun, on les ait regardées comme propres au sexe de l'individu où elles se trouvoient accidentellement, et par des causes toutes différentes.

En arrière des barbillons, on voit sur les côtés de la tête, la très-petite ouverture des oreilles, qui dans la plupart des oiseaux, est ombragée par des plumes, et se trouve ici à découvert; mais ce qui est propre à la peintade, c'est ce tubercule calleux, cette espèce de casque qui s'élève sur sa tête, et que Belon compare assez mal-à-propos au tubercule, ou plutôt à la corne de la giraffe; il est semblable par sa forme à la contre-épreuve du bonnet ducal du doge de Venise, ou, si l'on veut, à ce bonnet mis sens devant derrière; sa couleur varie dans les différens sujets du blanc au rougeâtre, en passant par le jaune et le brun; sa substance intérieure est comme celle d'une chair endurcie et calleuse; ce noyau est re-

couvert d'une peau sèche et ridée qui s'étend sur l'*occiput* et sur les côtés de la tête, mais qui est échancrée à l'endroit des yeux. Les physiciens à causes finales n'ont pas manqué de dire que cette callosité étoit un casque véritable, une arme défensive donnée aux peintades, pour les munir contre leurs atteintes réciproques, attendu que ce sont des oiseaux querelleurs, qui ont le bec très-fort et le crâne très-foible.

Les yeux sont grands et couverts, la paupière supérieure a de longs poils noirs relevés en haut, et le cristallin est plus convexe en dedans qu'en dehors.

M. Perrault assure que le bec est semblable à celui de la poule, le jésuite Margat le fait trois fois plus gros, très-dur et très-pointu; les ongles sont aussi plus aigus, selon le P. Labat; mais tous s'accordent, anciens et modernes, à dire que les pieds n'ont point d'éperons.

La peintade est un oiseau très-criard,

et ce n'est pas sans raison que Browne l'a appelée *gallus clamosus ;* son cri est aigre et perçant, et à la longue il devient tellement incommode, que quoique la chair de la peintade soit un excellent manger et bien supérieur à la volaille ordinaire, la plupart des colons d'Amérique ont renoncé à en élever ; les Grecs avoient un mot particulier pour exprimer ce cri ; Elien dit que la méléagride prononce à-peu-près son nom ; le docteur Cai, que son cri approche de celui de la perdrix, sans être néanmoins aussi éclatant ; Belon, *qu'il est quasi comme celui des petits poussins nouvellement éclos ;* mais il assure positivement qu'il est dissemblable à celui des poules communes ; et je ne sais pourquoi Aldrovande et M. Salerne lui font dire le contraire.

C'est un oiseau vif, inquiet et turbulent, qui n'aime point à se tenir en place, et qui sait se rendre maître dans la basse-cour ; il se fait craindre des din-

dons même, et, quoique beaucoup plus petit, il leur en impose par sa pétulance. « La peintade, dit le P. Margat, a plutôt fait dix tours et donné vingt coups de bec, que ces gros oiseaux n'ont pensé à se mettre en défense. » Ces poules de Numidie semblent avoir la même façon de combattre que l'historien Salluste attribue aux cavaliers numides : « Leur charge, dit-il, est brusque et irrégulière : trouvent-ils de la résistance, ils tournent le dos, et un instant après ils sont sur l'ennemi. » On pourroit à cet exemple en joindre beaucoup d'autres qui attestent l'influence du climat sur le naturel des animaux, ainsi que sur le génie national des habitans : l'éléphant joint à beaucoup de force et d'industrie une disposition à l'esclavage ; le chameau est laborieux, patient et sobre ; le dogue ne démord point.

Elien raconte que, dans une certaine île, la méléagride est respectée des

oiseaux de proie ; mais je crois que, dans tous les pays du monde, les oiseaux de proie attaqueront par préférence toute autre volaille qui aura le bec moins fort, point de casque sur la tête, et qui ne saura pas si bien se défendre.

La peintade est du nombre des oiseaux pulvérateurs qui cherchent, dans la poussière où ils se vautrent, un remède contre l'incommodité des insectes ; elle gratte aussi la terre comme nos poules communes, et va par troupes très-nombreuses : on en voit à l'île de May des volées de deux ou trois cents ; les Insulaires les chassent au chien courant, sans autres armes que des bâtons ; comme elles ont les ailes fort courtes, elles volent pesamment ; mais elles courent très-vîte, et, selon Belon, en tenant la tête élevée comme la giraffe ; elles se perchent la nuit pour dormir, et quelquefois la journée, sur les murs de clôture, sur les haies et même sur les toits des maisons et sur

les arbres; elles sont soigneuses, dit encore Belon, en pourchassant leur vivre; et en effet elles doivent consommer beaucoup, et avoir plus de besoins que les poules domestiques, vu le peu de longueur de leurs intestins.

Il paroît par le témoignage des anciens et des modernes, et par les demi-membranes qui unissent les doigts des pieds, que la peintade est un oiseau demi-aquatique; aussi celles de Guinée qui ont recouvré leur liberté à Saint-Domingue, ne suivant plus que l'impulsion du naturel, cherchent de préférence les lieux aquatiques et marécageux.

Si on les élève de jeunesse, elles s'apprivoisent très-bien. Brue raconte qu'étant sur la côte du Sénégal, il reçut en présent d'une princesse du pays, deux peintades, l'une mâle et l'autre femelle, toutes deux si familières qu'elles venoient manger sur son assiette; et qu'ayant la liberté de voler

au rivage, elles se rendoient régulièrement sur la barque au son de la cloche qui annonçoit le dîner et le souper; Moore dit qu'elles sont aussi farouches que le sont les faisans en Angleterre; mais je doute qu'on ait vu des faisans aussi privés que les deux peintades de Brue; et ce qui prouve que les peintades ne sont pas fort farouches, c'est qu'elles reçoivent la nourriture qu'on leur présente au moment même où elles viennent d'être prises. Tout bien considéré, il me semble que leur naturel approche beaucoup plus de celui de la perdrix que de celui du faisan.

La poule peintade pond et couve à-peu-près comme la poule commune; mais il paroît que sa fécondité n'est pas la même en différens climats, ou du moins qu'elle est beaucoup plus grande dans l'état de domesticité où elle regorge de nourriture, que dans l'état de sauvage où, étant nourrie moins

largement, elle abonde moins en molécules organiques superflues.

On m'a assuré qu'elle est sauvage à l'Ile de France, et qu'elle y pond huit, dix et douze œufs à terre dans les bois; au lieu que celles qui sont domestiques à Saint-Domingue, et qui cherchent aussi le plus épais des haies et des broussailles pour y déposer leurs œufs, en pondent jusqu'à cent et cent cinquante, pourvu qu'il en reste toujours quelqu'un dans le nid.

Ces œufs sont plus petits à proportion que ceux de la poule ordinaire, et ils ont aussi la coquille beaucoup plus dure : mais il y a une différence remarquable entre ceux de la peintade domestique et ceux de la peintade sauvage; ceux-ci ont de petites taches rondes comme celles du plumage, et qui n'avoient point échappé à Aristote; au lieu que ceux de la peintade domestique sont d'abord d'un rouge assez vif, qui devient ensuite plus sombre, et

enfin couleur de rose sèche, en se refroidissant : si ce fait est vrai, comme me l'a assuré M. Fournier qui en a beaucoup élevé, il faudroit en conclure que les influences de la domesticité sont ici assez profondes, pour altérer non-seulement les couleurs du plumage, comme nous l'avons vu ci-dessus, mais encore celle de la matière dont se forme la coquille des œufs; et comme cela n'arrive pas dans les autres espèces, c'est encore une raison de plus pour regarder la nature de la peintade comme moins fixe et plus sujette à varier que celle des autres oiseaux.

La peintade a-t-elle soin ou non de sa couvée? c'est un problême qui n'est pas encore résolu : Belon dit oui, sans restriction; Frisch est aussi pour l'affirmative à l'égard de la grande espèce qui aime les lieux secs, et il assure que le contraire est vrai de la petite espèce qui se plaît dans les marécages; mais le plus grand nombre des témoignages

lui attribue de l'indifférence sur cet article ; et le jésuite Margat nous apprend qu'à Saint-Domingue, on ne lui permet pas de couver elle-même ses œufs, par la raison qu'elle ne s'y attache point, et qu'elle abandonne souvent ses petits ; on préfère, dit-il, de les faire couver par des poules d'Inde, ou par des poules communes.

Je ne trouve rien sur la durée de l'incubation ; mais à juger par la grosseur de l'oiseau, et par ce que l'on sait des espèces auxquelles il a le plus de rapport, on peut la supposer de trois semaines, plus ou moins, selon la chaleur de la saison ou du climat, l'assiduité de la couveuse, etc.

Au commencement les jeunes peintadeaux n'ont encore ni barbillons, ni sans doute de casque ; ils ressemblent alors par le plumage, par la couleur des pieds et du bec, à des perdreaux rouges ; et il n'est pas aisé de distinguer les jeunes mâles des vieilles fe-

melles; car c'est dans toutes les espèces que la maturité des femelles ressemble à l'enfance des mâles.

Les peintadeaux sont fort délicats et très-difficiles à élever dans nos pays septentrionaux, comme étant originaires des climats brûlans de l'Afrique; ils se nourrissent, ainsi que les vieux, à Saint-Domingue, avec du millet, selon le P. Margat; dans l'île de May, avec des cigales et des vers qu'ils trouvent eux-mêmes, en grattant la terre avec leurs ongles; et, selon Frisch, ils vivent de toutes sortes de graines et d'insectes.

Le coq peintade produit aussi avec la poule domestique, mais c'est une espèce de génération artificielle qui demande des précautions; la principale est de les élever ensemble de jeunesse, et les oiseaux métis qui résultent de ce mélange forment une race bâtarde, imparfaite, désavouée pour ainsi dire de la nature, et qui, ne

pondant guère que des œufs clairs, n'a pu jusqu'ici se perpétuer régulièrement.

Les peintadeaux des basse-cours sont d'un fort bon goût, et nullement inférieurs aux perdreaux; mais les sauvages ou marrons de Saint-Domingue, sont un mets exquis et au-dessus du faisan.

Les œufs de peintades sont aussi fort bons à manger.

Nous avons vu que cet oiseau étoit d'origine africaine, et de là tous les noms qui lui ont été donnés de poule africaine, numidique, étrangère; de poule de Barbarie, de Tunis, de Mauritanie, de Lybie, de Guinée (d'où s'est formé le nom de Guinette), d'Egypte, de Pharaon, et même de Jérusalem. Quelques Mahométans s'étant avisés de les annoncer sous le nom de poules de Jérusalem, les vendirent aux Chrétiens tout ce qu'ils voulurent: mais ceux-ci s'étant apperçus de la fraude, les revendirent à profit à de

bons Musulmans, sous le nom de poules de la Mecque.

On en trouve à l'île de France et à l'île de Bourbon, où elles ont été transplantées assez récemment, et où elles se sont fort bien multipliées; elles sont connues à Madagascar sous le nom d'*acanques*, et au Congo sous celui de *quetèle;* elles sont fort communes dans la Guinée à la Côte-d'Or, où il ne s'en nourrit de privées que dans le canton d'Acra, à Sierra-Liona, au Sénégal, dans l'île de Corée, dans celle du Cap-Vert, en Barbarie, en Egypte, en Arabie et en Syrie; on ne dit point s'il y en a dans les îles Canaries, ni dans celles de Madère. Le Gentil rapporte qu'il a vu à Java des poules peintades; mais on ignore si elles étoient domestiques ou sauvages : je croirois plus volontiers qu'elles étoient domestiques, et qu'elles avoient été transportées d'Afrique en Asie, de même qu'on en a transporté en Amérique et

en Europe ; mais comme ces oiseaux étoient accoutumés à un climat très-chaud, ils n'ont pu s'habituer dans les pays glacés qui bordent la mer Baltique ; aussi n'en est-il pas question dans la *Fauna Suecica* de M. Linnæus. M. Klein paroît n'en parler que sur le rapport d'autrui, et nous voyons même qu'au commencement du siècle ils étoient encore fort rares en Angleterre.

Varron nous apprend que de son temps les poules africaines (c'est ainsi qu'il appelle les peintades) se vendoient fort cher à Rome à cause de leur rareté ; elles étoient beaucoup plus communes en Grèce du temps de Pausanias, puisque cet auteur dit positivement que la méléagride étoit, avec l'oie commune, l'offrande ordinaire des personnes peu aisées dans les mystères solennels d'Isis : malgré cela, on ne doit point se persuader que les peintades fussent naturelles à la

Grèce, puisque, selon Athénée, les Etoliens passoient pour être les premiers des Grecs qui eussent eu de ces oiseaux dans leur pays : d'un autre côté j'apperçois quelque trace de migration régulière dans les combats que ces oiseaux venoient se livrer tous les ans en Béotie, sur le tombeau de Méléagre, et qui ne sont pas moins cités par les naturalistes que par les mythologistes; c'est de là que leur est venu le nom de méléagrides, comme celui de peintades leur a été donné moins à cause de la beauté que de l'agréable distribution des couleurs dont leur plumage est peint.

Espèce connue dans ce genre.

La Peintade, *numida Meleagris*.

LXIXe GENRE.

LE TÉTRAS, *TETRAO.*

Caractère générique : sourcils nus ; mamelonnés.

LE TÉTRAS, ou LE GRAND COQ DE BRUYÈRE.

Si l'on ne jugeoit des choses que par les noms, on pourroit prendre cet oiseau ou pour un coq sauvage, ou pour un faisan ; car on lui donne en plusieurs pays, et sur-tout en Italie, le nom de coq sauvage, *gallo alpestre, selvatico ;* tandis qu'en d'autres pays on lui donne celui de faisan bruyant et de faisan sauvage ; cependant il dif-

.

A O.

ma-

RE.

e par
e cet
e, ou
ne en
talie,
estre,
s pays
uyant
il dif-

Deseve del. *Le Villain Sculp.*

1. LE GRAND TETRAS. 2. LE PETIT TETRAS.

fère du faisan par sa queue, qui est une fois plus courte à proportion, et d'une toute autre forme; par le nombre des grandes plumes qui la composent, par l'étendue de son vol relativement à ses autres dimensions, par ses pieds pattus et dénués d'éperons, etc. D'ailleurs, quoique ces deux espèces d'oiseaux se plaisent également dans les bois, on ne les rencontre presque jamais dans les mêmes lieux, parce que le faisan, qui craint le froid, se tient dans les bois en plaines, au lieu que le coq de bruyère cherche le froid et habite les bois qui couronnent le sommet des hautes montagnes, d'où lui sont venus les noms de *coq de montagnes* et de *coq de bois.*

Ceux qui, à l'exemple de Gesner et de quelques autres, voudroient le regarder comme un coq sauvage, pourroient, à la vérité, se fonder sur quelques analogies; car il y en a effet plusieurs traits de ressemblance avec le

coq ordinaire, soit dans la forme totale du corps, soit dans la configuration particulière du bec, soit par cette peau rouge plus ou moins saillante dont les yeux sont surmontés, soit par la singularité de ses plumes, qui sont presque toutes doubles, et sortent deux de chaque tuyau, ce qui, suivant Belon, est propre au coq de nos basse-cours. Enfin ces oiseaux ont aussi des habitudes communes : dans les deux espèces, il faut plusieurs femelles au mâle; les femelles ne font point de nid, elles couvent leurs œufs avec beaucoup d'assiduité, et montrent une grande affection pour leurs petits quand ils sont éclos; mais si l'on fait attention que le coq de bruyère n'a point de membranes sous le bec et point d'éperons aux pieds; que ses pieds sont couverts de plumes, et ses doigts bordés d'une espèce de dentelure; qu'il a dans la queue deux pennes de plus que le coq; que cette queue ne se divise point en deux

plans comme celle du coq, mais qu'il la relève en éventail comme le dindon; que la grandeur totale de cet oiseau est quadruple de celle des coqs ordinaires; qu'il se plaît dans les pays froids, tandis que les coqs prospèrent beaucoup mieux dans les pays tempérés; qu'il n'y a point d'exemple avéré du mélange de ces deux espèces; que leurs œufs ne sont pas de la même couleur; enfin, si l'on se souvient des preuves par lesquelles je crois avoir établi que l'espèce du coq est originaire des contrées tempérées de l'Asie, où les voyageurs n'ont presque jamais vu de coqs de bruyère, on ne pourra guère se persuader que ceux-ci soient la souche de ceux-là, et l'on reviendra bientôt d'une erreur occasionnée, comme tant d'autres, par une fausse dénomination.

Pour moi, afin d'éviter toute équivoque, je donnerai dans cet article au coq de bruyère le nom de tétras, formé de celui de *tetrao*, qui me paroît

être son plus ancien nom latin, et qu'il conserve encore aujourd'hui dans la Sclavonie, où il s'appelle *tetrez ;* on pourroit aussi lui donner celui de cedron, tiré de *cedrone,* nom sous lequel il est connu en plusieurs contrées d'Italie : les Grisons l'appellent *stolzo*, du mot allemand *stolx*, qui signifie quelque chose de superbe ou d'imposant, et qui est applicable au coq de bruyère, à cause de sa grandeur et de sa beauté ; par la même raison, les habitans des Pyrénées lui donnent le nom de paon sauvage ; celui d'*urogallus*, sous lequel il est souvent désigné par les modernes qui ont écrit en latin, vient de *ur, our, urus,* qui veut dire sauvage, et dont s'est formé en allemand le mot *auerhahn*, ou *ourh-hahn*, lequel, selon Frisch, désigne un oiseau qui se tient dans les lieux peu fréquentés et de difficile accès ; il signifie aussi un oiseau de marais, et c'est de là que lui est venu le nom *riet-hahn*, coq de marais,

qu'on lui donne dans la Souabe, et même en Ecosse.

Aristote ne dit que deux mots d'un oiseau qu'il appelle *tetrix*, et que les Athéniens appeloient *ourax* : Cet oiseau, dit-il, ne niche point sur les arbres ni sur la terre, mais parmi les plantes basses et rampantes. *Tetrix quam Athenienses vocant ὄραγα nec arbori, nec terræ nidum suum committit, sed frutici.* Sur quoi il est à propos de remarquer que l'expression grecque n'a pas été fidèlement rendue par Gaza; car, 1°. Aristote ne parle point ici d'arbrisseau (*frutici*), mais seulement de plantes basses, ce qui ressemble plus au *gramen* et à la mousse qu'à des arbrisseaux; 2°. Aristote ne dit point que le *tetrix* fasse de nid sur ces plantes basses, il dit seulement qu'il y niche, ce qui peut paroître la même chose à un littérateur, mais non à un naturaliste, vu qu'un oiseau peut nicher, c'est-à-dire, pondre et couver ses œufs, sans

faire de nid ; et c'est précisément le cas du *tetrix*, selon Aristote lui-même, qui dit, quelques lignes plus haut, que l'alouette et le *tetrix* ne déposent point leurs œufs dans des nids, mais qu'ils pondent sur la terre, ainsi que tous les oiseaux pesans, et qu'ils cachent leurs œufs dans l'herbe drue.

Or ce qu'a dit Aristote du *tetrix* dans ces deux passages, ainsi rectifiés l'un par l'autre, présente plusieurs indications qui conviennent à notre *tétras*, dont la femelle ne fait point de nid, mais dépose ses œufs sur la mousse, et les couvre de feuilles avec grand soin lorsqu'elle est obligée de les quitter ; d'ailleurs le nom latin *tetrao*, par lequel Pline désigne le coq de bruyère, a un rapport évident avec le nom grec *tetrix*, sans compter l'analogie qui se trouve entre le nom athénien *ourax* et le nom composé *ourh-hahn*, que les Allemands appliquent au même oiseau, analogie qui probablement n'est qu'un effet du hasard.

Mais ce qui pourroit jeter quelques doutes sur l'identité du *tetrix* d'Aristote avec le *tetrao* de Pline, c'est que ce dernier, parlant de son *tetrao* avec quelque détail, ne cite point ce qu'Aristote avoit dit du *tetrix*, ce que vraisemblablement il n'eût pas manqué de faire, selon sa coutume, s'il eût regardé son *tetrao* comme étant le même oiseau que le *tetrix* d'Aristote, à moins qu'on ne veuille dire qu'Aristote ayant parlé fort superficiellement du *tetrix*, Pline n'a pas dû faire grande attention au peu qu'il en avoit dit.

A l'égard du grand *tetrax* dont parle Athénée, ce n'est certainement pas notre tétras, puisqu'il a des espèces de barbillons charnus et semblables à ceux du coq, lesquels prennent naissance auprès des oreilles et descendent au-dessous du bec, caractère absolument étranger au tétras, et qui désigne bien plutôt la méléagride ou poule de Numidie, qui est notre peintade.

Le petit *tetrax*, dont parle le même auteur, n'est, selon lui, qu'un très-petit oiseau, et par sa petitesse même, exclu de toute comparaison avec notre *tétras*, qui est un oiseau de la première grandeur.

A l'égard du *tetrax* du poète Nemesianus qui insiste sur sa stupidité, Gesner le regarde comme une espèce d'outarde; mais je lui trouve encore un trait caractérisé de ressemblance avec la méléagride; ce sont les couleurs de son plumage, dont le fond est gris cendré, semé de taches en forme de gouttes; c'est bien là le plumage de la peintade, appelée par quelques-uns *gallina guttata*.

Mais, quoi qu'il en soit de toutes ces conjectures, il est hors de doute que les deux espèces de *tetrao* de Pline sont de vrais tétras ou coqs de bruyère: le beau noir lustré de leur plumage, leurs sourcils couleur de feu, qui représentent des espèces de flammes dont

leurs yeux sont surmontés; leur séjour dans les pays froids et sur les hautes montagnes, la délicatesse de leur chair, sont autant de propriétés qui se rencontrent dans le grand et le petit tétras, et qui ne se trouvent réunies dans aucun autre oiseau : nous appercevons même, dans la description de Pline, les traces d'une singularité qui n'a été connue que par très-peu de modernes : *moriuntur contumaciâ*, dit cet auteur, *spiritu revocato* : ce qui se rapporte à une observation remarquable, que Frisch a insérée dans l'histoire de cet oiseau ; ce naturaliste n'ayant point trouvé de langue dans le bec d'un coq de bruyère mort, et lui ayant ouvert le gosier, y retrouva la langue qui s'y étoit retirée avec toutes ses dépendances ; et il faut que cela arrive le plus ordinairement, puisque c'est une opinion commune parmi les chasseurs, que les coqs de bruyère n'ont point de langue ; peut-être en

est-il de même de cet aigle noir dont Pline fait mention, et de cet oiseau du Brésil dont parle Scaliger, lequel passoit aussi pour n'avoir point de langue, sans doute sur le rapport de quelques voyageurs crédules, ou de chasseurs peu attentifs, qui ne voient presque jamais les animaux que morts ou mourans, et sur-tout, parce qu'aucun observateur ne leur avoit regardé dans le gosier.

L'autre espèce de *tetrao*, dont Pline parle au même endroit, est beaucoup plus grande, puisqu'elle surpasse l'outarde et même le vautour dont elle a le plumage, et qu'elle ne le cède qu'à l'autruche; du reste, c'est un oiseau si pesant qu'il se laisse quelquefois prendre à la main. Belon prétend que cette espèce de *tetrao* n'est point connue des modernes, qui, selon lui, n'ont jamais vu de tétras ou coqs de bruyère plus grands que l'outarde : d'ailleurs, on pourroit douter que l'oiseau désigné

dans ce passage de Pline, par les noms d'*otis* et d'*avis-tarda*, fût notre outarde dont la chair est d'un fort bon goût, au lieu que l'*avis-tarda* de Pline étoit un mauvais manger : *damnatas in cibis;* mais on ne doit pas conclure pour cela avec Belon, que le grand *tétras* n'est autre chose que l'*avis-tarda*, puisque Pline, dans ce même passage, nomme le *tétras* et l'*avis-tarda*, et qu'il les compare comme des oiseaux d'espèces différentes.

Pour moi, après avoir tout bien pesé, j'aimerois mieux dire, 1°. que le premier tétras dont parle Pline, est le tétras de la petite espèce, à qui tout ce qu'il dit en cet endroit est encore plus applicable qu'au grand.

2°. Que son grand tetrao est notre grand tétras, et qu'il n'en exagère pas la grosseur, en disant qu'il surpasse l'outarde; car j'ai pesé moi-même une grande outarde qui avoit trois pieds trois pouces de l'extrémité du bec à

celle des ongles, six pieds et demi de vol, et qui s'est trouvée du poids de douze livres; or, l'on sait, et l'on verra bientôt que, parmi les tétras de la grande espèce, il y en a qui pèsent davantage.

Le tétras ou grand coq de bruyère a près de quatre pieds de vol; son poids est communément de douze à quinze livres: Aldrovande dit qu'il en avoit vu un qui pesoit vingt-trois livres, mais ce sont des livres de Bologne, qui sont seulement de dix onces; en sorte que les vingt-trois ne font pas quinze livres de seize onces. Le coq noir des montagnes de Moscovie décrit par Albin, et qui n'est autre chose qu'un tétras de la grande espèce, pesoit dix livres sans plumes et tout vidé; et le même auteur dit que les *lieures* de Norwège, qui sont de vrais tétras, sont de la grandeur d'une outarde.

Cet oiseau gratte la terre comme tous les frugivores; il a le bec fort et

tranchant, la langue pointue, et dans le palais un enfoncement proportionné au volume de la langue ; les pieds sont aussi très-forts et garnis de plumes par-devant ; le jabot est excessivement grand ; mais du reste fait, ainsi que le gésier, à-peu-près comme dans le coq domestique : la peau du gésier est veloutée à l'endroit de l'adhérence des muscles.

Le tétras vit de feuilles ou de sommités de sapins, de génévrier, de cèdre, de saule, de bouleau, de peuplier blanc, de coudrier, de myrtille, de ronce, de chardons, de pomme de pin, de feuilles et de fleurs du blé sarrasin, de la gesse, du mille-feuille, du pissenlit, du trèfle, de la vesce et de l'orobe, principalement lorsque ces plantes sont encore tendres ; car lorsque les graines commencent à se former, il ne touche plus aux fleurs, et il se contente des feuilles ; il mange aussi, sur-tout la première année, des mûres sauvages,

de la faine, des œufs de fourmis, etc. On a remarqué, au contraire, que plusieurs autres plantes ne convenoient point à cet oiseau, entre autres la livêche, l'éclaire, l'hièble, l'aigremoine, le muguet, le froment, l'ortie, etc.

On a observé dans le gésier des tétras que l'on a ouverts de petits cailloux semblables à ceux que l'on voit dans le gésier de la volaille ordinaire, preuve certaine qu'ils ne se contentent point des feuilles et des fleurs qu'ils prennent sur les arbres, mais qu'ils vivent encore de grains qu'ils trouvent en grattant la terre. Lorsqu'ils mangent trop de baies de genièvre, leur chair, qui est excellente, contracte un mauvais goût; et, suivant la remarque de Pline, elle ne conserve pas long-temps sa bonne qualité, dans les cages et les volières où l'on veut quelquefois les nourrir par curiosité.

La femelle ne diffère du mâle que par la taille et par le plumage, étant

plus petite et moins noire ; au reste, elle l'emporte sur le mâle par l'agréable variété des couleurs, ce qui n'est point ordinaire dans les oiseaux, ni même dans les autres animaux, comme nous l'avons remarqué en faisant l'histoire des quadrupèdes ; et, selon Willulghby, c'est faute d'avoir connu cette exception, que Gesner a fait de la femelle une autre espèce de tétras sous le nom de *grygallus major*, formé de l'allemand, *grugel-hahn ;* de même qu'il a fait aussi une espèce de la femelle du petit tétras, à laquelle il a donné le nom de *grygallus minor ;* cependant Gesner prétend n'avoir établi ses espèces, qu'après avoir observé avec grand soin tous les individus, excepté le *grygallus minor*, et s'être assuré qu'ils avoient des différences bien caractérisées : d'un autre côté, Schwenckfeld, qui étoit à portée des montagnes, et qui avoit examiné souvent et avec beaucoup d'attention le *grygallus*, as-

sure que c'est la femelle du tétras ; mais il faut avouer que dans cette espèce, et peut-être dans beaucoup d'autres, les couleurs du plumage sont sujettes à de grandes variétés, selon le le sexe, l'âge, le climat, et les diverses autres circonstances : celui que nous avons fait dessiner est un peu huppé. M. Brisson ne parle point de huppe dans sa description ; et, des deux figures données par Aldrovande, l'une est huppée et l'autre ne l'est point. Quelques-uns prétendent que le tétras, lorsqu'il est jeune, a beaucoup de blanc dans son plumage, et que ce blanc se perd à mesure qu'il vieillit, au point que c'est un moyen de connoître l'âge de l'oiseau ; il semble même que le nombre des pennes de la queue ne soit pas toujours égal, car Linnæus le fixe à dix-huit dans sa *Fauna Suecica*, et M. Brisson à seize dans son *Ornithologie* ; et, ce qu'il y a de plus singulier, Schwenckfeld, qui avoit vu et exa-

miné beaucoup de ces oiseaux, prétend que, soit dans la grande, soit dans la petite espèce, les femelles ont dix-huit pennes à la queue, et les mâles douze seulement, d'où il suit que toute méthode, qui prendra pour caractères spécifiques des différences aussi variables que le sont les couleurs des plumes et même leur nombre, sera sujette au grand inconvénient de multiplier les espèces, je veux dire les espèces nominales, ou plutôt les nouvelles phrases ; de surcharger la mémoire des commençans, de leur donner de fausses idées des choses, et par conséquent de rendre l'étude de la nature plus difficile.

Les tétras mâles commencent à entrer en chaleur dans les premiers jours de février ; cette chaleur est dans toute sa force vers les derniers jours de mars, et continue jusqu'à la pousse des feuilles. Chaque coq, pendant sa chaleur, se tient dans un cer-

tain canton d'où il ne s'éloigne pas ; on le voit alors soir et matin se promenant sur le tronc d'un gros pin ou d'un autre arbre, ayant la queue étalée en rond, les ailes traînantes, le cou porté en avant, la tête enflée, sans doute par le redressement de ses plumes, et prenant toutes sortes de postures extraordinaires, tant il est tourmenté par le besoin de répandre ses molécules organiques superflues : il a un cri particulier pour appeler ses femelles, qui lui répondent et accourent sous l'arbre où il se tient, et d'où il descend bientôt pour les cocher et les féconder : c'est probablement à cause de ce cri singulier, qui est très-fort, et se fait entendre de loin, qu'on lui a donné le nom de *faisan bruyant* : ce cri commence par une espèce d'explosion, suivie d'une voix aigre et perçante, semblable au cri d'une faulx qu'on aiguise; cette voix cesse et recommence alternativement, et après avoir ainsi con-

tinué à plusieurs reprises pendant une heure environ, elle finit par une explosion semblable à la première.

Le tétras, qui, dans tout autre temps, est fort difficile à approcher, se laisse surprendre très-aisément lorsqu'il est en amour, et sur-tout tandis qu'il fait entendre son cri de rappel; il est alors si étourdi du bruit qu'il fait lui-même, ou, si l'on veut, tellement enivré, que ni la vue d'un homme ni même les coups de fusil ne le déterminent à prendre sa volée; il semble qu'il ne voie ni n'entende, et qu'il soit dans une espèce d'extase : c'est pour cela que l'on dit communément, et que l'on a même écrit que le tétras est alors sourd et aveugle; cependant il ne l'est guère que comme le sont, en pareille circonstance, presque tous les animaux, sans en excepter l'homme; tous éprouvent plus ou moins cette extase d'amour, mais apparemment qu'elle est plus marquée dans le tétras; car en Al-

lemagne on donne le nom d'*aouer-hahn* aux amoureux qui paroissent avoir oublié tout autre soin pour s'occuper uniquement de l'objet de leur passion, et même à toute personne qui montre une insensibilité stupide pour ses plus grands intérêts.

On juge bien que c'est cette saison où les tétras sont en amour, que l'on choisit pour leur donner la chasse ou pour leur tendre des piéges. Je donnerai, en parlant de la petite espèce à queue fourchue, quelques détails sur cette chasse, sur-tout ceux qui seront les plus propres à faire connoître les mœurs et le naturel de ces oiseaux : je me bornerai à dire ici que l'on fait très-bien, même pour favoriser la multiplication de l'espèce, de détruire les vieux coqs, parce qu'ils ne souffrent point d'autres coqs sur leurs plaisirs, et cela dans une étendue de terrein assez considérable ; en sorte que, ne pouvant servir à toutes les poules de

leur district, plusieurs d'entr'elles sont privées de mâles, et ne produisent que des œufs inféconds.

Quelques oiseleurs prétendent qu'avant de s'accoupler ces animaux se préparent une place bien nette et bien unie; et je ne doute pas qu'en effet on n'ait vu des places, mais je doute fort que les tétras ayent eu la prévoyance de les préparer; il est bien plus simple de penser que ces places sont les endroits du rendez-vous habituel du coq avec ses poules, lesquels endroits doivent être, au bout d'un mois ou deux de fréquentation journalière, certainement plus battus que le reste du terrein.

La femelle du tétras pond ordinairement cinq ou six œufs au moins, et huit ou neuf au plus; Schwenckfeld prétend que la première ponte est de huit, et les suivantes de douze, quatorze et jusqu'à seize : ces œufs sont blancs, marquetés de jaune, et, selon

le même Schwenckfeld, plus gros que ceux des poules ordinaires ; elle les dépose sur la mousse en un lieu sec, où elle les couve seule et sans être aidée par le mâle : lorsqu'elle est obligée de les quitter pour aller chercher sa nourriture, elle les cache sous les feuilles avec grand soin ; et, quoiqu'elle soit d'un naturel très-sauvage, si on l'approche tandis qu'elle est sur ses œufs elle reste, et ne les abandonne que très-difficilement, l'amour de la couvée l'emportant en cette occasion sur la crainte du danger.

Dès que les petits sont éclos, ils se mettent à courir avec beaucoup de légéreté ; ils courent même avant qu'ils soient tout-à-fait éclos, puisqu'on en voit qui vont et viennent ayant encore une partie de leur coquille adhérente à leur corps : la mère les conduit avec beaucoup de sollicitude et d'affection ; elle les promène dans les bois, où ils se nourrissent d'œufs de fourmis, de

mûres sauvages, etc. La famille demeure unie tout le reste de l'année, et jusqu'à ce que la saison de l'amour, leur donnant de nouveaux besoins et de nouveaux intérêts, les disperse, et surtout les mâles, qui aiment à vivre séparément; car, comme nous l'avons vu, ils ne se souffrent pas les uns les autres, et ils ne vivent guère avec leurs femelles que lorsque le besoin les leur rend nécessaires.

Les tétras, comme je l'ai dit, se plaisent sur les hautes montagnes; mais cela n'est vrai que pour les climats tempérés; car dans les pays très-froids, comme à la baie d'Hudson, ils préfèrent la plaine et les lieux bas, où ils trouvent apparemment la même température que sur nos plus hautes montagnes. Il y en a dans les Alpes, dans les Pyrénées, sur les montagnes d'Auvergne, de Savoie, de Suisse, de Westphalie, de Souabe, de Moscovie, d'Ecosse, sur celles de Grèce et d'Italie,

en Norwège et même au nord de l'Amérique; on croit que la race s'en est perdue en Irlande, où elle existoit autrefois.

On dit que les oiseaux de proie en détruisent beaucoup, soit qu'ils choisissent, pour les attaquer, le temps où l'ivresse de l'amour les rend si faciles à surprendre, soit que, trouvant leur chair de meilleur goût, ils leur donnent la chasse par préférence.

LE PETIT TÉTRAS,
ou COQ DE BRUYÈRE *à queue fourchue.*

Voici encore un coq et un faisan qui n'est ni coq ni faisan; on l'a appelé *petit coq sauvage, coq de bruyère, coq de bouleau*, etc. *faisan noir, faisan de montagne;* on lui a même donné le nom de *perdrix, de gélinotte,* mais, dans le vrai, c'est le petit tétras, c'est le premier *tetrao* de Pline, c'est le *tetrao* ou *l'urogallus-minor* de la plupart des mo-

dernes : quelques naturalistes, tels que Rzaczynski, l'ont pris pour le *tetrax* du poète Nemesianus; mais c'est sans doute faute d'avoir remarqué que la grosseur de ce *tetrax* est, selon Nemesianus même, égale à celle de l'oie et de la grue; au lieu que, selon Gesner, Schwenckfeld, Aldrovande et quelques autres observateurs qui ont vu par eux-mêmes, le petit tétras n'est guère plus gros qu'un coq ordinaire, mais seulement d'une forme un peu plus alongée, et que sa femelle, selon M. Ray, n'est pas tout-à-fait aussi grosse que notre poule commune.

Turner, en parlant de sa poule moresque, ainsi appelée, dit-il, non pas à cause de son plumage qui ressemble à celui de la perdrix, mais à cause de la couleur du mâle qui est noir, lui donne une crête rouge et charnue, et deux espèces de barbillons de même substance et de même couleur; en quoi Willulghby prétend qu'il se trompe;

mais cela est d'autant plus difficile à croire, que Turner parle d'un oiseau de son pays *(apud nos est)*, et qu'il s'agit d'un caractère trop frappant pour que l'on puisse s'y méprendre : or, en supposant que Turner ne s'est point trompé en effet sur cette crête et sur ces barbillons, et, d'autre part, considérant qu'il ne dit point que sa poule moresque ait la queue fourchue, je serois porté à la regarder comme une autre espèce, ou, si l'on veut, comme une autre race de petit tétras, semblable à la première par la grosseur, par le différent plumage du mâle et de la femelle, par les mœurs, le naturel, le goût des mêmes nourritures, etc. mais qui s'en distingue par ses barbillons charnus et par sa queue non fourchue; et, ce qui me confirme dans cette idée, c'est que je trouve dans Gesner un oiseau sous le nom de *gallus sylvestris*, lequel a aussi des barbillons et la queue non fourchue, du

reste fort ressemblant au petit tétras ; en sorte qu'on peut et qu'on doit, ce me semble, le regarder comme un individu de la même espèce que la poule moresque de Turner, d'autant plus que, dans cette espèce, le mâle porte en Ecosse (d'où l'on avoit envoyé à Gesner la figure de l'oiseau) le nom de *coq noir*, et la femelle celui de *poule grise ;* ce qui indique précisément la différence de plumage qui, dans les espèces de tétras, se trouve entre les deux sexes.

Le petit tétras, dont il s'agit ici, n'est petit que parce qu'on le compare avec le grand tétras ; il pèse trois à quatre livres, et il est encore, après celui-là, le plus grand de tous les oiseaux qu'on appelle *coqs de bois.*

Il a beaucoup de choses communes avec le grand tétras, sourcils rouges, pieds pattus et sans éperons, doigts dentelés, tache blanche à l'aile, etc. mais il en diffère par deux caractères

très-apparens : il est beaucoup moins gros, et il a la queue fourchue, non-seulement parce que les pennes ou grandes plumes du milieu sont plus courtes que les extérieures, mais encore parce que celles-ci se recourbent en dehors : de plus, le mâle de cette petite espèce a plus de noir, et un noir plus décidé que le mâle de la grande espèce; il a de plus grands sourcils; j'appelle ainsi cette peau rouge et glanduleuse qu'il a au-dessus des yeux; mais la grandeur de ces sourcils est sujette à quelque variation dans les mêmes individus en différens temps, comme nous le verrons plus bas.

La femelle est une fois plus petite que le mâle; elle a la queue moins fourchue, et les couleurs de son plumage sont si différentes, que Gesner s'est cru en droit d'en former une espèce séparée qu'il a désignée par le nom de *grygallus minor*, comme je l'ai remarqué ci-dessus dans l'histoire du

grand tétras : au reste, cette différence de plumage entre les deux sexes ne se décide qu'au bout d'un certain temps ; les jeunes mâles sont d'abord de la couleur de leur mère, et conservent cette couleur jusqu'à la première automne ; sur la fin de cette saison, et pendant l'hiver, ils prennent des nuances de plus en plus foncées, jusqu'à ce qu'ils soient d'un noir bleuâtre, et ils retiennent cette dernière couleur toute leur vie, sans autres changemens que ceux que je vais indiquer : 1°. ils prennent plus de bleu à mesure qu'ils avancent en âge ; 2°. à trois ans, et non plus tôt, ils prennent une tache blanche sous le bec ; 3°. lorsqu'ils sont très-vieux, il paroît une autre tache d'un noir varié sous la queue, où auparavant les plumes étoient toutes blanches : Charleton et quelques autres ajoutent qu'il y a d'autant moins de taches blanches à la queue, que l'oiseau est plus vieux ; en sorte que le nombre plus ou moins

grand de ces taches est un indice pour reconnoître son âge.

Les naturalistes, qui ont compté assez unanimement vingt-six pennes dans l'aile du petit tétras, ne s'accordent point entr'eux sur le nombre des pennes de la queue, et l'on retrouve ici à-peu-près les mêmes variations dont j'ai parlé au sujet du grand tétras. Schwenckfeld, qui donne dix-huit pennes à la femelle, n'en accorde que douze au mâle. Willulghby, Albin, M. Brisson, en assignent seize aux mâles comme aux femelles; les deux mâles que nous conservons au Cabinet du roi en ont tous deux dix-huit; savoir, sept grandes de chaque côté, et quatre dans le milieu beaucoup plus courtes : ces différences viendroient-elles de ce que le nombre de ces grandes plumes est sujet à varier réellement? ou de ce que ceux qui les ont comptées ont négligé de s'assurer auparavant s'il n'en manquoit aucune

dans les sujets soumis à leur observation? Au reste, le tétras a les ailes courtes, et par conséquent le vol pesant, et on ne le voit jamais s'élever bien haut ni aller bien loin.

Les mâles et les femelles ont l'ouverture des oreilles fort grande, les doigts unis par une membrane jusqu'à la première articulation et bordés de dentelures, la chair blanche et de facile digestion, la langue molle, un peu hérissée de petites pointes et non divisée; sous la langue une substance glanduleuse, dans le palais une cavité qui répond exactement aux dimensions de la langue, le jabot très-grand, le tube intestinal long de cinquante-un pouces, et les appendices ou *cœcum* de vingt-quatre; ces appendices sont sillonnés de six stries ou cannelures.

La différence qui se trouve entre les femelles et les mâles ne se borne pas à la superficie, elle pénètre jusqu'à l'organisation intérieure. Le docteur

Weigandt a observé que l'os du *sternum* dans les mâles, étant regardé à la lumière, paroissoit semé d'un nombre prodigieux de petites ramifications de couleur rouge, lesquelles se croisant et recroisant en mille manières et dans toutes sortes de directions, formoient un réseau très-curieux et très-singulier; au lieu que dans les femelles le même os n'a que peu ou point de ces ramifications; il est aussi plus petit et d'une couleur blanchâtre.

Cet oiseau vole le plus souvent en troupe et se perche sur les arbres à-peu-près comme le faisan : il mue en été, et il se cache alors dans les lieux fourrés ou dans des endroits marécageux; il se nourrit principalement de feuilles et de boutons de bouleau, et de baies de bruyère, d'où lui est venu son nom français *coq de bruyère*, et son nom allemand *birk-hahn*, qui signifie coq de bouleau; il vit aussi de chatons de coudrier, de blé et d'autres grai-

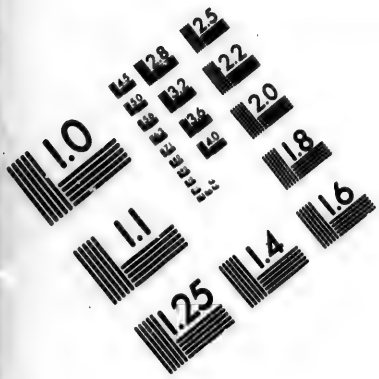
nes : l'automne il se rabat sur les grands, les mûres de ronces, les boutons d'aune, les pommes de pin, les baies de myrtille *(vitis idæa)*, de fusain ou bonnet de prêtre : enfin l'hiver il se réfugie dans les grands bois, où il est réduit aux baies de genièvre, ou à chercher sous la neige celle de l'*oxicoccum* ou *canneberge*, appelée vulgairement *coussinet de marais ;* quelquefois même il ne mange rien du tout pendant les deux ou trois mois du plus grand hiver ; car on prétend qu'en Norwège, il passe cette saison rigoureuse sous la neige, engourdi, sans mouvement et sans prendre aucune nourriture, comme font dans nos pays plus tempérés les chauve-souris, les loirs, les lérots, les muscardins, les hérissons et les marmottes, et (si le fait est vrai) sans doute à-peu-prés pour les mêmes causes.

On trouve de ces oiseaux, au nord de l'Angleterre et de l'Ecosse, dans les

parties montueuses, en Norwège et dans les provinces septentrionales de la Suède, aux environs de Cologne, dans les Alpes Suisses, dans le Bugey où ils s'appellent *grianots*, selon M. Hébert ; en Podolie, en Lithuanie, en Samogitie, et sur-tout en Volhinie et dans l'Ukraine, qui comprend les Palatinats de Kiovie et de Breslaw, où un noble Polonais en prit un jour cent trente paires d'un seul coup de filet, dit Rzaczynski, près du village de Kusmince. Nous verrons plus bas la manière dont la chasse du tétras se fait en Courlande : ces oiseaux ne s'accoutument pas facilement à un autre climat, ni à l'état de domesticité ; presque tous ceux que M. le maréchal de Saxe avoit fait venir de Suède dans sa ménagerie de Chambor, y sont morts de langueur et sans se perpétuer.

Le tétras entre en amour dans le temps où les saules commencent à pousser, c'est-à-dire, sur la fin de l'hi-

ver, ce que les chasseurs savent bien reconnoître à la liquidité de ses excrémens; c'est alors qu'on voit chaque jour les mâles se rassembler dès le matin au nom[illegible]ent ou plus, dans quelque lieu [illegible] tranquille, environné de ma[illegible]ouvert de bruyère, etc. qu'ils on[illegible]isi pour le lieu de leur rendez-vous habituel : là ils s'attaquent, ils s'entrebattent avec fureur, jusqu'à ce que les plus foibles ayent été mis en fuite; après quoi les vainqueurs se promènent sur un tronc d'arbre, ou sur l'endroit le plus élevé du terrein, l'œil en feu, les sourcils gonflés, les plumes hérissées, la queue étalée en éventail, faisant la roue, battant des ailes, bondissant assez fréquemment, et rappelant les femelles par un cri qui s'entend d'un demi-mille: son cri naturel par lequel il semble articuler le mot allemand *frau*, monte de tierce dans cette circonstance, et il y joint un autre cri particulier, une



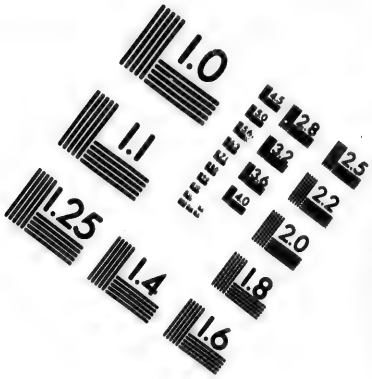
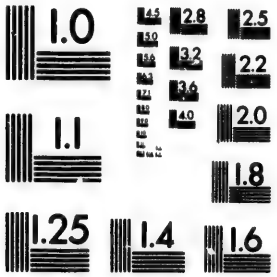
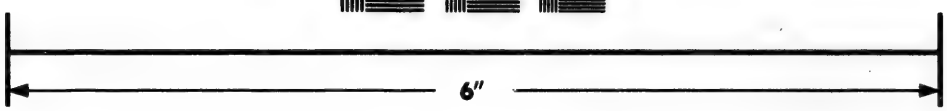
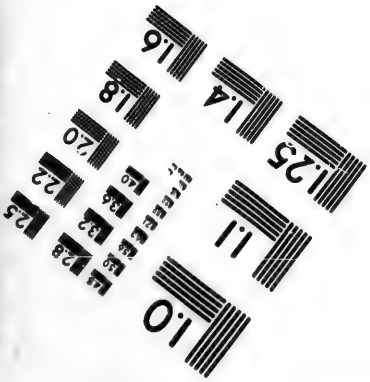
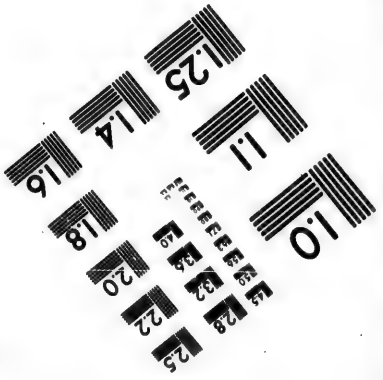


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

espèce de roulement de gosier très-éclatant; les femelles qui sont à portée répondent à la voix des mâles par un cri qui leur est propre, elles se rassemblent autour d'eux, et reviennent très-exactement les jours suivans au même rendez-vous; selon le docteur Weigandt, chaque coq a deux ou trois poules auxquelles il est plus spécialement affectionné.

Lorsque les femelles sont fécondées, elles vont chacune de leur côté faire leur ponte dans les taillis épais et un peu élevés; elles pondent par terre et sans se donner beaucoup de peine pour la construction d'un nid, comme font tous les oiseaux pesans: elles pondent six ou sept œufs, selon les uns; de douze à seize, selon les autres; et de douze à vingt, selon quelques autres: les œufs sont moins gros que ceux des poules domestiques et un peu plus longuets. M. Linnæus assure que ces poules de bruyère perdent leur fumet dans le

temps de l'incubation. Schwenckfeld semble insinuer que le temps de leur ponte est dérangé depuis que ces oiseaux ont été tourmentés par les chasseurs, et effrayés par les coups de fusil; et il attribue aux mêmes causes la perte qu'a faite l'Allemagne de plusieurs autres belles espèces d'oiseaux.

Dès que les petits ont douze ou quinze jours, ils commencent déjà à battre des ailes et à s'essayer à voltiger, mais ce n'est qu'au bout de cinq ou six semaines qu'ils sont en état de prendre leur essor et d'aller se percher sur les arbres avec leurs mères : c'est alors qu'on les attire avec un appeau, soit pour les prendre au filet, soit pour les tuer à coups de fusil; la mère prenant le son contrefait de cet appeau pour le piaulement de quelqu'un de ses petits qui s'est égaré, accourt et le rappelle par un cri particulier qu'elle répète souvent, comme font en pareil cas nos poules domestiques, et elle amène à sa

suite le reste de la couvée qu'elle livre ainsi à la merci des chasseurs.

Quand les jeunes tétras sont un peu plus grands et qu'ils commencent à prendre du noir dans leur plumage, ils ne se laissent pas amorcer si aisément de cette manière; mais alors jusqu'à ce qu'ils ayent pris la moitié de leur accroissement, on les chasse avec l'oiseau de proie. Le vrai temps de cette chasse est l'arrière-saison, lorsque les arbres ont quitté leurs feuilles; dans ce temps les vieux mâles choisissent un certain endroit où ils se rendent tous les matins, au lever du soleil, en rappelant par un certain cri (sur-tout quand il doit geler ou faire beau temps) tous les autres oiseaux de leur espèce, jeunes et vieux, mâles et femelles: lorsqu'ils sont rassemblés ils volent en troupes sur les bouleaux, ou bien, s'il n'y a point de neige sur la terre, ils se répandent dans les champs qui ont porté l'été précédent du seigle, de

l'avoine ou d'autres grains de ce genre; et c'est alors que les oiseaux de proie dressés pour cela ont beau jeu.

On a en Courlande, en Livonie et en Lithuanie, une autre manière de faire cette chasse; on se sert d'un tétras empaillé, ou bien on fait un tétras artificiel avec de l'étoffe de couleur convenable, bourrée de foin ou d'étoupe, ce qui s'appelle dans le pays une *balvane*: on attache cette balvane au bout d'un bâton, et l'on fixe ce bâton sur un bouleau, à portée du lieu que ces oiseaux ont chossi pour leur rendez-vous d'amour, car c'est le mois d'avril, c'est-à-dire, le temps où ils sont en amour, que l'on prend pour faire cette chasse; dès qu'ils apperçoivent la *balvane*, il se rassemblent autour d'elle, s'attaquent et se défendent d'abord comme par jeu; mais bientôt ils s'animent et s'entrebattent réellement, et avec tant de fureur qu'ils ne voient ni n'entendent plus rien, et que le chasseur qui est ca-

ché près de là dans sa hutte, peut aisément les prendre, même sans coup férir; ceux qu'il a pris ainsi, il les apprivoise dans l'espace de cinq ou six jours, au point de venir manger dans la main: l'année suivante au printemps, on se sert de ces animaux apprivoisés, au lieu de *balvanes*, pour attirer les tétras sauvages qui viennent les attaquer, et se battent avec eux avec tant d'acharnement qu'ils ne s'éloignent point pour un coup de fusil: ils reviennent tous les jours de très-grand matin au lieu du rendez-vous, ils y restent jusqu'au lever du soleil, après quoi ils s'envolent et se dispersent dans les bois et les bruyères pour chercher leur nourriture; sur les trois heures après midi ils reviennent au même lieu, et y restent jusqu'au soir assez tard: ils se rassemblent ainsi tous les jours, sur-tout lorsqu'il fait beau, tant que dure la saison de l'amour, c'est-à-dire, environ trois ou quatre semaines; mais

lorsqu'il fait mauvais temps, ils sont un peu plus retirés.

Les jeunes tétras ont aussi leur assemblée particulière et leur rendez-vous séparé, où ils se rassemblent par troupes de quarante ou cinquante, et où ils s'exercent à-peu-près comme les vieux; seulement ils ont la voix plus grêle, plus enrouée, et le son en est plus coupé; ils paroissent aussi sauter avec moins de liberté; le temps de leur assemblée ne dure guère que huit jours, après quoi ils vont rejoindre les vieux.

Lorsque la saison de l'amour est passée, comme ils s'assemblent moins régulièrement, il faut une nouvelle industrie pour les diriger du côté de la hutte du tireur de ces balvanes. Plusieurs chasseurs à cheval forment une enceinte plus ou moins étendue, dont cette hutte est le centre, et en se rapprochant insensiblement, et faisant claquer leur fouet à propos, ils font

lever les tétras, et les poussent d'arbre en arbre du côté du tireur, qu'ils avertissent par des coups de voix, s'ils sont loin, ou un coup de sifflet s'ils sont plus près; mais on conçoit bien que cette chasse ne peut réussir qu'autant que le tireur a disposé toutes choses, d'après la connoissance des mœurs et des habitudes de ces oiseaux : les tétras, en volant d'un arbre sur un autre, choisissent d'un coup d'œil prompt et sûr, les branches assez fortes pour les porter, sans même en excepter les branches verticales qu'ils font plier par le poids de leur corps, et ramènent en se posant dessus à une situation à-peu-près horizontale ; en sorte qu'ils peuvent très-bien s'y soutenir, quelque mobiles qu'elles soient. Lorsqu'ils sont posés, leur sûreté est leur premier soin ; ils regardent de tous côtés, prêtant l'oreille, alongeant le cou pour reconnoître s'il n'y a point d'ennemis; et lorsqu'ils se croient bien à l'abri des

oiseaux de proie et des chasseurs, ils se mettent à manger les boutons des arbres; d'après cela, un tireur intelligent a soin de placer ses balvanes sur des rameaux flexibles, auxquels il attache un cordon qu'il tire de temps en temps, pour faire imiter aux balvanes les mouvemens et les oscillations du tétras sur sa branche.

De plus, il a appris par l'expérience que, lorsqu'il fait un vent violent, on peut diriger la tête de ces balvanes contre le vent, mais que, par un temps calme, on doit les mettre les uns vis-à-vis des autres; lorsque les tétras, poussés par les chasseurs de la manière que j'ai dite, viennent droit à la hutte du tireur, celui-ci peut juger, par une observation facile, s'ils s'y poseront ou non à portée de lui; si leur vol est inégal, s'ils s'approchent et s'éloignent alternativement en battant des ailes, il peut compter que, sinon toute la troupe, au moins quelques-uns s'abat-

tront près de lui ; si au contraire, en prenant leur essor non loin de sa hutte, ils partent d'un vol rapide et soutenu, il peut conclure qu'ils iront en avant sans s'arrêter.

Lorsque les tétras se sont posés à portée du tireur, il en est averti par leurs cris réitérés jusqu'à trois fois, ou même davantage ; alors il se gardera bien de les tirer trop brusquement ; au contraire, il se tiendra immobile et sans faire le moindre bruit dans sa hutte, pour leur donner le temps de faire toutes leurs observations et la reconnoissance du terrein ; après quoi, lorsqu'ils se seront établis sur leurs branches, et qu'ils commenceront à manger, il les tirera et les choisira à son aise ; mais, quelque nombreuse que soit la troupe, fût-elle de cinquante, et même de cent, on ne peut guère espérer d'en tuer plus d'un ou deux d'un seul coup ; car ces oiseaux se séparent en se perchant, et chacun choisit ordi-

nairement son arbre pour se poser. Les arbres isolés sont plus avantageux qu'une forêt pleine; et cette chasse est beaucoup plus facile lorsqu'ils se perchent que lorsqu'ils se tiennent à terre; cependant, quand il n'y a point de neige, on établit quelquefois les balvanes et la hutte dans les champs qui ont porté la même année de l'avoine, du seigle, du blé sarrasin, ou on couvre la hutte de paille, et on fait d'assez bonnes chasses, pourvu toutefois que le temps soit au beau; car le mauvais temps disperse ces oiseaux, les oblige à se cacher, et en rend la chasse impossible; mais le premier beau jour qui succède la rend d'autant plus facile, et un tireur bien posté les rassemble aisément avec ses seuls appeaux, et sans qu'il soit besoin de chasseurs pour les pousser du côté de la hutte.

On prétend que, lorsque ces oiseaux volent en troupes, ils ont à leur tête

un vieux coq qui les mène en chef expérimenté, et qui leur fait éviter tous les piéges des chasseurs; en sorte qu'il est fort difficile, dans ce cas, de les pousser vers la balvane, et que l'on n'a d'autres ressources que de détourner quelques traîneurs.

L'heure de cette chasse est, chaque jour, depuis le soleil levant jusqu'à dix heures; et l'après-midi, depuis une heure jusqu'à quatre; mais en automne, lorsque le temps est calme et couvert, la chasse dure toute la journée sans interruption, parce que, dans ce cas, les tétras ne changent guère de lieu: on peut les chasser de cette manière, c'est-à-dire en les poussant d'arbre en arbre, jusqu'aux environs du solstice d'hiver; mais après ce temps ils deviennent plus sauvages, plus défians, plus rusés; ils changent même leur demeure accoutumée, à moins qu'ils n'y soient retenus par la rigueur du froid ou par l'abondance des neiges.

On prétend avoir remarqué que, lorsque les tétras se posent sur la cime des arbres et sur leurs nouvelles poussées, c'est signe de beau temps ; mais que lorsqu'on les voit se rabattre sur les branches inférieures et s'y tapir, c'est un signe de mauvais temps. Je ne ferois pas mention de ces remarques des chasseurs, si elles ne s'accordoient avec le naturel de ces oiseaux, qui, selon ce que nous avons vu ci-dessus, paroissent fort susceptibles des influences du beau et du mauvais temps, et dont la grande sensibilité à cet égard, pourroit être supposée, sans blesser la vraisemblance, au degré nécessaire pour leur faire pressentir la température du lendemain.

Dans les temps de grande pluie, ils se retirent dans les forêts les plus touffues pour y chercher un abri, et, comme ils sont alors fort pesans, et qu'ils volent difficilement, on peut les chasser avec des chiens courans, qui les forcent

souvent, et les prennent même à la course.

Dans d'autres pays, on prend les tétras au lacet, selon Aldrovande; on les prend aussi au filet, comme nous l'avons vu ci-dessus; mais il seroit curieux de savoir quelle étoit la forme, l'étendue et la disposition de ce filet sous lequel le noble Polonais dont parle Rzaczynski en prit un jour deux cent soixante à la fois.

LE PETIT TÉTRAS *à queue pleine*, etc.

J'AI exposé, à l'article précédent, les raisons que j'avois de faire de ce petit tétras une espèce ou plutôt une race séparée. Gesner en parle sous le nom de *coq de bois (gallus sylvestris)*, comme d'un oiseau qui a des barbillons rouges, et une queue pleine et non fourchue; il ajoute que le mâle s'appelle *coq noir* en Écosse, et la femelle *poule grise (greyhen)*. Il est vrai que cet auteur, prévenu de l'idée que le

mâle et la femelle ne devoient pas différer, à un certain point, par la couleur des plumes, traduit ici le greyhen par *gallina fusca*, poule rembrunie, afin de rapprocher de son mieux la couleur des plumages; et qu'ensuite il se prévaut de sa version infidelle, pour établir que cette espèce est toute autre que celle de la poule moresque de Turner, par la raison que la plume de cette poule moresque diffère tellement de celui du mâle, qu'une personne peu au fait pourroit s'y méprendre, et regarder ce mâle et cette femelle comme appartenans à deux espèces différentes. En effet, le mâle est presque tout noir, et la femelle de la même couleur à-peu-près que la perdrix grise; mais au fond c'est un nouveau trait de conformité qui rend plus complète la ressemblance de cette espèce avec celle du coq noir d'Écosse, car Gesner prétend en effet que ces deux espèces se ressemblent dans tout le

reste. Pour moi, la seule différence que j'y trouve, c'est que le coq noir d'Écosse a de petites taches rouges sur la poitrine, les ailes et les cuisses; mais nous avons vu dans l'histoire du petit tétras à queue fourchue, que dans les six premiers mois les jeunes mâles, qui doivent devenir tout noirs dans la suite, ont le plumage de leurs mères, c'est-à-dire, de la femelle; et il pourroit se faire que les petites taches rouges dont parle Gesner ne fussent qu'un reste de cette première livrée avant qu'elle se fût changée entièrement en un noir pur et sans mélange.

Je ne sais pourquoi M. Brisson confond cette race ou variété, comme il l'appelle, avec le *tetrao* pointillé de blanc de M. Linnæus, puisqu'un des caractères de ce tetrao, nommé en suédois *racklehane*, est d'avoir la queue fourchue; et que d'ailleurs M. Linnæus ne lui attribue point de barbillons, tandis que le tétras dont il s'agit ici a la

queue pleine, selon la figure donnée par Gesner, et que, selon sa description, il a des barbillons rouges à côté du bec.

Je ne vois pas non plus pourquoi M. Brisson, confondant ces deux races en une seule, n'en fait qu'une variété du petit tétras à queue fourchue, puisqu'indépendamment des deux différences que je viens d'indiquer, M. Linnæus dit positivement que son tétras pointillé de blanc est plus rare, plus sauvage, et qu'il a un cri tout autre; ce qui suppose, ce me semble, des différences plus caractérisées, plus profondes que celles qui d'ordinaire constituent une simple variété.

Il me paroîtra plus raisonnable de séparer ces deux races ou espèces de petit tétras, dont l'une, caractérisée par la queue pleine et les barbillons rouges, comprend le coq noir d'Ecosse et la poule moresque de Turner; et l'autre, ayant pour attributs ses petites

taches blanches sur la poitrine et son cri différent, seroit formée du *racklehane* des Suédois.

Ainsi l'on doit compter, ce me semble, quatre espèces différentes dans le genre des tétras ou coqs de bruyère : 1°. le grand tétras ou coq de bruyère; 2°. le petit tétras ou coq de bruyère à queue fourchue; 3°. le *racklan* ou *racklehane* de Suède, indiqué par M. Linnæus; 4°. la poule moresque de Turner ou coq noir d'Ecosse, avec des barbillons charnus des deux côtés du bec, et la queue pleine.

Et ces quatre espèces son toutes originaires et naturelles aux climats du nord, et habitent également dans les forêts de pins et de bouleaux; il n'y a que la troisième, c'est-à-dire le *racklehane* de Suède, qu'on pourroit regarder comme une variété du petit tétras, si M. Linnæus n'assuroit pas qu'il jette un cri tout différent.

LE PETIT TÉTRAS *à plumage variable*

Les grands tétras sont communs en Laponie, sur-tout lorsque la disette des fruits dont ils se nourrissent, ou bien l'excessive multiplication de l'espèce les oblige de quitter les forêts de la Suède et de la Scandinavie pour se réfugier vers le nord : cependant on n'a jamais dit qu'on eût vu dans ces climats glacés de grands tétras blancs ; les couleurs de leur plumage sont, par leur fixité et leur consistance, à l'épreuve de la rigueur du froid ; il en est de même des petits tétras noirs, qui sont aussi communs en Courlande et dans le nord de la Pologne que les grands le sont en Laponie ; mais le docteur Weigandt, le jésuite Rzaczynski et M. Klein, assurent qu'il y a en Courlande une autre espèce de petit tétras, qu'ils appellent *tétras blanc*, quoiqu'il ne soit blanc qu'en hiver, et dont le plumage devient tous les ans, en

été, d'un brun-rougeâtre selon le docteur Weigandt, et d'un gris-bleuâtre selon Rzaczynski : ces variations ont lieu pour les mâles comme pour les femelles; en sorte que, dans tous les temps, les individus des deux sexes ont exactement les mêmes couleurs : ils ne se perchent point sur les arbres comme les autres tétras, et ils se plaisent surtout dans les taillis épais et les bruyères, où ils ont coutume de choisir chaque année un certain espace de terrein, où ils s'assemblent ordinairement; s'ils ont été dispersés par les chasseurs, ou par l'oiseau de proie, ou par un orage, c'est là qu'ils se réunissent bientôt après, en se rappelant les uns les autres. Si on leur donne la chasse, il faut, la première fois qu'on les fait partir, remarquer soigneusement la remise; car ce sera, à coup sûr, le lieu de leur rendez-vous de l'année, et ils ne partiront pas si facilement une seconde fois, sur-tout s'ils apperçoivent les

chasseurs ; au contraire, ils se tapiront contre terre, et se cacheront de leur mieux ; mais c'est alors qu'il est facile de les tirer.

On voit qu'ils diffèrent des tétras noirs, non-seulement par la couleur, et par l'uniformité du plumage du mâle et de la femelle, mais encore par leurs habitudes, puisqu'ils ne se perchent point ; ils diffèrent aussi des lagopèdes, vulgairement perdrix blanches, en ce qu'ils se tiennent, non sur les hautes montagnes, mais dans les bois et les bruyères ; d'ailleurs, on ne dit point qu'ils ayent les pieds velus jusque sous les doigts, comme les lagopèdes ; et j'avoue que je les aurois rangés plus volontiers parmi les francolins ou attagas, que parmi les tétras, si je n'avois cru devoir soumettre mes conjectures à l'autorité de trois écrivains instruits, et parlant d'un oiseau de leur pays.

LA GÉLINOTTE.

Nous avons vu ci-dessus que, dans toutes les espèces de tétras, la femelle différoit du mâle par les couleurs du plumage, au point que plusieurs naturalistes n'ont pu croire qu'ils fussent oiseaux de même espèce. Schwenckfeld, et d'après lui Rzaczinski, est tombé dans un défaut tout opposé, en confondant, dans une seule et même espèce, la gélinotte ou poule des coudriers, et le francolin; ce qu'il n'a pu faire que par une induction forcée et mal entendue, vu les nombreuses différences qui se trouvent entre ces deux espèces. Frisch est tombé dans une méprise de même genre, et ne faisant qu'un seul oiseau de l'*attagen* et de l'*hasel-huhn*, qui est la poule des coudriers ou gélinotte, et en ne donnant sous cette double dénomination que l'histoire de la gélinotte, tirée presque mot

LLE

T E.

que, dans
a femelle
leurs du
urs natu-
ussent oi-
enckfeld,
st tombé
en con-
même es-
des cou-
il n'a pu
forcée et
ses diffé-
ces deux
une mé-
e faisant
t de l'*ha*-
coudriers
ant sous
que l'his-
sque mot

Boreve del. Le Villain Sculp.

1. LA GÉLINOTTE. 2. LE LAGOPÈDE.

à mot de Gesner, erreur dont il auroit dû, ce me semble, être préservé par une autre qui lui avoit fait confondre, d'après Charleton, le petit tétras avec la gélinotte, laquelle n'est autre que cette même poule des coudriers : à l'égard du tiuncolin, nous verrons à son article, à quelle autre espèce il pourroit se rapporter beaucoup plus naturellement.

Tout ce que dit Varron de sa poule rustique ou sauvage convient très-bien à la gélinotte ; et Belon ne doute pas que ce ne soit la même espèce : c'étoit, selon Varron, un oiseau d'une très-grande rareté à Rome, qu'on ne pouvoit élever que dans des cages, tant il étoit difficile à apprivoiser, et qui ne pondoit presque jamais dans l'état de captivité ; et c'est ce que Belon et Schwenckfeld disent de la gélinotte : le premier donne en deux mots une idée fort juste de cet oiseau, et plus complète qu'on ne pourroit faire par la description la plus détaillée. « Qui se fein-

dra, dit-il, voir quelque espèce de perdrix métivé entre la rouge et la grise, et tenir je ne sais quoi des plumes du faisan, aura la perspective de la gélinotte de bois. »

Le mâle se distingue de la femelle par une tache noire très-marquée qu'il a sous la gorge, et par ses flammes ou sourcils qui sont d'un rouge beaucoup plus vif: la grosseur de ces oiseaux est celle d'une bartavelle; ils ont environ vingt-un pouces d'envergure, les ailes courtes, et par conséquent le vol pesant; et ce n'est qu'avec beaucoup d'effort et de bruit qu'ils prennent leur volée; en récompense, ils courent très-vîte. Il y a dans chaque aile vingt-quatre pennes presque toutes égales, et seize à la queue. Schwenckfeld dit quinze; mais c'est une erreur d'autant plus grossière, qu'il n'est peut-être pas un seul oiseau qui ait le nombre des pennes de la queue impair; celle de la gélinotte est traversée vers son extré-

mité par une large bande noirâtre, interrompue seulement par les deux pennes du milieu : je n'insiste sur cette circonstance que parce que, selon la remarque de Willughby, dans la plupart des oiseaux, ces deux mêmes pennes du milieu n'observent point l'éloignement des pennes latérales, et sortent un peu plus haut ou un peu plus bas; en sorte qu'ici la différente couleur de ces pennes sembleroit dépendre de la différence de leur position : les gélinottes ont, comme les tétras, les sourcils rouges, les doigts bordés de petites dentelures, mais plus courtes; l'ongle du doigt du milieu tranchant, et les pieds garnis de plumes par-devant, mais seulement jusqu'au milieu du tarse; le ventricule ou gésier musculeux; le tube intestinal long de trente et quelques pouces; les appendices ou *cœcum* de treize à quatorze, et sillonnés par des cannelures : leur chair est blanche lorsqu'elle est cuite, mais cependant plus

au-dedans qu'au-dehors; et ceux qui l'ont examinée de plus près prétendent y avoir reconnu quatre couleurs différentes, comme on a trouvé trois goûts différens dans celle des outardes et des tétras: quoi qu'il en soit, celle des gélinottes est exquise, et c'est de là que lui vient, dit-on, son nom latin *bonasa*, et son nom hongrois *tsckasarmadar*, qui veut dire *oiseau de César*, comme si un si bon morceau devoit être réservé exclusivement pour l'empereur : c'est en effet un morceau fort estimé; et Gesner remarque que c'est le seul qu'on se permettoit de faire reparoître deux fois sur la table des princes.

Dans le royaume de Bohême, on en mange beaucoup au temps de Pâques, comme on mange de l'agneau en France; et l'on s'en envoye en présent les uns aux autres.

Leur nourriture, soit en été, soit en hiver, est à-peu-près la même que celle des tétras : on trouve en été dans

leur ventricule des baies de sorbier, de myrtille et de bruyère, des mûres de ronces, des graines de sureau des Alpes, des siliques de *saltarella*, des chatons de bouleau et de coudrier, etc., et en hiver des baies de genièvre, des boutons de bouleau, des sommités de bruyère, de sapin, de génévrier, et quelques autres plantes toujours vertes : on nourrit aussi les gélinottes qu'on tient captives dans les volières, avec du blé, de l'orge, d'autres grains ; mais elles ont encore cela de commun avec les tétras, qu'elles ne survivent pas long-temps à la perte de leur liberté, soit qu'on les renferme dans des prisons trop étroites et peu convenables, soit que leur naturel sauvage, ou plutôt généreux, ne puisse s'accoutumer à aucune sorte de prison.

La chasse s'en fait en deux temps de l'année, au printemps et en automne ; mais elle réussit sur-tout dans cette saison ; les oiseleurs, et même les chasseurs les attirent avec des appeaux qui

imitent leur cri, et ils ne manquent pas d'amener des chevaux avec eux, parce que c'est une opinion commune que les gélinottes aiment beaucoup ces sortes d'animaux. Autre remarque de chasseurs : si l'on prend d'abord un mâle, la femelle qui le cherche constamment revient plusieurs fois, amenant d'autres mâles à sa suite; au lieu que si c'est la femelle qui est prise la première, le mâle s'attache tout de suite à une autre femelle, et ne reparoît plus : ce qu'il y a de plus certain, c'est que si on surprend un de ces oiseaux mâle ou femelle, et qu'on le fasse lever, c'est toujours avec grand bruit qu'il part, et son instinct le porte à se jeter dans un sapin touffu, où il reste immobile avec une patience singulière pendant tout le temps que le chasseur le guette : ordinairement ces oiseaux ne se posent qu'au centre de l'arbre, c'est-à-dire, dans l'endroit où les branches sortent du tronc.

Selon l'opinion des chasseurs, les gélinottes entrent en amour et se couplent dès les mois d'octobre et de novembre; et il est vrai que dans ce temps l'on ne tue que des mâles, qu'on appelle avec une espèce de sifflet qui imite le cri très-aigu de la femelle; les mâles arrivent à l'appeau en agitant les ailes d'une façon fort bruyante, et on les tire dès qu'ils se sont posés.

Les gélinottes femelles, en leur qualité d'oiseaux pesans, font leur nid à terre, et le cachent d'ordinaire sous des coudriers ou sous la grande fougère de montagne : elles pondent ordinairement douze ou quinze œufs, et même jusqu'à vingt, un peu plus gros que des œufs de pigeons; elles les couvent pendant trois semaines, et n'amènent guère à bien que sept ou huit petits, qui courent dès qu'ils sont éclos, comme font la plupart des oiseaux *brachyptères* ou à *ailes courtes*.

Dès que ces petits sont élevés, et

qu'ils se trouvent en état de voler, les père et mère les éloignent du canton qu'ils se sont approprié, et ces petits, s'assortissant par paires, vont chercher chacun de leur côté un asyle où ils puissent former leur établissement, pondre, couver, et élever aussi des petits, qu'ils traiteront ensuite de la même manière.

Les gélinottes se plaisent dans les forêts où elles trouvent une nourriture convenable, et leur sûreté contre les oiseaux de proie qu'elles redoutent extrêmement, et dont elles se garantissent en se perchant sur les basses branches : quelques-uns ont dit qu'elles préféroient les forêts en montagnes ; mais elles habitent aussi les forêts en plaines, puisqu'on en voit beaucoup aux environs de Nuremberg : elles abondent aussi dans les bois qui sont aux pieds des Alpes, de l'Apennin, et de la montagne des Géans en Silésie, en Pologne, etc. Autrefois, elles étoient

en si grande quantité, selon Varron, dans une petite île de la mer Ligustique, aujourd'hui le golfe de Gênes, qu'on l'appeloit, pour cette raison, *l'île aux gélinottes*.

LA GÉLINOTTE D'ÉCOSSE.

Si cet oiseau est le même que le *Gallus palustris* de Gesner comme le croit M. Brisson, on peut assurer que la figure qu'en donne Gesner, n'est rien moins qu'exacte, puisqu'on n'y voit point de plumes sur les pieds, et qu'on y voit au contraire des barbillons rouges sous le bec; mais aussi ne seroit-il pas plus naturel de soupçonner que cette figure est celle d'un autre oiseau? Quoi qu'il en soit, ce *gallus palustris*, ou *coq de marais*, est un excellent manger; et tout ce qu'on sait de son histoire, c'est qu'il se plaît dans les lieux marécageux, comme son nom de coq de marais le fait assez entendre. Les

auteurs de la *Zoologie Britannique* prétendent que la gélinotte d'Écosse de M. Brisson n'est autre que le *ptarmigan* dans son habit d'été, et que son plumage devient presque tout blanc en hiver; mais il faut qu'il perde aussi en été les plumes qui lui couvrent les doigts; car M. Brisson dit positivement qu'elle n'a de plumes que jusqu'à l'origine des doigts, et le ptarmigan de la Zoologie Britannique en a jusqu'aux ongles; d'ailleurs, ces deux animaux, tels qu'ils sont représentés dans la Zoologie et dans M. Brisson, ne se ressemblent, ni par le port, ni par la physionomie, ni par la conformation totale : quoi qu'il en soit, la gélinotte d'Écosse de M. Brisson est un peu plus grosse que la nôtre, et a la queue plus courte; elle tient de la gélinotte des Pyrénées par la longueur de ses ailes, par ses pieds garnis antérieurement de plumes jusqu'à l'origine des doigts, par la longueur du doigt du milieu, relativement

aux deux latéraux, et par la briéveté du doigt de derrière; elle en diffère en ce que ses doigts sont sans dentelures, et sa queue sans ces deux plumes longues et étroites, qui sont le caractère le plus frappant de la gélinotte des Pyrénées.

LE GANGA, *vulgair.* LA GÉLINOTTE *des Pyrénées.*

Le ganga ou la gélinotte des Pyrénées paroît avoir un naturel tout différent de celui de la vraie gélinotte; car, 1°. il a les ailes beaucoup plus longues, relativement à ses autres dimensions: il doit donc avoir le vol ou rapide ou léger, et conséquemment avoir d'autres habitudes, d'autres mœurs qu'un oiseau pesant; car l'on sait combien les mœurs et le naturel d'un animal dépendent de ses facultés; 2°. nous voyons par les observations du docteur Roussel, citées dans la description de M. Edwards, que cet oiseau, qui vole

par troupes, se tient la plus grande partie de l'année dans les déserts de la Syrie, et ne se rapproche de la ville d'Alep que dans les mois de mai et de juin, et lorsqu'il est contraint par la soif de chercher les lieux où il y a de l'eau : or, nous avons vu dans l'histoire de la gélinotte que c'est un oiseau fort peureux, et qui ne se croit en sûreté contre la serre de l'autour que lorsqu'il est dans les bois les plus épais; autre différence qui n'est peut-être qu'une suite de la première, et qui, jointe à plusieurs autres différences de détail faciles à saisir par la comparaison des figures et des descriptions, pourroit faire douter avec fondement si l'on a eu raison de rapporter à un même genre des natures aussi diverses. Le *ganga*, que les Catalans appellent aussi *perdrix de Garrira*, est à-peu-près de la grosseur d'une perdrix grise; elle a le tour des yeux noir, et point de flammes ou sourcils rouges au-des-

sus des yeux ; le bec presque droit, l'ouverture des narines à la base du bec supérieur et joignant les plumes du front, le devant des pieds couvert de plumes jusqu'à l'origine des doigts, les ailes assez longues, la tige des grandes plumes des ailes noire ; les deux pennes du milieu de la queue une fois plus longues que les autres, et fort étroites dans la partie excédante ; les pennes latérales vont toujours en s'accourcissant de part et d'autre, jusqu'à la dernière. Il est à remarquer que, de tous ces traits qui caractérisent cette prétendue gélinotte des Pyrénées, il n'y en a peut-être pas un seul qui convienne exactement à la gélinotte proprement dite.

La femelle est de la même grosseur que le mâle ; mais elle en diffère par son plumage, dont les couleurs sont moins belles, et par les filets de sa queue qui sont moins longs : il paroît que le mâle a une tache noire sous la

gorge, et que la femelle, au lieu de cette tache, a trois bandes de la même couleur qui lui embrassent le cou en forme de collier.

Cette espèce se trouve dans la plupart des pays chauds de l'ancien continent ; en Espagne, dans les parties méridionales de la France, en Italie, en Syrie, en Turquie et Arabie, en Barbarie, et même au Sénégal.

C'est ici le lieu de rapporter ce que M. Shaw nous apprend du kittaviah ou gélinotte de Barbarie, et qui est tout ce qu'on en sait, afin que le lecteur puisse comparer ses qualités avec celles du ganga ou gélinotte des Pyrénées, et juger si ce sont en effet deux individus de la même espèce.

« Le kittaviah, dit-il, est un oiseau granivore, et qui vole par troupes : il a la forme et la taille d'un pigeon ordinaire, les pieds couverts de petites plumes, et point de doigt postérieur; il se plaît dans les terreins incultes et

stériles; la couleur de son corps est un brun-bleuâtre tacheté de noir; il a le ventre noirâtre et un croissant jaune sous la gorge; chaque plume de la queue a une tache blanche à son extrémité, et celles du milieu sont longues et pointues comme dans le *merops* ou *guespier*; du reste, sa chair est rouge sur la poitrine, mais celle des cuisses est blanche; elle est bonne à manger, et de facile digestion. »

L'ATTAGAS.

Cet oiseau est le francolin de Belon, qu'il ne faut pas confondre, comme ont fait quelques ornithologistes, avec le francolin qu'a décrit Olina; ce sont deux oiseaux très-différens, soit par la forme du corps, soit par les habitudes naturelles : le dernier se tient dans les plaines et les lieux bas; il n'a point ces beaux sourcils couleur de feu, qui donnent à l'autre une physionomie

si distinguée ; il a le cou plus court, le corps plus ramassé, les pieds rougeâtres garnis d'éperons et sans plumes, comme les doigts sans dentelures, c'est-à-dire qu'il n'a presque rien de commun avec le francolin dont il s'agit ici, et auquel, pour prévenir toute équivoque, je conserverai le nom d'*attagas*, qui lui a été donné, dit-on, par onomatopée, et d'après son propre cri.

Les anciens ont beaucoup parlé de l'*attagas* ou *attagen* (car ils emploient indifféremment ces deux noms). Alexandre Myndien nous apprend, dans Athénée, qu'il étoit un peu plus gros qu'une perdrix, et que son plumage, dont le fond tiroit au rougeâtre, étoit émaillé de plusieurs couleurs. Aristophane avoit dit à-peu-près la même chose ; mais Aristote, selon son excellente coutume de faire connoître un objet ignoré par sa comparaison avec des objets communs, compare le plumage

de l'attagen avec celui de la bécasse (σκόλοπαξ). Alexandre Myndien ajoute qu'il a les ailes courtes et le vol pesant; et Théophraste observe qu'il a la propriété qu'ont tous les oiseaux pesans, tels que la perdrix, le coq, le faisan, etc. de naître avec des plumes, et d'être en état de courir au moment qu'il vient d'éclore : de plus, en sa même qualité d'oiseau pesant, il est encore pulvérateur et frugivore, vivant de baies et de grains qu'il trouve, tantôt sur les plantes mêmes, tantôt en grattant la terre avec ses ongles; et, comme il court plus qu'il ne vole, on s'est avisé de le chasser au chien courant, et on y a réussi.

Pline, Elien et quelques autres disent que ces oiseaux perdent la voix en perdant la liberté, et que la même roideur de naturel, qui les rend muets dans l'état de captivité, les rend aussi très-difficiles à apprivoiser. Varron donne cependant la manière de les

élever, et qui est à-peu-près la même que celle dont on élevoit les paons, les faisans, les poules de Numidie, les perdrix, etc.

Pline assure que cet oiseau, qui avoit été fort rare, étoit devenu plus commun de son temps; qu'on en trouvoit en Espagne, dans la Gaule et sur les Alpes, mais que ceux d'Ionie étoient les plus estimés : il dit ailleurs qu'il n'y en avoit point dans l'île de Crête. Aristophane parle de ceux qui se trouvoient aux environs de Mégare, dans l'Achaïe. Clément d'Alexandrie nous apprend que ceux d'Egypte étoient ceux dont les gourmands faisoient le plus de cas : il y en avoit aussi en Phrygie, selon Aulugelle, qui dit que c'est un oiseau asiatique. Apicius donne la manière d'apprêter le francolin, qu'il joint à la perdrix; et S. Jérôme en parle dans ses lettres comme d'un morceau fort recherché.

Maintenant, pour juger si l'*attagen*

des anciens est notre attagas ou francolin, il ne s'agit que de faire l'histoire de cet oiseau d'après les mémoires des modernes, et de comparer.

Cet oiseau est plus gros que la bartavelle, et pèse environ dix-neuf onces; ses yeux sont surmontés par deux sourcils rouges fort grands, lesquels sont formés d'une membrane charnue, arrondie et découpée par le dessus, et qui s'élève plus haut que le sommet de la tête; les ouvertures des narines sont revêtues de petites plumes, qui font un effet assez agréable; le plumage est mêlé de roux, de noir et de blanc; mais la femelle a moins de roux et plus de blanc que le mâle: la membrane de ses sourcils est moins saillante et beaucoup moins découpée, d'un rouge moins vif, et en général les couleurs de son plumage sont plus foibles; de plus, elle est dénuée de ces plumes noires, pointillées de blanc, qui forment au mâle

une huppe sur la tête, et sous le bec une espèce de barbe.

Le mâle et la femelle ont la queue à-peu-près comme la perdrix; mais un peu plus longue; elle est composée de seize pennes, et les deux du milieu sont variées des mêmes couleurs que celles du dos, tandis que toutes les latérales sont noires; les ailes sont fort courtes, elles ont chacune vingt-quatre pennes, et c'est la troisième, à compter du bout de l'aile, qui est la plus longue de toutes : les pieds sont revêtus de plumes jusqu'aux doigts, selon M. Brisson, et jusqu'aux ongles, selon Willulghby : ces ongles sont noirâtres, ainsi que le bec; les doigts gris-brun, et bordés d'une bande membraneuse étroite et dentelée. Belon assure avoir vu dans le même temps, à Venise, des francolins (c'est ainsi qu'il nomme nos *attagas*) dont le plumage étoit tel qu'il vient d'être dit, et d'autres qui étoient tout blancs, et que les Italiens appeloient

du même nom de *francolins*. Ceux-ci ressembloient exactement aux premiers, à l'exception de la couleur ; et, d'un autre côté, ils avoient tant de rapport avec la perdrix blanche de Savoie, que Belon les regarde comme appartenant à l'espèce que Pline a désignée sous le nom de *lagopus altera* : selon cette opinion, qui me paroît fondée, l'*attagen* de Pline seroit notre *attagas à plumage varié ;* et la seconde espèce de *lagopus* seroit notre *attagas blanc*, qui diffère de l'autre attagas par la blancheur de son plumage, et de la première espèce de lagopus appelée vulgairement *perdrix blanche*, soit par sa grandeur, soit par ses pieds, qui ne sont pas velus en dessous.

Tous ces oiseaux, selon Belon, vivent de grains et d'insectes ; la Zoologie Britannique ajoute les sommités de bruyère et les baies des plantes qui croissent sur les montagnes.

L'attagas est en effet un oiseau de

montagne ; Willulghby assure qu'il descend rarement dans les plaines, et même sur le penchant des coteaux, et qu'il ne se plaît que sur les sommets les plus élevés : on le trouve sur les Pyrénées, les Alpes, les montagnes d'Auvergne, de Dauphiné, de Suisse, du pays de Foix, d'Espagne, d'Angleterre, de Sicile, du pays de Vicence, dans la Laponie; enfin sur l'Olympe en Phrygie, où les Grecs modernes l'appellent en langue vulgaire *taginari*, mot évidemment formé de ταγηνάριος que l'on trouve dans Suidas, et qui vient lui-même d'*attagen* ou *attagas*, lequel est le nom primitif.

Quoique cet oiseau soit d'un naturel très-sauvage, on a trouvé dans l'île de Chypre, comme autrefois à Rome, le secret de les nourrir dans des volières, si toutefois l'oiseau dont parle Alexander Benedictus est notre attagas ; ce qui m'en feroit douter, c'est que le francolin représenté *planche* CCXLVI

d'Edwards, et qui venoit certainement de l'île de Chypre, a beaucoup moins de rapport au nôtre que celui d'Olina, et que nous savons d'ailleurs que celui-ci pouvoit s'élever et se nourrir dans les volières.

Ces attagas domestiques peuvent être plus gros que les sauvages; mais ceux-ci sont toujours préférés pour le bon goût de leur chair; on les met au-dessus de la perdrix. A Rome, un *francolino* s'appelle par excellence un morceau de cardinal; au reste, c'est une viande qui se corrompt très-promptement, et qu'il est difficile d'envoyer au loin; aussi les chasseurs ne manquent-ils pas, dès qu'ils les ont tués, de les vider et de leur remplir le ventre de bruyère verte : Pline dit la même chose du *lagopus;* et il faut avouer que tous ces oiseaux ont beaucoup de rapport les uns avec les autres.

Les attagas se recherchent et s'accouplent au printemps : la femelle

pond sur la terre, comme tous les oiseaux pesans; sa ponte est de huit ou dix œufs aigus par l'un des bouts, longs de dix-huit ou vingt lignes, pointillés de rouge-brnn, excepté en une ou deux places aux environs du petit bout : le temps de l'incubation est d'une vingtaine de jours; la couvée reste attachée à la mère, et la suit tout l'été; l'hiver, les petits ayant pris la plus grande partie de leur accroissement, se forment en troupes de quarante ou cinquante, et deviennent singulièrement sauvages : tant qu'ils sont jeunes, ils sont fort sujets à avoir les intestins farcis de vers ou lombrils; quelquefois on les voit voltiger ayant de ces sortes de vers qui leur pendent de l'anus de la longueur d'un pied.

Présentement, si l'on compare ce que les modernes ont dit de notre *attagas* avec ce que les anciens en avoient remarqué, on s'appercevra que les premiers ont été plus exacts à tout dire;

mais en même temps on reconnoîtra que les principaux caractères avoient été très-bien indiqués par les anciens; et l'on conclura de la conformité de ces caractères, que l'*attagen* des anciens et notre *attagas* est un seul et même oiseau.

Au reste, quelque peine que j'aie prise pour démêler les propriétés qui ont été attribuées pêle-mêle aux différentes espèces d'oiseaux auxquelles on a donné le nom de *francolin*, et pour ne donner à notre attagas que celles qui lui convenoient réellement, je dois avouer que je ne suis pas sûr d'avoir toujours également réussi à débrouiller ce chaos; et mon incertitude à cet égard ne vient que de la licence que se sont donnée plusieurs naturalistes, d'appliquer un même nom à des espèces différentes, et plusieurs noms à la même espèce; licence tout-à-fait déraisonnable, et contre laquelle on ne peut trop s'élever, puis-

qu'elle ne tend qu'à obscurcir les matières, et à préparer des tortures infinies à quiconque voudra lier ses propres connoissances et celles de son siècle, avec les découvertes des siècles précédens.

L'ATTAGAS BLANC.

Cet oiseau se trouve sur les montagnes de Suisse, et sur celles qui sont autour de Vicence : je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai dit dans l'histoire de l'attagas ordinaire, sinon que l'oiseau dont Gesner a fait la seconde espèce de *lagopus* me semble être un de ces attagas blancs, quoique dans son plumage le blanc ne soit pur que sur le ventre et sur les ailes, et qu'il soit mêlé plus ou moins de brun et de noir sur le reste du corps ; mais nous avons vu ci-dessus que, parmi les attagas, les mâles avoient moins de blanc que les femelles ; de plus, on sait que la couleur des

jeunes oiseaux, et sur-tout des oiseaux de ce genre, ne prend guère sa consistance qu'après la première année; et comme d'ailleurs tout le reste de la description de Gesner semble fait pour caractériser un attagas, sourcils rouges, mus, arrondis et saillans; pieds velus jusqu'aux ongles, mais non pardessous; bec court et noir; queue courte aussi; habitation sur les montagnes de Suisse, etc. je pense que l'oiseau décrit par Gesner, étoit un attaga blanc, et que c'étoit un mâle encore jeune, qui n'avoit pas pris tout son accroissement, d'autant qu'il ne pesoit que quatorze onces, au lieu de dix-neuf, qui est le poids des attagas ordinaires.

J'en dis autant, et pour les mêmes raisons, de la troisième espèce de *lagopus* de Gesner, et qui paroît être le même oiseau que celui dont le jésuite Rzaczinski parle sous le nom polonais de *Parowa*. Ils ont tous deux une par-

tie des ailes et le ventre blancs, le dos et le reste du corps de couleur variée : tous deux ont les pieds velus, le vol pesant, la chair excellente, et sont de la grosseur d'une jeune poule. Rzaczinski en reconnoît deux espèces : l'une plus petite, que j'ai ici en vue; l'autre plus grosse, et qui pourroit bien être une espèce de gélinotte. Cet auteur ajoute qu'on trouve de ces oiseaux parfaitement blancs dans le Palatinat de Novogorod. Je ne range pas ces oiseaux parmi les lagopèdes, comme a fait M. Brisson de la seconde et de la troisième espèce de *lagopus* de Gesner, parce qu'ils ne sont pas en effet lagopèdes; c'est-à-dire, qu'ils n'ont point les pieds velus par-dessous, et que ce caractère est d'autant plus décisif qu'il est plus anciennement reconnu, et que par conséquent il paroît avoir plus de consistance.

LE LAGOPÈDE.

Cet oiseau est celui auquel on a donné le nom de *perdrix blanche*, mais très-improprement, puisque ce n'est point une perdrix, et qu'il n'est blanc que pendant l'hiver, et à cause du grand froid auquel il est exposé pendant cette saison sur les hautes montagnes des pays du nord, où il se tient ordinairement. Aristote, qui ne connoissoit point le lagopède, savoit que les perdrix, les cailles, les hirondelles, les moineaux, les corbeaux et même les lièvres, les cerfs et les ours, éprouvent, dans les mêmes circonstances, le même changement de couleur. Scaliger y ajoute les aigles, les vautours, les éperviers, les milans, les tourterelles, les renards; et il seroit facile d'alonger cette liste du nom de plusieurs oiseaux et quadrupèdes, sur lesquels le froid produit ou pourroit pro-

duire de semblables effets; d'où il suit que la couleur blanche est ici un attribut variable, et qui ne doit pas être employé comme un caractère distinctif de l'espèce dont il s'agit; et d'autant moins que plusieurs espèces du même genre, telles que celles du petit tétras blanc, selon le docteur Weigandt et Rzaczinski, et de l'attagas blanc, selon Belon, sont sujettes aux mêmes variations dans la couleur de leur plumage; et il est étonnant que Frisch ait ignoré que son francolin blanc de montagne, qui est notre lagopède, y fût aussi sujet, ou que, l'ayant su, il n'en ait point parlé : il dit seulement qu'on lui avoit rapporté qu'on ne voyoit point en été de francolins blancs; et plus bas il ajoute qu'on en avoit quelquefois tiré (sans doute en été) qui avoient les ailes et le dos bruns, mais qu'il n'en avoit jamais vu; c'étoit bien le lieu de dire que ces oiseaux n'étoient blancs que l'hiver, etc.

J'ai dit qu'Aristote ne connoissoit pas notre lagopède; et, quoique ce soit un fait négatif, j'en ai la preuve positive dans ce passage de son histoire des animaux, où il assure que le lièvre est le seul animal qui ait du poil sous les pieds; certainement s'il eût connu un oiseau qui eût eu aussi du poil sous les pieds, il n'auroit pas manqué d'en faire mention dans cet endroit, où il s'occupoit en général, selon sa manière, de la comparaison des parties correspondantes dans les animaux, et par conséquent des plumes des oiseaux, ainsi que des poils des quadrupèdes.

Le nom de lagopède, que je donne à cet oiseau, n'est rien moins qu'un nouveau nom; c'est au contraire celui que Pline et les anciens lui ont donné, qu'on a mal-à-propos appliqué à quelques oiseaux de nuit, lesquels ont le dessus, et non le dessous des pieds, garni de plumes; mais qui doit être conservé exclusivement à l'espèce dont

il s'agit ici, avec d'autant plus de raison, qu'il exprime un attribut unique parmi les oiseaux, qui est d'avoir, comme le lièvre, le dessous des pieds velus.

Pline ajoute à ce caractère distinctif du *lagopus* ou *lagopède*, sa grosseur, qui est celle du pigeon, sa couleur qui est blanche, la qualité de sa chair qui est excellente, son séjour de préférence qui est le sommet des Alpes, enfin, sa nature qui est d'être très-sauvage et peu susceptible d'être apprivoisé; il finit par dire que sa chair se corrompt fort promptement.

L'exactitude laborieuse des modernes a complété cette description à l'antique, qui ne présente que les masses principales; le premier trait qu'ils ont ajouté au tableau, et qui n'eût point échappé à Pline s'il eût vu l'oiseau par lui-même, c'est cette peau glanduleuse qui lui forme au-dessus des yeux des espèces de sourcils rou-

ges, mais d'un rouge plus vif dans le mâle que dans la femelle; celle-ci est aussi plus petite, et n'a point sur la tête les deux traits noirs qui, dans le mâle, vont de la base du bec aux yeux, et même au-delà des yeux en se dirigeant vers les oreilles : à cela près, le mâle et la femelle se ressemblent dans tout le reste, quant à la forme extérieure; et tout ce que j'en dirai dans la suite sera commun à l'un et à l'autre.

La blancheur des lagopèdes n'est pas universelle et sans aucun mélange dans le temps même où ils sont les plus blancs, c'est-à-dire, au milieu de l'hiver; la principale exception est dans les pennes de la queue, dont la plupart sont noires avec un peu de blanc à la pointe; mais il paroît, par les descriptions, que ce ne sont pas constamment les mêmes pennes qui sont dans cette couleur. Dans le sujet que nous avons fait dessiner, et dans d'autres que nous

avons examinés, nous avons trouvé la queue composée de deux rangs de plumes l'un sur l'autre ; celui de dessus blanc en entier, et celui de dessous noir, ayant chacun quatorze plumes. Klein parle d'un oiseau de cette espèce qu'il avoit reçu de Prusse, le 20 janvier 1747, et qui étoit entièrement blanc, excepté le bec, la partie inférieure de la queue et la tige de six pennes de l'aile. Le pasteur lapon Samuel Rhéen, qu'il cite, assure que sa poule de neige, qui est notre lagopède, n'avoit pas une seule plume noire, excepté la femelle qui en avoit une de cette couleur à chaque aile, et la perdrix blanche dont parle Gesner étoit en effet toute blanche, excepté autour des oreilles, où elle avoit quelques marques noires ; les couvertures de la queue qui sont blanches et s'étendent par toute sa longueur, et recouvrent les plumes noires, ont donné lieu à la plupart de ces méprises.

M. Brisson compte dix-huit pennes dans la queue, tandis que Willulghby et la plupart des autres ornithologistes n'en comptent que seize, et qu'il n'y en a réellement que quatorze : il semble que le plumage de cet oiseau, tout variable qu'il est, est sujet à moins de variétés que l'on n'en trouve dans les descriptions des naturalistes. Les ailes ont vingt-quatre pennes, dont la troisième, à compter de la plus extérieure, est la plus longue ; et ces trois pennes, ainsi que les trois suivantes de chaque côté, ont la tige noire lors même qu'elles sont blanches; le duvet qui environne les pieds et les doigts jusqu'aux ongles est fort doux et fort épais, et l'on n'a pas manqué de dire que c'étoient des espèces de gants fourrés que la nature avoit accordés à ces oiseaux, pour les garantir des grands froids auxquels ils sont exposés; leurs ongles sont fort longs, même celui du petit doigt de derrière, celui du doigt

du milieu est creusé par-dessous, selon sa longueur, et les bords en sont tranchans, ce qui lui donne de la facilité pour se creuser des trous dans la neige.

Le lagopède est au moins de la grosseur d'un pigeon privé, selon Willulhgby; il a quatorze à quinze pouces de long, vingt-un à vingt-deux pouces de vol, et pèse quatorze onces; le nôtre est un peu moins gros : mais M. Linnæus a remarqué qu'il y en avoit de différentes grandeurs, et que le plus petit de tous étoit celui des Alpes; il est vrai qu'il ajoute au même endroit, que cet oiseau se trouve dans les forêts des provinces du nord, et sur-tout de la Laponie, ce qui me feroit douter que ce fût la même espèce que notre lagopède des Alpes, qui a des habitudes toutes différentes, puisqu'il ne se plaît que sur les plus hautes montagnes; à moins qu'on ne veuille dire que la température qui règne sur la cime de nos Alpes est à-peu-près la même que

celle des vallées et des forêts de Laponie; mais ce qui achève de me persuader qu'il y a ici confusion d'espèces, c'est le peu d'accord des écrivains sur le cri du lagopède. Belon dit qu'il chante comme la perdrix; Gesner, que sa voix a quelque chose de celle du cerf: Linnæus compare son ramage à un caquet babillard et à un rire moqueur. Enfin, Willulghby parle des plumes des pieds comme d'un duvet doux *(plumulis mollibus)*, et Frisch les compare à des soies de cochon. Or, comment rapporter à la même espèce, des oiseaux qui diffèrent par la grandeur, par les habitudes naturelles, par la voix, par la qualité de leurs plumes, je pourrois encore ajouter par leurs couleurs? car nous avons vu que celle des pennes de la queue n'est rien moins que constante; mais ici les couleurs du plumage sont si variables dans le même individu, qu'il ne seroit pas raisonnable d'en faire le caractère de l'espèce : je me crois

donc fondé à séparer le lagopède des Alpes, des Pyrénées et autres montagnes semblables, d'avec les oiseaux de même genre qui se trouvent dans les forêts et même dans les plaines des pays septentrionaux, et qui paroissent être plutôt des tétras, des gélinottes ou des attagas; et en cela je ne fais que me rapprocher de l'opinion de Pline, qui parle de son *lagopus* comme d'un oiseau propre aux Alpes.

Nous avons vu ci-dessus que le blanc étoit sa livrée d'hiver; celle d'été consiste en des taches brunes semées sans ordre sur un fond blanc: on peut dire néanmoins qu'il n'y a point d'été pour lui, et qu'il est déterminé par sa singulière organisation à ne se plaire que dans une température glaciale: car à mesure que la neige fond sur le penchant des montagnes, il monte et va chercher sur les sommets les plus élevés celle qui ne fond jamais; non-seulement il s'en approche, mais il s'y

creuse des trous, des espèces de clapiers, où il se met à l'abri des rayons du soleil qui paroissent l'offusquer ou l'incommoder : il seroit curieux d'observer de près cet oiseau, d'étudier sa conformation intérieure, la structure de ses organes, de démêler pourquoi le froid lui est si nécessaire, pourquoi il évite le soleil avec tant de soin, tandis que presque tous les êtres animés le desirent, le cherchent, le saluent comme le père de la nature, et reçoivent avec délices les douces influences de sa chaleur féconde et bienfaisante; seroit-ce par les mêmes causes qui obligent les oiseaux de nuit à fuir la lumière? ou les lagopèdes seroient-ils les chacrelas de la famille des oiseaux?

Quoi qu'il en soit, on comprend bien qu'un oiseau de cette nature est difficile à apprivoiser; et Pline le dit expressément, comme nous l'avons vu: cependant Redi parle de deux lagopèdes qu'il nomme *perdrix blanches des*

Pyrénées, et qu'on avoit nourries dans la volière du jardin de *Boboli*, appartenant au grand duc.

Les lagopèdes volent par troupes, et ne volent jamais bien haut, car ce sont des oiseaux pesans : lorsqu'ils voient un homme, ils restent immobiles sur la neige pour n'être point apperçus ; mais ils sont souvent trahis par leur blancheur qui a plus d'éclat que la neige même. Au reste, soit stupidité, soit inexpérience, ils se familiarisent assez aisément avec l'homme ; souvent pour les prendre il ne faut que leur présenter du pain, ou même faire tourner un chapeau devant eux, et saisir le moment où ils s'occupent de ce nouvel objet pour leur passer un lacet dans le cou, ou pour les tuer par-derrière à coups de perche : on dit même qu'ils n'oseront jamais franchir une rangée de pierres alignées grossièrement, comme pour faire la première assise d'une muraille, et qu'ils iront

constamment tout le long de cette humble barrière, jusqu'aux piéges que les chasseurs leur ont préparés.

Ils vivent des chatons, des feuilles et des jeunes pousses de pin, de bouleau, de bruyère, de myrtille, et d'autres plantes qui croissent ordinairement sur les montagnes; et c'est sans doute à la qualité de leur nourriture qu'on doit imputer cette légère amertume qu'on reproche à leur chair, laquelle est d'ailleurs un bon manger; on la regarde comme viande noire, et c'est un gibier très-commun, tant sur le Mont-Cenis que dans toutes les villes et villages à portée des montagnes de Savoie; j'en ai mangé, et je lui trouve beaucoup de ressemblance, pour le goût, avec la chair du lièvre.

Les femelles pondent et couvent leurs œufs à terre, ou plutôt sur les rochers; c'est tout ce qu'on sait de leur façon de se multiplier: il faudroit avoir des ailes pour étudier à fond les

mœurs et les habitudes des oiseaux, et sur-tout de ceux qui ne veulent point se plier au joug de la domesticité, et qui ne se plaisent que dans des lieux inhabitables.

Le lagopède a un très-gros jabot, un gésier musculeux, où l'on trouve de petites pierres mêlées avec les alimens; les intestins longs de trente-six à trente-sept pouces; de gros *cæcum* cannelés et fort longs, mais de longueur inégale, selon Redi, et qui sont souvent pleins de très-petits vers; les tuniques de l'intestin grêle présentent un réseau très-curieux, formé par une multitude de petits vaisseaux, ou plutôt de petites rides disposées avec ordre et symétrie; on a remarqué qu'il avoit le cœur un peu plus petit, et la rate beaucoup plus petite que l'attagas, et que le canal cystique et le conduit hépatique alloient se rendre dans les intestins séparément, et même à une assez grande distance l'un de l'autre.

Je ne puis finir cet article sans remarquer, avec Aldrovande, que parmi les noms divers qui ont été donnés au lagopède, Gesner place celui d'*urblan* comme un mot italien en usage dans la Lombardie; mais que ce mot est tout-à-fait étranger et à la Lombardie et à toute oreille italienne. Il pourroit bien en être de même de *rhoncas* et de *herbey*, autres noms que, selon le même Gesner, les Grisons, qui parlent italien, donnent aux lagopèdes. Dans la partie de la Savoie qui avoisine le Valais, on les nomme *arbenne*, et ce mot, différemment altéré par différens patois, moitié suisse, moitié grison, aura pu produire quelques-uns de ceux dont je viens de parler.

LE LAGOPÈDE *de la baie d'Hudson.*

Les auteurs de la Zoologie Britannique font à M. Brisson un juste reproche de ce qu'il joint, dans une même

liste, le ptarmigon avec la perdrix blanche de M. Edwards, *planche LXXII*, comme ne faisant qu'un seul et même oiseau, tandis que ce sont en effet deux espèces différentes, car la perdrix blanche de M. Edwards est plus de deux fois plus grosse que le ptarmigon, et les couleurs de leur plumage d'été sont aussi fort différentes; celles-là ayant de larges taches de blanc et d'orangé-foncé, et le ptarmigon ayant des mouchetures d'un brun-obscur sur un brun-clair. Du reste, ces mêmes auteurs avouent que la livrée d'hiver de ces oiseaux, est la même, c'est-à-dire, presque entièrement blanche. M. Edwards dit que les pennes latérales de la queue sont noires, même en hiver, avec du blanc au bout; et cependant il ajoute plus bas, qu'un de ces oiseaux qui avoit été tué en hiver, et apporté de la baie d'Hudson par M. Ligt, étoit parfaitement blanc, ce qui prouve de plus en plus combien dans cette es-

pèce les couleurs du plumage sont variables.

La perdrix blanche dont il s'agit ici est de grosseur moyenne entre la perdrix et le faisan ; et elle auroit assez la forme de la perdrix, si elle n'avoit pas la queue un peu longue. Le sujet représenté dans la *planche* LXXII d'Edwards est un coq tel qu'il est au printemps, lorsqu'il commence à prendre sa livrée d'été, et lorsqu'éprouvant les influences de cette saison d'amour il a ses sourcils membraneux plus rouges et plus saillans, plus élevés, tels, en un mot, que ceux de l'attagas ; il a en outre de petites plumes blanches autour des yeux, et d'autres à la base du bec, lesquelles recouvrent les orifices des narines; les deux pennes du milieu sont variées comme celles du cou, les deux suivantes sont blanches, et toutes les autres noirâtres avec du blanc à la pointe, en été comme en hiver.

La livrée d'été ne s'étend que sur la

partie supérieure du corps ; le ventre reste toujours blanc ; les pieds et les doigts sont entièrement couverts de plumes, ou plutôt de poils blancs ; les ongles sont moins courbés qu'ils ne le sont ordinairement dans les oiseaux. Cette perdrix blanche se tient toute l'année à la baie d'Hudson ; elle y passe les nuits dans des trous qu'elle sait se creuser sous la neige, dont la consistance en ces contrées est comme celle d'un sable très-fin. Le matin elle prend son essor et s'élève droit en haut en secouant la neige de dessus ses ailes ; elle mange le matin et le soir, et ne paroît pas craindre le soleil comme notre lagopède des Alpes, puisqu'elle se tient tous les jours exposée à l'action de ses rayons, dans le temps de la journée où ils ont le plus de force. M. Edwards a reçu ce même oiseau de Norwège, qui me paroît faire la nuance entre le lagopède dont il a les pieds, et l'attagas dont il a les grands sourcils rouges.

Oiseaux étrangers qui ont rapport aux Coqs de bruyère, aux Gélinottes, aux Attagas, etc.

I.

LA GÉLINOTTE DU CANADA.

Elle abonde toute l'année dans les terres voisines de la baie d'Hudson : elle y habite par préférence les plaines et les lieux bas ; au lieu que sous un autre ciel, la même espèce, dit M. Ellis, ne se trouve que dans des terres fort élevées, et même au sommet des montagnes : en Canada, elle porte le nom de perdrix.

Le mâle est plus petit que la gélinotte ordinaire, il a les sourcils rouges, les narines couvertes de petites plumes noires, les ailes courtes, les pieds velus jusqu'au bas du tarse, les doigts et les ongles gris, le bec noir; en général, il est d'une couleur fort rembrunie, et

qui n'est égayée que par quelques taches blanches autour des yeux, sur les flancs et en quelques autres endroits.

La femelle est plus petite que le mâle ; elle a les couleurs de son plumage moins sombres et plus variées ; elle lui ressemble dans tout le reste.

L'un et l'autre mangent des pignons de pin, des baies de genevrier, etc. ; on les trouve dans le nord de l'Amérique en très-grande quantité, et on en fait des provisions aux approches de l'hiver, la gelée les saisit et les conserve ; et, à mesure qu'on veut en manger, on les fait dégeler dans l'eau froide.

II.

LE COQ DE BRUYÈRE A FRAISE, ou LA GROSSE GÉLINOTTE *de Canada.*

Elle est un peu plus grosse que la gélinotte ordinaire, et lui ressemble par ses ailes courtes, et en ce que les

plumes qui couvrent ses pieds ne descendent pas jusqu'aux doigts; mais elle n'a ni sourcils rouges ni cercles de cette couleur autour des yeux; ce qui la caractérise, ce sont deux touffes de plumes plus longues que les autres et recourbées en bas, qu'elle a au haut de la poitrine, une de chaque côté : les plumes de ces touffes sont d'un beau noir, ayant sur leurs bords des reflets brillans qui jouent entre la couleur d'or et le vert; l'oiseau peut relever, quand il veut, ces espèces de fausses ailes, qui, lorsqu'elles sont pliées, tombent de part et d'autre, sur la partie supérieure des ailes véritables; le bec, les doigts, les ongles sont d'un brun-rougeâtre.

Cet oiseau, selon M. Edwards, est fort commun dans le Maryland et la Pensylvanie, où on lui donne le nom de *faisan* : cependant il a, par son naturel et ses habitudes, beaucoup plus d'affinité avec le tétras ou coq de

bruyère : il tient le milieu pour la grosseur entre le faisan et la perdrix; ses pieds sont garnis de plumes, et ses doigts dentelés sur les bords comme ceux des tétras; son bec est semblable à celui du coq ordinaire; l'ouverture des narines est recouverte par de petites plumes qui naissent de la base du bec, et se dirigent en avant; tout le dessus du corps, compris la tête, la queue et les ailes, est émaillé de différentes couleurs brunes, plus ou moins claires, d'orangé et de noir; la gorge est d'un orangé brillant, quoiqu'un peu foncé; l'estomac, le ventre et les cuisses ont des taches noires en forme de croissant, distribuées avec régularité sur un fond blanc; il a sur la tête et autour du cou, de longues plumes, dont il peut, en les redressant à son gré, se former une huppe et une sorte de fraise, ce qu'il fait principalement lorsqu'il est en amour; il relève en même temps les plumes de sa queue

en faisant la roue, gonflant son jabot, traînant les ailes, et accompagnant son action d'un bruit sourd et d'un bourdonnement semblable à celui du coq d'Inde; et il a de plus, pour rappeler sa femelle, un battement d'ailes très-singulier et assez fort pour se faire entendre à un demi-mille de distance par un temps calme; il se plaît à cet exercice au printemps et en automne, qui sont le temps de sa chaleur, et il le répète tous les jours à des heures réglées; savoir, à neuf heures du matin, et sur les quatre heures du soir, mais toujours étant posé sur un tronc sec : lorsqu'il commence, il met d'abord un intervalle d'environ deux secondes entre chaque battement, puis accélérant la vîtesse par degrés, les coups se succèdent à la fin avec tant de rapidité, qu'ils ne font plus qu'un petit bruit continu, semblable à celui d'un tambour, d'autres disent d'un tonnerre éloigné : ce bruit dure environ une

minute, et recommence par les mêmes gradations après sept ou huit minutes de repos; tout ce bruit n'est qu'une invitation d'amour que le mâle adresse à ses femelles, que celles-ci entendent de loin, et qui devient l'annonce d'une génération nouvelle, mais qui ne devient aussi que trop souvent un signal de destruction; car les chasseurs avertis par ce bruit, qui n'est point pour eux, s'approchent de l'oiseau sans être apperçus, et saisissent le moment de cette espèce de convulsion pour les tirer à coup sûr : je dis sans en être apperçus; car dès que cet oiseau voit un homme, il s'arrête aussitôt, fût-il dans la plus grande violence de son mouvement, et il s'envole à trois ou quatre cents pas : ce sont bien là les habitudes de nos tétras d'Europe et leurs mœurs, quoiqu'un peu outrées.

La nourriture ordinaire de ceux de Pensylvanie, sont les grains, les fruits, les raisins, et sur-tout les baies de lierre,

ce qui est remarquable, parce que ces baies sont un poison pour plusieurs animaux.

Ils ne couvent que deux fois l'année, apparemment au printemps et en automne, qui sont les deux saisons où le mâle bat des ailes: ils font leurs nids à terre avec des feuilles, ou à côté d'un tronc sec couché par terre ou au pied d'un arbre debout, ce qui dénote un oiseau pesant : ils pondent de douze à seize œufs, et les couvent environ trois semaines; la mère a fort à cœur la conservation de ses petits; elle s'expose à tout pour les défendre, et cherche à attirer sur elle-même les dangers qui les menacent; ses petits, de leur côté, savent se cacher très-finement dans les feuilles; mais tout cela n'empêche pas que les oiseaux de proie n'en détruisent beaucoup : la couvée forme une compagnie qui ne se divise qu'au printemps de l'année suivante.

Ces oiseaux sont fort sauvages, et

rien ne peut les apprivoiser; si on en fait couver par des poules ordinaires, ils s'échapperont et s'enfuiront dans les bois presque aussitôt qu'ils seront éclos.

Leur chair est blanche et très-bonne à manger: seroit-ce par cette raison que les oiseaux de proie leur donnent la chasse avec tant d'acharnement? Nous avons eu déjà ce soupçon à l'occasion des tétras d'Europe; s'il étoit confirmé par un nombre suffisant d'observations, il s'ensuivroit non-seulement que la voracité n'exclut pas toujours un appétit de préférence, mais que l'oiseau de proie est à-peu-près de même goût que l'homme, et ce seroit une analogie de plus entre les deux espèces.

III. L'OISEAU d'Amérique qu'on peut appeler gélinotte à longue queue, dessiné et décrit par M. Edwards, sous le nom de *heath cock* ou *grous*, coq de bruyère de la baie d'Hudson, et qui me paroît être plus voisin des gélinottes que des coqs de bruyère, ou des faisans

dont on lui a aussi donné le nom : cette gélinotte à longue queue, représentée dans la *planche CXVII* de M. Edwards, est une femelle ; elle a la grosseur, la couleur et la longue queue du faisan ; le plumage du mâle est plus rembruni, plus lustré, et il a des reflets à l'endroit du cou : ce mâle se tient aussi très-droit, et il a la démarche fière ; différences qui se retrouvent constamment entre le mâle et la femelle dans toutes les espèces qui appartiennent à ce genre d'oiseau. M. Edwards n'a pas osé donner des sourcils rouges à cette femelle, parce qu'il n'a vu que l'oiseau empaillé, sur lequel ce caractère n'étoit point assez apparent ; les pieds étoient pattus, les doigts dentelés sur les bords, le doigt postérieur fort court.

A la baie d'Hudson, on donne à ces gélinottes le nom de *faisan ;* en effet, ils font, par leur longue queue, la nuance entre les gélinottes et les faisans ; les deux pennes du milieu de cette queue,

excèdent d'environ deux pouces les deux suivantes de part et d'autre, et ainsi de suite : ces oiseaux se trouvent aussi en Virginie, dans les bois et lieux inhabités.

LA PERDRIX GRISE.

Quoiqu'Aldrovande, jugeant des autres pays par celui qu'il habitoit, dise que les perdrix grises sont communes par-tout, il est certain néanmoins qu'il n'y en a point dans l'île de Crête ; et il est probable qu'il n'y en a jamais eu dans la Grèce, puisqu'Athénée marque de la surprise de ce que toutes les perdrix d'Italie n'avoient pas le bec rouge, comme elles l'avoient en Grèce ; elles ne sont pas même également communes dans toutes les parties de l'Europe ; et il paroît en général qu'elles fuyent la grande chaleur comme le grand froid, car on n'en voit point en Afrique, ni en Laponie ; et les provinces les plus tempérées de la France et

de l'Allemagne, sont celles où elles abondent le plus : il est vrai que Boterius a dit qu'il n'y avoit point de perdrix en Irlande; mais cela doit s'entendre des perdrix rouges qui ne se trouvent pas même en Angleterre (selon les meilleurs auteurs de cette nation), et qui ne se sont pas encore avancées de ce côté-là au-delà des îles de Jersey et Guernesey. La perdrix grise est assez répandue en Suède, où M. Linnæus dit qu'elle passe l'hiver sous la neige dans des espèces de clapiers qui ont deux ouvertures; cette manière d'hiverner sous la neige ressemble fort à la perdrix blanche dont nous avons donné l'histoire sous le nom de *lagopède;* et si ce fait n'étoit point attesté par un homme de la réputation de M. Linnæus, j'y soupçonnerois quelque méprise, d'autant plus qu'en France, les longs hivers, et sur-tout ceux où il tombe beaucoup de neige, détruisent une grande quantité de perdrix : enfin,

comme c'est un oiseau fort pesant, je doute qu'il ait passé en Amérique ; et je soupçonne que les oiseaux du Nouveau-Monde, qu'on a voulu rapporter au genre des perdrix, en seront séparés dès qu'ils seront mieux connus.

La perdrix grise diffère, à bien des égards, de la rouge ; mais ce qui m'autorise principalement à en faire deux espèces distinctes, c'est que, selon la remarque du petit nombre de chasseurs qui savent observer, quoiqu'elles se tiennent quelquefois dans les mêmes endroits, elles ne se mêlent point l'une avec l'autre, et que, si l'on a vu quelquefois un mâle vacant de l'une des deux espèces s'attacher à une paire de l'autre espèce, la suivre, et donner des marques d'empressement et même de jalousie, jamais on ne l'a vu s'accoupler avec la femelle, quoiqu'il éprouvât tout ce qu'une privation forcée et le spectacle perpétuel d'un couple heureux pouvoient ajouter au penchant

de la nature et aux influences du printemps.

La perdrix grise est aussi d'un naturel plus doux que la rouge, et n'est point difficile à apprivoiser; lorsqu'elle n'est point tourmentée, elle se familiarise aisément avec l'homme: cependant on n'en a jamais formé de troupeaux qui aussent se laisser conduire comme font les perdrix rouges; car Olina nous avertit que c'est de cette dernière espèce que l'on doit entendre ce que les voyageurs nous disent en général de ces nombreux troupeaux de perdrix qu'on élève dans quelques îles de la Méditerranée. Les perdrix grises ont aussi l'instinct plus social entr'elles; car chaque famille vit toujours réunie en une seule bande, qu'on appelle *volée* ou *compagnie*, jusqu'au temps où l'amour, qui l'avoit formée, la divise pour en unir les membres plus étroitement deux à deux; celles même dont, par quelque accident, les pontes n'ont

point réussi, se rejoignant ensemble et aux débris des compagnies qui ont le plus souffert, forment, sur la fin de l'été, de nouvelles compagnies souvent plus nombreuses que les premières, et qui subsistent jusqu'à la pariade de l'année suivante.

Ces oiseaux se plaisent dans les pays à blé, et sur-tout dans ceux où les terres sont bien cultivées et marnées, sans doute parce qu'ils y trouvent une nourriture plus abondante, soit en grains, soit en insectes, ou peut-être aussi parce que les sels de la marne, qui contribuent si fort à la fécondité du sol, sont analogues à leur tempérament ou à leur goût : les perdrix grises aiment la pleine campagne, et ne se réfugient dans les taillis et les vignes que lorsqu'elles sont poursuivies par le chasseur ou par l'oiseau de proie; mais jamais elles ne s'enfoncent dans les forêts, et l'on dit même assez communément qu'elles ne passent jamais la nuit dans

les buissons ni dans les vignes; cependant on a trouvé un nid de perdrix dans un buisson, au pied d'une vigne. Elles commencent à s'apparier dès la fin de l'hiver, après les grandes gelées, c'est-à-dire que chaque mâle cherche alors à s'assortir avec une femelle; mais ce nouvel arrangement ne se fait pas sans qu'il y ait entre les mâles, et quelquefois entre les femelles, des combats fort vifs : faire la guerre et l'amour ne sont presque qu'une même chose pour la plupart des animaux, et sur-tout pour ceux en qui l'amour est un besoin aussi pressant qu'il l'est pour la perdrix; aussi les femelles de cette espèce pondent-elles sans avoir eu de commerce avec le mâle, comme les poules ordinaires. Lorsque les perdrix sont une fois appariées, elles ne se quittent plus, et vivent dans une union et une fidélité à toute épreuve : quelquefois, lorsqu'après la pariade il survient des froids un peu vifs, toutes ces pai-

res se réunissent et se reforment en compagnie.

Les perdrix grises ne s'accouplent guère, du moins en France, que sur la fin de mars, plus d'un mois après qu'elles ont commencé de s'apparier, et elles ne se mettent à pondre que dans les mois de mai et même de juin, lorsque l'hiver a été long : en général, elles font leurs nids sans beaucoup de soins et d'apprêts; un peu d'herbe et de paille grossièrement arrangées dans le pas d'un bœuf ou d'un cheval, quelquefois même celle qui s'y trouve naturellement, il ne leur en faut pas davantage : cependant on a remarqué que les femelles un peu âgées, et déjà instruites par l'expérience des pontes précédentes, apportoient plus de précaution que les toutes jeunes, soit pour garantir le nid des eaux qui pourroient le submerger, soit pour le mettre en sûreté contre leurs ennemis, en choisissant un endroit un peu élevé, et

défendu naturellement par des broussailles : elles pondent ordinairement de quinze à vingt œufs, et quelquefois jusqu'à vingt-cinq ; mais les couvées des toutes jeunes et celles des vieilles sont beaucoup moins nombreuses, ainsi que les secondes couvées que des perdrix de bon âge recommencent lorsque la première n'a pas réussi, et qu'on appelle en certains pays des *recoquées* : ces œufs sont à-peu-près de la couleur de ceux du pigeon ; Pline dit qu'ils sont blancs ; la durée de l'incubation est d'environ trois semaines, un peu plus, un peu moins, suivant les degrés de chaleur.

La femelle se charge seule de couver, et, pendant ce temps, elle éprouve une mue considérable, car presque toutes les plumes du ventre lui tombent ; elle couve avec beaucoup d'assiduité, et on prétend qu'elle ne quitte jamais ses œufs sans les couvrir de feuilles ; le mâle se tient ordinairement

à portée du nid, attentif à la femelle, et toujours prêt à l'accompagner lorsqu'elle se lève pour aller chercher de la nourriture; et son attachement est si fidèle et si pur, qu'il préfère ces devoirs pénibles à des plaisirs faciles que lui annoncent les cris répétés des autres perdrix, auxquels il répond quelquefois, mais qui ne lui font jamais abandonner sa femelle pour suivre l'étrangère. Au bout du temps marqué, lorsque la saison est favorable et que la couvée va bien, les petits percent leur coque assez facilement, courent au moment même qu'ils éclosent, et souvent emportent avec eux une partie de leur coquille; mais il arrive aussi quelquefois qu'ils ne peuvent forcer leur prison, et qu'ils meurent à la peine: dans ce cas, on trouve les plumes du jeune oiseau collées contre les parois intérieures de l'œuf, et cela doit arriver nécessairement toutes les fois que l'œuf a éprouvé une chaleur

trop forte. Pour remédier à cet inconvénient, on met les œufs dans l'eau pendant cinq ou six minutes, l'œuf pompe à travers sa coquille les parties les plus ténues de l'eau, et l'effet de cette humidité est de disposer les plumes qui sont collées à la coquille à s'en détacher plus facilement ; peut-être aussi que cette espèce de bain rafraîchit le jeune oiseau, et lui donne assez de force pour briser sa coquille avec le bec : il en est de même des pigeons, et probablement de plusieurs oiseaux utiles dont on pourra sauver un grand nombre par le procédé que je viens d'indiquer, ou par quelqu'autre procédé analogue.

Le mâle, qui n'a point pris de part au soin de couver les œufs, partage avec la mère celui d'élever les petits ; ils les mènent en commun, les appellent sans cesse, leur montrent la nourriture qui leur convient, et leur apprennent à se la procurer en grattant

la terre avec leurs ongles ; il n'est pas rare de les trouver accroupis l'un auprès de l'autre, et couvrant de leurs ailes leurs petits poussins, dont les têtes sortent de tous côtés avec des yeux fort vifs : dans ce cas, le père et la mère se déterminent difficilement à partir, et un chasseur qui aime la conservation du gibier se détermine encore plus difficilement à les troubler dans une fonction si intéressante ; mais enfin si un chien s'emporte, et qu'il les approche de trop près, c'est toujours le mâle qui part le premier en poussant des cris particuliers, réservés pour cette seule circonstance ; il ne manque guère de se poser à trente ou quarante pas, et on en a vu plusieurs fois revenir sur le chien en battant des ailes, tant l'amour paternel inspire de courage aux animaux les plus timides ! mais quelquefois il inspire encore à ceux-ci une sorte de prudence, et des moyens combinés pour

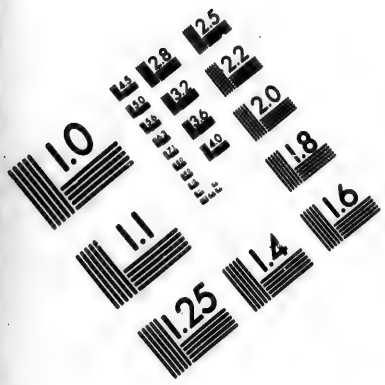
sauver leur couvée : on a vu le mâle, après s'être présenté, prendre la fuite, mais fuir pesamment et en traînant l'aile, comme pour attirer l'ennemi par l'espérance d'une proie facile, et, fuyant toujours assez pour n'être point pris, mais pas assez pour décourager le chasseur, il l'écarte de plus en plus de la couvée; d'autre côté, la femelle, qui part un instant après le mâle, s'éloigne beaucoup plus, et toujours dans une autre direction ; à peine s'est-elle abattue, qu'elle revient sur-le-champ en courant le long des sillons, et s'approche de ses petits, qui se sont blottis, chacun de son côté, dans les herbes et dans les feuilles ; elle les rassemble promptement, et, avant que le chien qui s'est emporté après le mâle ait eu le temps de revenir, elle les a déjà emmenés fort loin sans que le chasseur ait entendu le moindre bruit. C'est une remarque assez généralement vraie parmi les animaux que l'ardeur

qu'ils éprouvent pour l'acte de la génération est la mesure des soins qu'ils prennent pour le produit de cet acte : tout est conséquent dans la nature, et la perdrix en est un exemple; car il y a peu d'oiseaux aussi lascifs, comme il en est peu qui soignent leurs petits avec une vigilance plus assidue et plus courageuse : cet amour de la couvée dégénère quelquefois en fureur contre les couvées étrangères, que la mère poursuit souvent et maltraite à grands coups de bec.

Les perdreaux ont les pieds jaunes en naissant; cette couleur s'éclaircit ensuite, et devient blanchâtre, puis elle brunit, et enfin devient tout-à-fait noire dans les perdrix de trois ou quatre ans : c'est un moyen de connoître toujours leur âge; on le connoît encore à la forme de la dernière plume de l'aile, laquelle est pointue après la première mue, et qui l'année suivante est entièrement arrondie.

La première nourriture des perdreaux, ce sont les œufs de fourmis, les petits insectes qu'ils trouvent sur la terre, et les herbes; ceux qu'on nourrit dans les maisons [illegible] la graine assez long-temps, [illegible] apparence que c'est leur de[illegible]ourriture; à tout âge ils préf[illegible]t la laitue, la chicorée, le mouron, le laiteron, le seneçon, et même la pointe des blés verts : dès le mois de novembre on leur en trouve le jabot rempli, et pendant l'hiver ils savent bien l'aller chercher sous la neige; lorsqu'elle est endurcie par la gelée, ils sont réduits à aller auprès des fontaines chaudes qui ne sont point glacées, et à vivre des herbes qui croissent sur leurs bords, et qui leur sont très-contraires : en été on ne les voit pas boire.

Ce n'est qu'après trois mois passés que les jeunes perdreaux poussent le rouge; car les perdrix grises ont aussi du rouge à côté des tempes, entre l'œil



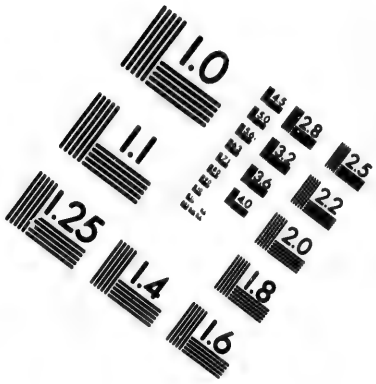
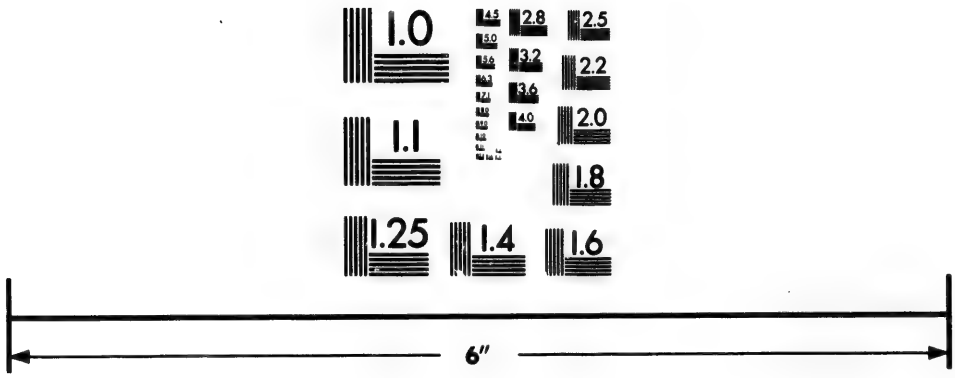
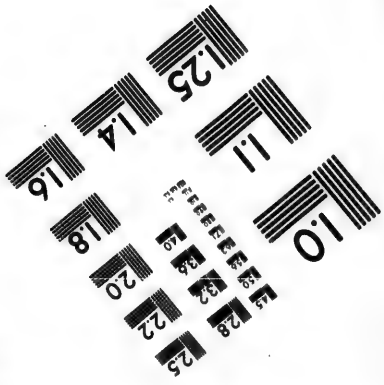


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

28
32
25
22
20
18

11
10

et l'oreille, et le moment où ce rouge commence à paroître est un temps de crise pour ces oiseaux, comme pour tous les autres qui sont dans ce cas; cette crise annonce l'âge adulte : avant ce temps ils sont délicats, ont peu d'aile, et craignent beaucoup l'humidité; mais, après qu'il est passé, ils deviennent robustes, commencent à avoir de l'aile, à partir tous ensemble, à ne se plus quitter; et, si on est parvenu à disperser la compagnie, ils savent se réunir malgré les précautions du chasseur.

C'est en se rappelant qu'ils se réunissent; tout le monde connoît le chant des perdrix, qui est fort peu agréable: c'est moins un chant ou un ramage, qu'un cri aigre imitant assez bien le bruit d'une scie; et ce n'est pas sans intention que les mythologistes ont métamorphosé en perdrix l'inventeur de cet instrument : le chant du mâle ne diffère de celui de la femelle qu'en

ce qu'il est plus fort et plus traînant; le mâle se distingue encore de la femelle par un éperon obtus qu'il a à chaque pied, et par une marque noire en forme de fer à cheval qu'il a sous le ventre, et que la femelle n'a pas.

Dans cette espèce, comme dans beaucoup d'autres, il naît plus de mâles que de femelles, et il importe, pour la réussite des couvées, de détruire les mâles surnuméraires, qui ne font que troubler les paires assorties et nuire à la propagation. La manière la plus usitée de les prendre, c'est de les faire rappeler au temps de la pariade par une femelle à qui, dans cette circonstance, on donne le nom de *chanterelle ;* la meilleure pour cet usage est celle qui a été prise vieille; les mâles accourent à sa voix et se livrent aux chasseurs, ou donnent dans les piéges qu'on leur a tendus; cet appeau naturel les attire si puissamment, qu'on en a vu venir sur le toit des maisons et jusque sur

l'épaule de l'oiseleur : parmi les piéges qu'on peut leur tendre pour s'en rendre maître, le plus sûr et le moins sujet à inconvéniens, c'est la tonnelle, espèce de grande nasse où sont poussées les perdrix par un homme déguisé à-peu-près en vache, et pour que l'illusion soit plus complète, tenant en sa main une de ces petites clochettes qu'on met au cou du bétail ; lorsqu'elles sont engagées dans les filets, on choisit à la main les mâles superflus, quelquefois même tous les mâles, et on donne la liberté aux femelles.

Les perdrix grises sont oiseaux sédentaires, qui non seulement restent dans le même pays, mais qui s'écartent le moins qu'ils vent du canton où ils ont passé leur jeunesse, et qui y reviennent toujours : elles craignent beaucoup l'oiseau de proie ; lorsqu'elles l'ont apperçu, elles se mettent en tas les unes contre les autres, et tiennent ferme, quoique l'oiseau, qui les voit

aussi fort bien, les approche de très-près en rasant la terre, pour tâcher d'en faire partir quelqu'une et de la prendre au vol. Au milieu de tant d'ennemis et de dangers, on sent bien qu'il en est peu qui vivent âge de perdrix; quelques-uns fixent la durée de leur vie à sept années, et prétendent que la force de l'âge et le temps de la pleine ponte est de deux à trois ans, et qu'à six elles ne pondent plus. Olina dit qu'elles vivent douze ou quinze ans.

On a tenté avec succès de les multiplier dans les parcs, pour en peupler les terres qui en étoient dénuées, et l'on a reconnu qu'on pouvoit les élever, à très-peu près, comme nous avons dit qu'on élevoit les faisans; seulement il ne faut pas compter sur les œufs des perdrix domestiques. Il est rare qu'elles pondent dans cet état, encore plus rare qu'elles s'apparient et s'accouplent; mais on ne les a jamais vu cou-

ver en prison, je veux dire renfermées dans ces parquets où les faisans multiplient si aisément. On est donc réduit à faire chercher par la campagne des œufs de perdrix sauvages, et à les faire couver par des poules ordinaires : chaque poule peut en faire éclore environ deux douzaines, et mener pareil nombre de petits après qu'ils sont éclos : ils suivront cette étrangère comme ils auroient suivi leur propre mère, mais ils ne reconnoissent pas si bien sa voix; ils la reconnoissent cependant jusqu'à un certain point, et une perdrix ainsi élevée, en conserve toute sa vie l'habitude de chanter aussitôt qu'elle entend des poules.

Les perdreaux gris sont beaucoup moins délicats à élever que les rouges, et moins sujets aux maladies, au moins dans notre pays, ce qui feroit croire que c'est leur climat naturel. Il n'est pas même nécessaire de leur donner des œufs de fourmis, et l'on peut les

nourrir, comme les poulets ordinaires, avec la mie de pain, les œufs durs, etc. Lorqu'ils sont assez forts, et qu'ils commencent à trouver par eux-mêmes leur subsistance, on les lâche dans l'endroit même où on les a élevés, et dont, comme je l'ai dit, ils ne s'éloignent jamais beaucoup.

La chair de la perdrix grise est connue depuis très-long-temps pour être une nourriture exquise et salutaire ; elle a deux bonnes qualités qui sont rarement réunies, c'est d'être succulente sans être grasse. Ces oiseaux ont vingt-deux pennes à chaque aile, et dix-huit à la queue, dont les quatre du milieu sont de la couleur du dos.

Les ouvertures des narines qui se trouvent à la base du bec sont plus qu'à demi recouvertes par un opercule de même couleur que le bec, mais d'une substance plus molle, comme dans les poules. L'espace sans plumes, qui est entre l'œil et l'oreille, est d'un rouge

plus vif dans le mâle que dans la femelle.

Le tube intestinal a environ deux pieds et demi de long, les deux *cæcum* cinq à six pouces chacun. Le jabot est fort petit, et le gésier se trouve plein de graviers mêlés avec la nourriture, comme c'est l'ordinaire dans les granivores.

LA PERDRIX GRISE-BLANCHE.

Cette perdrix a été connue d'Aristote, et observée par Scaliger, puisque tous deux parlent de perdrix blanche, et on ne peut point soupçonner que ni l'un ni l'autre ait voulu parler du lagopède appelé mal-à-propos *perdrix blanche* par quelques-uns; car pour ce qui regarde Aristote, il ne pouvoit avoir en vue le lagopède, qui est étranger à la Grèce, à l'Asie, et à tous les pays où il avoit des correspondances, et ce qui le prouve, c'est qu'il n'a jamais parlé de la propriété caractéris-

tique de cet oiseau, qui est d'avoir les pieds velus jusque sous les doigts; et à l'égard de Scaliger, il n'a pu confondre ces deux espèces, puisque dans le même chapitre où il parle de la perdrix blanche qu'il a mangée, il parle un peu plus bas et fort au long du *lagopus* de Pline, qui a les pieds couverts de plumes, et qui est notre vrai lagopède.

Au reste, il s'en faut bien que la perdrix grise-blanche soit aussi blanche que le lagopède: il n'y a que le fond de son plumage qui soit de cette couleur; et l'on voit sur ce fond blanc les mêmes mouchetures que dans la perdrix grise, et distribuées dans le même ordre; mais ce qui achève de démontrer que cette différence dans la couleur du plumage n'est qu'une altération accidentelle, un effet particulier, et un not une variété proprement dite, et qui n'empêche point qu'on ne doive regarder la perdrix blanche comme appartenante à l'espèce de la perdrix

grise, c'est que, selon les naturalistes, et même selon les chasseurs, elle se mêle et va de compagnie avec elle. Un de mes amis en a vu une compagnie de dix ou douze qui étoient toutes blanches, et les a aussi vu se mêler avec les grises au temps de la pariade; ces perdrix blanches avoient les yeux ou plutôt les prunelles rouges, comme les ont les lapins blancs, les souris blanches, etc. le bec et les pieds étoient de couleur de plomb.

LA PETITE PERDRIX GRISE.

J'APPELLE ainsi la perdrix de Damas d'Aldrovande, qui est probablement la même que la petite perdrix de passage qui se montre de temps en temps en différentes provinces de France.

Elle ne diffère pas seulement de la perdrix grise par sa taille, qui est constamment plus petite, mais encore par son bec qui est plus alongé, par la couleur jaune de ses pieds, et sur-tout par

l'habitude qu'elle a de changer de lieu et de voyager. On en voit quelquefois dans la Brie et ailleurs, passer par bandes très-nombreuses, et poursuivre leur chemin sans s'arrêter. Un chasseur des environs de Montbard, qui chassoit à la chanterelle, au mois de mars dernier (1770), en vit une volée de cent cinquante ou deux cents, qui parut se détourner, attirée par le cri de la chanterelle; mais qui, dès le lendemain, avoit entièrement disparu: ce seul fait, qui est très-certain, annonce et les rapports et les différences qu'il y a entre ces deux perdrix; les rapports, puisque ces perdrix étrangères furent attirées par le chant d'une perdrix grise; les différences, puisque ces étrangères traversèrent si rapidement un pays qui convient aux perdrix grises et même aux rouges, les unes et les autres y demeurant toute l'année; et ces différences supposent un autre instinct, et par conséquent

une autre organisation, et au moins une autre race.

Il ne faut pas confondre cette perdrix de Damas ou de Syrie, avec la *syroperdix* d'Elien, que l'on trouvoit aux environs d'Antioche, qui avoit le plumage noir, le bec de couleur fauve, la chair plus compacte et de meilleur goût, et le naturel plus sauvage que les autres perdrix, car les couleurs, comme l'on voit, ne se rapportent point; et Elien ne dit pas que sa *syroperdix* soit un oiseau de passage : il ajoute, comme une singularité, qu'elle mangeoit des pierres, ce qui cependant est assez ordinaire dans les granivores. Scaliger rapporte, comme témoin oculaire, un fait beaucoup plus singulier, qui a rapport à celui-ci : c'est que dans un canton de la Gascogne où le terrein est fort sablonneux, la chair des perdrix étoit remplie d'une quantité de petits grains de sable fort incommodes.

LA PERDRIX DE MONTAGNE.

Je fais une race distincte de cette perdrix, parce qu'elle ne ressemble ni à l'espèce grise ni à la rouge : mais il seroit difficile d'assigner celle de ces deux espèces à laquelle elle doit se rapporter; car si d'un côté l'on assure qu'elle se mêle quelquefois avec les perdrix grises, d'un autre côté sa demeure ordinaire sur les montagnes, et la couleur rouge de son bec et de ses pieds la rapprochent aussi beaucoup des perdrix rouges, avec qui je soupçonne fort qu'elle se mêle comme avec les grises; et, par ces raisons, je suis porté à la regarder comme une race intermédiaire entre ces deux espèces principales : elle est à-peu-près de la grosseur de la perdrix grise, et elle a vingt pennes à la queue.

LES PERDRIX ROUGES.

LA BARTAVELLE, ou PERDRIX GRECQUE.

C'est aux perdrix rouges, et principalement à la bartavelle, que doit se rapporter tout ce que les anciens ont dit de la perdrix. Aristote devoit mieux connoître la perdrix grecque qu'aucune autre, et ne pouvoit guère connoître que des perdrix rouges, puisque ce sont les seules qui se trouvent dans la Grèce, dans les îles de la Méditerranée, et, selon toute apparence, dans la partie de l'Asie conquise par Alexandre, laquelle est à-peu-près située sous le même climat que la Grèce et la Méditerranée, et qui étoit probablement celle où Aristote avoit ses principales correspondances : à l'égard des naturalistes qui sont venus depuis, tels que Pline, Athénée, etc. on voit assez clairement que, quoiqu'ils connus-

sent en Italie des perdrix autres que des rouges, ils se sont contentés de copier ce qu'Aristote avoit dit des perdrix rouges: il est vrai que ce dernier reconnoît une différence dans le chant des perdrix; mais on ne peut en conclure légitimement une différence dans l'espèce, car la diversité du chant dépend souvent de celle de l'âge et du sexe; elle a lieu quelquefois dans le même individu, et elle peut être l'effet de quelque cause particulière, et même de l'influence du climat, selon les anciens eux-mêmes, puisqu'Athénée prétend que les perdrix qui passoient de l'Attique dans la Béotie se reconnoissoient à ce qu'elles avoient changé de cri; d'ailleurs, Théophraste, qui remarque aussi quelques variétés dans la voix des perdrix, relativement aux pays qu'elles habitent, suppose expressément que toutes ces perdrix ne sont point d'espèces différentes, puisqu'il parle de leurs différentes voix

dans son livre *de variâ voce Avium ejusdem generis*.

En examinant ce que les anciens ont dit ou répété de cet oiseau, j'y ai trouvé un assez grand nombre de faits vrais et d'observations exactes, mêlés d'exagérations et de fables, dont quelques modernes se sont moqués, ce qui n'étoit pas difficile, mais dont je me propose ici de rechercher le fondement dans les mœurs et le naturel même de la perdrix.

Aristote, après avoir dit que c'est un oiseau pulvérateur, qui a un jabot, un gésier et de très-petits *cœcum*, qui vit quinze ans et davantage; qui, de même que tous les autres oiseaux qui ont le vol pesant, ne construit point de nid, mais pond ses œufs à plate-terre, sur un peu d'herbe ou de feuilles arrangées négligemment, et cependant en un lieu bien exposé et défendu contre les oiseaux de proie; que dans cette espèce, qui est très-lascive, les

mâles se battent entr'eux avec acharnement dans la saison de l'amour ; que les femelles pondent des œufs sans avoir eu commerce avec le mâle ; que le mâle et la femelle s'accouplent en ouvrant le bec et tirant la langue ; que leur ponte ordinaire est de douze ou quinze œufs ; qu'elles sont quelquefois si pressées de pondre que leurs œufs leur échappent par-tout où elles se trouvent ; Aristote, dis-je, après avoir dit toutes ces choses qui sont incontestables et confirmées par le témoignage de nos observateurs, ajoute plusieurs circonstances où le vrai paroît être mêlé avec le faux, et qu'il suffit d'analyser pour en tirer la vérité pure de tout mélange.

Il dit donc, 1°. que les perdrix femelles déposent la plus grande partie de leurs œufs dans un lieu caché, pour les garantir de la pétulance du mâle qui cherche à les détruire, comme faisant obstacle à ses plaisirs ; ce qui a été

traité de fable par Willulghby, mais, à mon avis, un peu trop absolument, puisqu'en distinguant le physique du moral, et séparant le fait observé de l'intention supposée, ce qu'Aristote a dit se trouve vrai à la lettre, et se réduit à ceci, que la perdrix a, comme presque toutes les autres femelles parmi les oiseaux, l'instinct de cacher son nid, et que les mâles, sur-tout les surnuméraires, cherchant à s'accoupler au temps de l'incubation, ont porté plus d'une fois un préjudice notable à la couvée, sans autre intention que celle de jouir de la couveuse : c'est par cette raison que de tout temps on a recommandé la destruction de ces mâles surnuméraires, comme un des moyens les plus efficaces de favoriser la multiplication de l'espèce, non-seulement des perdrix, mais de plusieurs autres oiseaux sauvages.

Aristote ajoute en second lieu que la perdrix femelle partage les œufs d'une

Aristote dit en quatrième lieu que les perdrix femelles conçoivent et produisent des œufs lorsqu'elles se trouvent sous le vent de leurs mâles, ou lorsque ceux-ci passent au-dessus d'elles en volant, et même lorsqu'elles entendent leur voix; et on a répandu du ridicule sur les paroles du philosophe grec, comme si elles eussent signifié qu'un courant d'air imprégné par les corpuscules fécondans du mâle, ou seulement mis en vibration par le son de sa voix, suffisoit pour féconder réellement une femelle; tandis qu'elles ne veulent dire autre chose, sinon que les perdrix femelles, ayant le tempérament assez chaud pour produire des œufs d'elles-mêmes et sans commerce avec le mâle, comme je l'ai remarqué ci-dessus, tout ce qui peut exciter leur tempérament doit augmenter encore en elles cette puissance; et l'on ne niera point que ce qui leur annonce la présence du mâle ne puisse et ne doive

avoir cet effet, lequel d'ailleurs peut être produit par un simple moyen mécanique qu'Aristote nous enseigne, ou par le seul frottement qu'elles éprouvent en se vautrant dans la poussière.

D'après ces faits, il est aisé de concevoir que quelque passion qu'ait la perdrix pour couver, elle en a quelquefois encore plus pour jouir, et que dans certaines circonstances elle préférera le plaisir de se joindre à son mâle, au devoir de faire éclore ses petits; il peut même arriver qu'elle quitte la couvée par amour pour la couvée même: ce sera lorsque voyant son mâle attentif à la voix d'un autre perdrix qui le rappelle, et prêt à l'aller trouver, elle vient s'offrir à ses desirs pour prévenir une inconstance qui seroit nuisible à la famille; elle tâche de le rendre fidèle en le rendant heureux.

Elien a dit encore que lorsqu'on vouloit faire combattre les mâles avec plus d'ardeur, c'étoit toujours en présence

seule ponte en deux couvées, qu'elle se charge de l'une et le mâle de l'autre, jusqu'à la fin de l'éducation des petits qui en proviennent; et cela contredit positivement l'instinct qu'il suppose au mâle, comme nous venons de le voir, de chercher à casser les œufs de sa femelle : mais en conciliant Aristote avec lui-même et avec la vérité, on peut dire que comme la perdrix femelle ne pond pas tous ses œufs dans le même endroit, puisqu'ils lui échappent souvent malgré elle par-tout où elle se trouve; et comme le mâle partage apparemment, dans cette espèce, ou du moins dans quelques races de cette espèce, ainsi que dans la grise, le soin de l'éducation des petits, on aura pu croire qu'il partageoit aussi ceux de l'incubation, et qu'il couvoit à part tous les œufs qui n'étoient point sous la femelle.

Aristote dit en troisième lieu que les mâles se cochent les uns les autres, et

même qu'ils cochent leurs petits aussitôt qu'ils sont en état de marcher, et l'on a mis cette assertion au rang des absurdités : cependant j'ai eu occasion de citer plus d'un exemple avéré de cet excès de nature, par lequel un mâle se sert d'un autre mâle et même de tout autre meuble, comme d'une femelle; et ce désordre doit avoir lieu (a plus forte raison) parmi des oiseaux aussi lascifs que les perdrix, dont les mâles, lorsqu'ils sont bien animés, ne peuvent entendre le cri de leurs femelles sans répandre leur liqueur séminale, et qui sont tellement transportés et comme enivrés dans cette saison d'amour, que, malgré leur naturel sauvage, ils viennent quelquefois se poser jusque sur l'oiseleur; et combien leur ardeur n'est-elle pas plus vive dans un climat aussi chaud que celui de la Grèce, et lorsqu'ils ont été privés long-temps de femelles, comme cela arrive au temps de l'incubation !

de leurs femelles; parce qu'un mâle, ajoute-t-il, aimeroit mieux mourir que de montrer de la lâcheté en présence de sa femelle, ou que de paroître devant elle après avoir été vaincu; mais c'est encore ici le cas de séparer le fait de l'intention : il est certain que la présence de la femelle anime les mâles au combat, non pas en leur inspirant un certain point d'honneur, mais parce qu'elle exalte en eux la jalousie toujours proportionnée dans les animaux au besoin de jouir, et nous venons de voir combien ce besoin est pressant dans les perdrix.

C'est ainsi qu'en distinguant le physique du moral, et les faits réels des suppositions précaires, on trouve la vérité trop souvent défigurée dans l'histoire des animaux, par les fictions de l'homme, et par la manie qu'il a de prêter à tous les autres êtres sa nature propre et sa manière de voir et de sentir.

Comme les bartavelles ont beaucoup de choses communes avec les perdrix grises, il suffira, pour achever leur histoire, d'ajouter ici les principales différences par lesquelles elles se distinguent des dernières. Belon, qui avoit voyagé dans leur pays natal, nous apprend qu'elles ont le double de grosseur de nos perdrix, qu'elles sont fort communes, et plus communes qu'aucun autre oiseau dans la Grèce, les îles Cyclades, et principalement sur les côtes de l'île de Crète (aujourd'hui Candie); qu'elles chantent au temps de l'amour, qu'elles prononcent à-peu-près le mot *chacabis*, d'où le Latins ont fait sans doute le mot *cacabare* pour exprimer ce cri, ce qui peut-être a eu quelque influence sur la formation des noms *cubeth*, *cubata*, *cubeji*, etc. par lesquels on a désigné la perdrix rouge dans les langues orientales.

Belon nous apprend encore que les

bartavelles se tiennent ordinairement parmi les rochers, mais qu'elles ont l'instinct de descendre dans la plaine pour y faire leur nid, afin que leurs petits trouvent en naissant une subsistance facile ; qu'elles pondent de huit jusqu'à seize œufs, de la grosseur d'un petit œuf de poule, blancs, marqués de petits points rougeâtres, et dont le jaune, qu'il appelle moyeu, ne se peut durcir. Enfin, ce qui persuade à un observateur que sa perdrix de Grèce est d'autre espèce que notre perdrix rouge, c'est qu'il y a en Italie des lieux où elles sont connues l'une et l'autre, et ont chacune un nom différent, la perdrix de Grèce celui de *cothurno*, et l'autre celui de *perdice*, comme si le peuple, qui impose les noms, n'avoit pu se méprendre, ou même distinguer par deux dénominations différentes deux races distinctes, appartenantes à une seule et même espèce. Enfin il conjecture, et non sans fonde-

ment, que cette grosse perdrix qui, suivant Aristote, s'est mêlée avec la poule ordinaire, et a produit avec elle des individus féconds, ce qui n'arrive que rarement, selon le philosophe grec, et n'a lieu que dans les espèces les plus lascives, telles que celles du coq et de la perdrix, ou de la bartavelle, qui est la perdrix d'Aristote: celle-ci a encore une nouvelle analogie avec la poule ordinaire, c'est de couver des œufs étrangers à défaut des siens; il y a long-temps que cette remarque a été faite, puisqu'il en est question dans les livres sacrés.

Aristote a remarqué que les perdrix mâles chantoient ou crioient principalement dans la saison de l'amour, lorsqu'ils se battent entr'eux, et même avant de se battre; l'ardeur qu'ils ont pour leur femelle se tourne alors en rage contre leurs rivaux, et de là tous ces cris, ces combats, cette espèce d'ivresse, cet oubli de soi-même, cet

abandon de leur propre conservation qui les a précipités plus d'une fois, je ne dis pas dans les piéges, mais jusque dans les mains de l'oiseleur.

On a profité de la connoissance de leur naturel pour les attirer dans le piége, soit en leur présentant une femelle vers laquelle ils accourent pour en jouir, soit en leur présentant un mâle sur lequel ils fondent pour le combattre; et l'on a encore tiré parti de cette haine violente des mâles contre les mâles pour en faire une sorte de spectacle, où ces animaux, ordinairement si timides et si pacifiques, se battent entre eux avec acharnement; et on n'a pas manqué de les exciter, comme je l'ai dit, par la présence de leurs femelles; cet usage est encore très-commun aujourd'hui dans l'île de Chypre; et nous voyons dans Lampridius que l'empereur Alexandre Sévère s'amusoit beaucoup de ce genre de combats.

LA PERDRIX ROUGE D'EUROPE.

Cette perdrix tient le milieu, pour la grosseur, entre la bartavelle et la perdrix grise; elle n'est pas aussi répandue que cette dernière, et tout climat ne lui est pas bon : on la trouve dans la plupart des pays montagneux et tempérés de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; mais elle est rare dans les Pays-Bas, dans plusieurs parties de l'Allemagne et de la Bohême, où l'on a tenté inutilement de la multiplier, quoique les faisans y eussent bien réussi : on n'en voit point du tout en Angleterre, ni dans certaines îles des environs de Lemnos, tandis qu'une seule paire portée dans la petite île d'*Anaphe* (aujourd'hui Nanfio), y pullula tellement, que les habitans furent sur le point de leur céder la place : ce séjour leur est si favorable, qu'encore aujourd'hui l'on est obligé d'y détruire leurs œufs par milliers, vers les fêtes

de Pâques, de peur que les perdrix qui en viendroient ne détruisissent entièrement les moissons ; et ces œufs accomodés à toutes sauces, nourrissent les insulaires pendant plusieurs jours.

Les perdrix rouges se tiennent sur les montagnes qui produisent beaucoup de bruyères et de broussailles, et quelquefois sur les mêmes montagnes où se trouvent certaines gélinottes, mal-à-propos appelées *perdrix blanches*, mais, dans des parties moins élevées, et par conséquent moins froides et moins sauvages. Pendant l'hiver, elles se recèlent sous des abris de rochers bien exposés, et se répandent peu ; le reste de l'année, elles se tiennent dans les broussailles, s'y font chercher long-temps par les chasseurs, et partent difficilement ; on m'assure qu'elles résistent souvent mieux que les grises aux rigueurs de l'hiver, et que, bien qu'elles soient plus aisées à prendre dans les

différens piéges que les grises, il s'en trouve toujours à-peu-près le même nombre au printemps, dans les endroits qui leur conviennent : elles vivent de grains, d'herbes, de limaces, de chenilles, d'œufs de fourmis et d'autres insectes; mais leur chair se sent quelquefois des alimens dont elles vivent. Elien rapporte que les perdrix de Cyrrha, ville maritime de la Phocide, sur le golfe de Corynthe, sont de mauvais goût, parce qu'elles se nourrissent d'ail.

Elles volent pesamment et avec effort, comme font les grises; et on peut les reconnoître de même, sans les voir, au seul bruit qu'elles font avec leurs ailes en prenant leur volée : leur instinct est de plonger dans les précipices lorsqu'on les surprend sur les montagnes, et de regagner le sommet lorsqu'on va à la remise. Dans les plaines, elles filent droit et avec roideur; lorsqu'elles sont suivies de près, et poussées

vivement, elles se réfugient dans les bois, se perchent même sur les arbres, et se terrent quelquefois ; ce que ne font point les perdrix grises.

Les perdrix rouges diffèrent encore des grises par le naturel et les mœurs, elles sont moins sociales : à la vérité, elles vont par compagnies, mais il ne règne pas dans ces compagnies une union aussi parfaite : quoique élevées ensemble, les perdrix rouges se tiennent plus éloignées les unes des autres ; elles ne partent point ensemble, ne vont pas toutes du même côté, et ne se rappellent pas ensuite avec le même empressement, si ce n'est au temps de l'amour ; et alors même chaque paire se réunit séparément : enfin, lorsque cette saison est passée, et que la femelle est occupée à couver, le mâle la quitte, et la laisse seule chargée du soin de la famille ; en quoi nos perdrix rouges paroissent aussi différer des perdrix rouges de l'Égypte, puisque les

prêtres égyptiens avoient choisi pour l'emblême d'un bon ménage deux perdrix, l'une mâle, et l'autre femelle, couvant chacune de son côté.

Par une suite de leur naturel sauvage, les perdrix rouges que l'on tâche de multiplier dans les parcs, et que l'on élève à-peu-près comme les faisans, sont encore plus difficiles à élever, exigent plus de soins et de précautions pour les accoutumer à la captivité, ou pour mieux dire, elles ne s'y accoutument jamais, puisque les petits perdreaux rouges qui sont éclos dans la faisanderie, et qui n'ont jamais connu la liberté, languissent dans cette prison, qu'on cherche à leur rendre agréable de toutes manières, et meurent bientôt d'ennui ou d'une maladie qui en est la suite, si on ne les lâche dans le temps où ils commencent à avoir la tête garnie de plumes.

Ces faits, qui m'ont été fournis par M. Le Roy, paroissent contredire ce

qu'on rapporte des perdrix d'Asie et de quelques îles de l'Archipel, et même de Provence, où on en a vu des troupes nombreuses qui obéissoient à la voix de leur conducteur avec une docilité singulière. Porphire parle d'une perdrix privée, venant de Carthage, qui accouroit à la voix de son maître, le caressoit, et exprimoit son attachement par des inflexions de voix que le sentiment sembloit produire, et qui étoient toutes différentes de son cri ordinaire. Mundella et Gesner en ont élevé eux-mêmes qui étoient devenues très-familières ; il paroît même, par plusieurs passages des anciens, qu'on en étoit venu jusqu'à leur apprendre à chanter où à perfectionner leur chant naturel, qui, du moins dans certaines races, passoit pour un ramage agréable.

Mais tout cela peut se concilier, en disant que cet oiseau est moins ennemi de l'homme que de l'esclavage, qu'il est des moyens d'apprivoiser et de sub-

juguer l'animal le plus sauvage, c'est-à-dire, le plus amoureux de sa liberté, et que ce moyen est de le traiter selon sa nature, en lui laissant autant de liberté qu'il est possible : sous ce point de vue, la société de la perdrix apprivoisée avec l'homme qui sait s'en faire obéir est du genre le plus intéressant et le plus noble; elle n'est fondée, ni sur le besoin, ni sur l'intérêt, ni sur une douceur stupide, mais sur la sympathie, le goût réciproque, le choix volontaire; il faut même, pour bien réussir, qu'elle soit absolument volontaire et libre : la perdrix ne s'attache à l'homme, ne se soumet à ses volontés, qu'autant que l'homme lui laisse perpétuellement le pouvoir de le quitter; et, lorsqu'on veut lui imposer une loi trop dure, une contrainte au-delà de ce qu'exige toute société, en un mot, lorsqu'on veut la réduire à l'esclavage domestique, son naturel si doux se révolte, et le regret profond

de sa liberté perdue étouffe en elle les plus forts penchans de la nature; celui de se conserver, on l'a vue souvent se tourmenter dans sa prison jusqu'à se casser la tête et mourir; celui de se reproduire, elle y montre une répugnance invincible; et si quelquefois on la vit cédant à l'ardeur du tempérament et à l'influence de la saison, s'accoupler et pondre en cage, jamais on ne l'a vue s'occuper efficacement, dans la volière la plus commode et la plus spacieuse, à perpétuer une race esclave.

LA PERDRIX ROUGE-BLANCHE.

Dans la race de la perdrix rouge, la blancheur du plumage est comme dans la race de la perdrix grise, un effet accidentel de quelque cause particulière, et qui prouve l'analogie des deux races: cette blancheur n'est cependant point universelle, car la tête conserve ordinairement sa couleur; le bec et les

pieds restent rouges ; et, comme d'ailleurs on la trouve ordinairement avec les perdrix rouges, on est fondé à la regarder comme une variété individuelle de cette race de perdrix.

LE FRANCOLIN.

Ce nom de francolin est encore un de ceux qui ont été appliqué à des oiseaux fort différens : nous avons déjà vu ci-dessus qu'il avoit été donné à l'attagas ; et il paroît, par un passage de Gesner, que l'oiseau connu à Venise sous le nom de *francolin* est une espèce de gélinotte *(hazel-huhn)*.

Le francolin de Naples est plus gros qu'une poule ordinaire ; et, à vrai dire, la longueur de ses pieds, de son bec et de son cou, ne permet point d'en faire ni une gélinotte, ni un francolin.

Tout ce qu'on dit du francolin de Ferrare, c'est qu'il a les pieds rouges et vit de poissons : l'oiseau du Spitz-

berg, auquel on a donné le nom de *francolin*, s'appelle aussi *coureur de rivage*, parce qu'il ne s'éloigne jamais beaucoup de la côte où il trouve la nourriture qui lui convient; savoir, des vers gris et des chevrettes; mais il n'est pas plus gros qu'une alouette. Le francolin dont Olina donne la description et la figure est celui dont il s'agit ici; celui de M. Edwards en diffère en quelques points, et paroît être exactement le même oiseau que le francolin de M. de Tournefort, qui se rapproche aussi de celui de Ferrare, en ce qu'il se plaît sur les côtes de la mer et dans les lieux marécageux.

Enfin le nôtre paroît différer de ces trois derniers, et même de celui de M. Brisson, soit par la couleur du plumage, et même du bec, soit par les dimensions et le port de la queue, qui est plus longue dans la figure de M. Brisson, plus épanouie dans la nôtre, et tombante dans celles de M. Edwards

et d'Olina ; mais, malgré cela, je crois que le francolin d'Olina, celui de M. de Tournefort, celui d'Edwards, celui de M. Brisson et le mien, sont tous de la même espèce, attendu qu'ils ont beaucoup de choses communes, et que les petites différences qu'on a observées entre eux ne sont pas assez caractérisées pour constituer des espèces diverses, et peuvent d'ailleurs être relatives à l'âge, au sexe, au climat, ou à d'autres causes particulières.

Il est certain que le francolin a beaucoup de rapports avec la perdrix ; et c'est ce qui a porté Olina, Linnæus et Brisson à les ranger parmi les perdrix. Pour moi, après avoir examiné de près et comparé ces deux sortes d'oiseaux, j'ai cru avoir observé entre eux assez de différences pour les séparer ; en effet, le francolin diffère des perdrix, non-seulement par les couleurs du plumage, par la forme totale, par le port de la queue et par son cri, mais encore parce

qu'il a un éperon à chaque jambe ; tandis que la perdrix mâle n'a qu'un tubercule calleux au lieu d'éperon.

Le francolin est aussi beaucoup moins répandu que la perdrix : il paroît qu'il ne peut guère subsister que dans les pays chauds ; l'Espagne, l'Italie et la Sicile, sont presque les seuls pays de l'Europe où il se trouve ; on en voit aussi à Rhodes, dans l'île de Chypre, à Samos, dans la Barbarie, et sur-tout aux environs de Tunis, en Egypte, sur les côtes d'Asie et à Bengale. Dans tous ces pays on trouve des francolins et des perdrix, qui ont chacun leurs noms distincts et leur espèce séparée.

La rareté de ces oiseaux en Europe, jointe au bon goût de leur chair, ont donné lieu aux défenses rigoureuses qui ont été faites en plusieurs pays de les tuer ; et de là on prétend qu'ils ont eu le nom de *francolin*, comme jouissant d'une sorte de franchise sous la sauve-garde de ces défenses.

On sait peu de chose de cet oiseau au-delà de ce que montre la figure : son plumage est fort beau ; il a un collier très remarquable de couleur orangée ; sa grosseur surpasse un peu celle de la perdrix grise : la femelle est un peu plus petite que le mâle, et les couleurs de son plumage sont plus foibles et moins variées.

Ces oiseaux vivent de grains : on peut les élever dans des volières ; mais il faut avoir l'attention de leur donner à chacun une petite loge où ils puissent se tapir et se cacher, et de répandre dans la volière du sable et quelques pierres de tuf.

Leur cri est moins un chant qu'un sifflement très-fort qui se fait entendre de fort loin.

Les francolins vivent à-peu-près autant que les perdrix ; leur chair est exquise, elle est quelquefois préférée à celle des perdrix et des faisans.

M. Linnæus prend la perdrix de

Damas de Willulghby pour le francolin ; sur quoi il y a deux remarques à faire : la première, que cette perdrix de Damas est plutôt celle de Belon, qui en a parlé le premier, que celle de Willulghby, qui n'en a parlé que d'après Belon ; la seconde, que cette perdrix de Damas diffère du francolin et par sa petitesse, puisqu'elle est moins grosse que la perdrix grise, selon Belon, et par son plumage, comme on peut le voir en comparant les figures dans nos planches enluminées, et par ses pieds velus, qui ont empêché Belon de la ranger parmi les râles de genêt ou les pluviers.

M. Linnæus auroit dû reconnoître le francolin de Tournefort dans celui d'Olina, dont Willulghby fait mention. Enfin le naturaliste suédois se trompe encore en fixant inclusivement l'Orient pour le climat du francolin, puisque cet oiseau se trouve, comme je l'ai déjà remarqué, en Sicile, en Italie, en

Espagne, en Barbarie, et dans quelques autres contrées qui n'appartiennent point à l'Orient.

Aristote met l'attagen, que Belon regarde comme le francolin, au rang des oiseaux pulvérateurs et frugivores : Belon lui fait dire de plus que cet oiseau pond un grand nombre d'œufs, quoique cela ne se trouve point à l'endroit cité ; mais c'est une conséquence que l'on peut tirer, dans les principes d'Aristote, de ce que cet oiseau est frugivore et pulvérateur. Belon dit encore, d'après les anciens, que le francolin est fréquent dans la campagne de Marathon, parce qu'il se plaît dans les lieux marécageux ; et cela s'accorde très-bien avec ce que M. de Tournefort rapporte des francolins de Samos.

LE BIS-ERGOT.

La première espèce qui nous paroît voisine du francolin, c'est l'oiseau qui

nous a été donné sous le nom de *perdrix du Sénégal* : cet oiseau a à chaque pied deux ergots, ou plutôt deux tubercules de chair dure et calleuse ; et, comme c'est une espèce ou race particulière, nous lui avons donné le nom de *bis-ergot*, à cause de ce caractère de deux ergots qu'il a à chaque pied. Je le place à la suite des francolins, parce qu'il me paroît avoir plus de rapports avec eux qu'avec les perdrix, soit par sa grosseur, soit par la longueur du bec et des ailes, soit par ses éperons.

LE GORGE-NUE
ET LA PERDRIX ROUGE D'AFRIQUE.

Cet oiseau, que nous avons vu vivant à Paris chez feu M. le marquis de Montmirail, a le dessous du cou et de la gorge dénué de plumes, et simplement couvert d'une peau rouge ; le reste du plumage est beaucoup moins varié et moins agréable que celui du francolin. Le gor-

ge-nue se rapproche de cette espèce par ses pieds rouges et sa queue épanouie, et de l'espèce précédente, qui est celle du bis-ergot, par le double éperon qu'il a pareillement à chaque pied.

Le défaut d'observations nous met hors d'état de juger à laquelle de ces deux espèces elle ressemble le plus par ses mœurs ou par ses habitudes. M. Aublet m'assure que c'est un oiseau qui se perche.

La perdrix rouge d'Afrique est plus rouge que nos perdrix rouges, à cause d'une large tache de cette couleur qu'elle a sous la gorge; mais le reste de son plumage est beaucoup moins agréable : elle diffère des trois espèces précédentes par deux caractères fort apparens, ses éperons plus longs et plus pointus, et sa queue plus épanouie que ne l'ont ordinairement les perdrix : le défaut d'observations nous met hors d'état de juger si elle en diffère aussi par ses mœurs ou par ses habitudes.

Oiseaux étrangers qui ont rapport aux Perdrix.

I.

La perdrix rouge de Barbarie, donnée par M. Edwards, *planche* LXX, nous paroît être une espèce différente de notre perdrix rouge d'Europe : elle est plus petite que notre perdrix grise ; elle a le bec, le tour des yeux et les pieds rouges comme la bartavelle ; mais elle a sur le haut des ailes des plumes d'un beau bleu bordé de rouge-brun, et autour du cou une espèce de collier formé par des taches blanches répandues sur un fond brun ; ce qui, joint à sa petitesse, distingue cette espèce des deux races de perdrix rouges qui sont connues en Europe.

II.

LA PERDRIX DE ROCHE, ou DE LA GAMBRA.

Cette perdrix prend son nom des lieux où elle a coutume de se tenir par préférence ; elle se plaît, comme les perdrix rouges, parmi les rochers et les précipices : sa couleur générale est un brun obscur, et elle a sur la poitrine une tache couleur de tabac d'Espagne. Au reste, ces perdrix se rapprochent encore de la perdrix rouge par la couleur des pieds, du bec et du tour des yeux ; elles sont moins grosses que les nôtres, et retroussent la queue en courant ; mais, comme elles, elles courent très-vîte, et ont en gros la même forme ; leur chair est excellente.

III.

LA PERDRIX PERLÉE DE LA CHINE.

CETTE perdrix, qui n'est connue que par la description de M. Brisson, paroît propre à l'extrémité orientale de l'ancien continent; elle est un peu plus grosse que notre perdrix rouge; elle a la forme, le port de la queue, la briéveté des ailes et toute la tournure de la perdrix; elle a de notre rouge ordinaire la gorge blanche, et de celle d'Afrique les éperons plus longs et plus pointus; mais elle n'a pas, comme elle, le bec et les pieds rouges; ceux-ci sont roux, et le bec est noirâtre, ainsi que les ongles: le fond de son plumage est de couleur obscure, égayée sur la poitrine et les côtés par une quantité de petites taches rondes de couleur plus claire; d'où j'ai pris occasion de la nommer *perdrix perlée*: elle a, outre cela, quatre bandes remarquables qui par-

tent de la base du bec, et se prolongent sur les côtés de la tête; ces bandes sont alternativement de couleur claire et rembrunie.

IV.

LA PERDRIX *de la Nouvelle-Angleterre*.

Je mets cet oiseau d'Amérique et les suivans à la suite des perdrix, non que je les regarde comme de véritables perdrix, mais tout au plus comme leurs représentans, parce que ce sont ceux des oiseaux du Nouveau-Monde qui ont le plus de rapport avec les perdrix, lesquelles certainement n'ont pas l'aile assez forte ni le vol assez élevé pour avoir pu traverser les mers qui séparent le vieux continent du nouveau.

L'oiseau dont il s'agit ici est plus petit que la perdrix grise; il a l'iris jaune, le bec noir, la gorge blanche, et deux bandes de la même couleur qui vont de la base du bec jusque derrière

la tête en passant sur les yeux; il a aussi quelques taches blanches au haut du cou : le dessous du corps est jaunâtre rayé de noir, et le dessus d'un brun tirant au roux, à-peu-près comme dans la perdrix rouge, mais bigarré de noir : cet oiseau a la queue courte comme toutes les perdrix; il se trouve non-seulement dans la Nouvelle-Angleterre, mais encore à la Jamaïque, quoique ces deux climats soient différens.

M. Albin en a nourri assez long-temps avec du blé et du chenevis.

FIN DU TOME ONZIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.